

U d'/of OTTAWA
39003001236776



April 21 1967

MÉMOIRES

DE

M. LE DUC DE LAUZUN.

Sous presse

Chez BARROIS l'aîné, libraire.

Collection nouvelle de documens historiques sur Napoléon a Sainte-Hélène, et sur ses travaux littéraires dans cette île, in-8°.

Cette collection paraîtra par livraisons.

La première livraison contenant *les Notes recueillies des conversations du comte de Las Cases,* et *ses Lettres adressées aux Souverains alliés à son retour de Sainte-Hélène,* est maintenant sous presse, et ne tardera pas à paraître.

La seconde livraison contiendra *les Lettres écrites de Sainte-Hélène en* 1817, par un officier anglais, traduites de l'anglais.

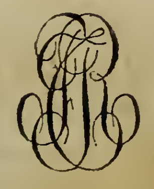
En publiant cette livraison, on indiquera les pièces qui composeront la troisième.

DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX.

MÉMOIRES

DE

M. LE DUC DE LAUZUN.



A PARIS,

CHEZ BARROIS L'AINÉ, LIBRAIRE, RUE DE SEINE, N° 10,

FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

M DCCC XXII.



AVERTISSEMENT.

Un hommage récemment rendu à la mémoire de M. le duc de Lauzun faisait ardemment désirer la publication de ses Mémoires. Ils méritent à tous égards l'attention du public, et lorsqu'on les aura lus, on ne s'étonnera plus des profondes impressions qu'a dû laisser *à l'esprit et à la mémoire, M. le duc de Lauzun, qui avait tous les genres d'éclats : beau, brave, généreux et spirituel* [1]. On retrouvera M. le duc de Lauzun, dans ses Mémoires, tel que l'a dépeint l'auteur de cet ingénieux discours, et la postérité, toujours équitable dans ses jugemens, en applaudissant à la courageuse amitié qui a su rendre justice au noble caractère de M. le duc de Lauzun, vengera de l'oubli ou de l'indifférence de ses contemporains l'une des plus honorables victimes de la révolution.

Les Mémoires de M. le duc de Lauzun se ter-

[1] Discours de M. le prince de Talleyrand, prononcé à la Chambre des Pairs le 13 novembre 1821, pag. 7 et 8.

minent à l'époque de son retour des États-Unis d'Amérique en France, après la conclusion de la paix en 1783. On y trouve une foule de particularités qui nous expliquent les événemens importans dont il fut témoin, ainsi que beaucoup de renseignemens sur la conduite de l'administration au commencement du règne de Louis XVI et des détails vraiment neufs et précieux sur la guerre d'Amérique. La relation de l'expédition de M. le duc de Lauzun au Sénégal et sur la côte d'Afrique est imprimée pour la première fois dans ces Mémoires.

M. le duc de Lauzun a rendu bien difficile la tâche imposée à son biographe. Nous n'entreprendrons donc pas de publier une notice complète sur cet homme vraiment extraordinaire et trop peu connu. Nous aurions été obligés de puiser nos renseignemens dans ses Mémoires et il nous est impossible de présenter à nos lecteurs, même en abrégé, les faits les plus importans de ses premières années, sans détruire le charme inexprimable que M. le duc de Lauzun a su donner à un ouvrage où règne tant d'aménité, d'enjouement, de sensibilité, de grâces et d'abandon. Nous nous bornerons à faire connaître au

lecteur les particularités les plus marquantes des dernières années de sa vie.

Après la mort du maréchal de Biron, son oncle, survenue en 1788, M. de Lauzun prit le titre de duc de Biron, que son père ne voulut point porter. La place de colonel des gardes-françaises fut donnée à M. le duc du Châtelet. On a prétendu que M. le duc de Biron vit avec peine cette nomination à un poste qui lui étoit dû. Le maréchal de Biron avait refusé de s'employer pour faire obtenir à son neveu la survivance de sa charge; et celui à qui la croix de Saint-Louis fit un si grand plaisir, parce que *cette grâce flatteuse à son âge ne faisait tort à personne*[1], n'a pu ni dû regarder comme un affront ou un passe-droit la nomination de M. le duc du Châtelet à une place que son ancienneté dans le service, son grade de lieutenant-général, colonel du régiment du roi et l'usage lui assuraient.

En 1789, M. le duc de Biron fut nommé membre des états-généraux par la noblesse du Quercy. Il parla rarement dans cette assemblée;

[1] Pag. 94, 95.

ses discours étaient simples, concis, et toujours remarquables par la pureté des principes, la loyauté et l'élévation des sentimens et le choix des expressions.

En 1790, il fit un rapport sur les réclamations des maîtres de poste, et leur fit obtenir des indemnités. Ce fut aussi sur son rapport que l'assemblée constituante supprima l'intendance des postes.

Le 15 mai 1790, lors des différens survenus entre l'Angleterre et l'Espagne, il proposa de se rendre médiateur entre ces deux puissances, et d'approuver les mesures prises par le roi.

Le 7 juillet de la même année, il demanda que le duc d'Orléans, qui était alors à Londres, vînt rendre compte de sa conduite.

Lors de l'insurrection des hussards de Lauzun, il réclama la punition des officiers de ce régiment et l'indulgence de l'assemblée pour les soldats.

Au commencement de 1792, il fut envoyé à Londres, en mission diplomatique, conjointement avec MM. de Talleyrand et Chauvelin. Un marchand de chevaux le fit arrêter pour une ancienne dette; il fut relâché de suite sous caution. Il revint en France, et il fut successive-

ment employé sous les généraux Rochambeau et Luckner.

Au mois de juillet, M. de Biron se rendit en Alsace, où il prit le commandement de l'armée du Haut-Rhin. Après le 10 août, il maintint le bon ordre dans son armée, par l'ascendant que sa droiture et son courage lui donnaient sur l'esprit du soldat. Quelque temps après, M. de Biron reçut l'ordre d'envoyer des renforts à l'armée du général Custines; il se mit volontairement aux ordres du général Custines, qui avait servi sous les siens, et lui conduisit lui-même son armée. Il passa ensuite à l'armée du Var, où il remplaça le général Anselme. La conquête du comté de Nice fut due à ses bonnes dispositions.

Dans la discussion qui précéda le décret rendu par la convention nationale, le 10 avril 1793, portant que les princes de la maison de Bourbon qui étaient restés en France, seraient transférés à Marseille, M. Lareveillère-Lépeaux demanda qu'ils ne fussent point envoyés en cette ville, parce que Biron commandait l'armée des Alpes-Maritimes. Boyer-Fonfrède et Marat demandèrent que Biron fût destitué. Il y a lieu de croire

que cette discussion influa sur la destination ultérieure de M. de Biron; car, peu de temps après, il fut appelé au commandement de l'armée de la Vendée. M. de Biron quitta avec peine l'armée des Alpes-Maritimes.

La conduite de M. de Biron dans la Vendée n'a point encore été convenablement appréciée. Pour mettre le lecteur à même de la bien juger, nous donnons ici un fragment que l'on a bien voulu nous communiquer; il est extrait d'un ouvrage inédit, intitulé : *Mémoires sur la guerre de la Vendée.*

Biron semblait né pour la liberté. Il entra dans la carrière de la révolution avec le sentiment profond d'un citoyen prêt à tout sacrifier pour le bien et la gloire de son pays. Il n'oublia jamais qu'il avait une patrie; il la servit constamment de tous ses moyens, et finit par être victime de cette influence mystérieuse qui, sous la tyrannie de Robespierre, frappait indistinctement et le crime et la vertu.

Le caractère de Biron fut toujours celui de la franchise et de la loyauté. Il eut cette force

d'âme qui ne sait ni flatter ni craindre le pouvoir, même au milieu des orages les plus violens. Sa conduite à l'armée des côtes de la Rochelle en fournit des preuves multipliées.

Nommé au mois de mai 1793 pour remplacer le général Berruyer au commandement de cette armée, destinée à apaiser les troubles de la Vendée, il voulut, avant tout, connaître les intentions du gouvernement sur les moyens qu'il pouvait employer pour arriver au but qu'il devait atteindre. Il adressa au ministre plusieurs questions en l'invitant à lui donner une prompte solution. Il s'agissait de savoir :

1° Comment les déserteurs et les prisonniers de guerre des rebelles seraient traités;

2° S'il pouvait employer d'autres moyens que celui des armes pour soumettre le pays insurgé ;

3° Enfin s'il pourrait entrer en négociation avec les chefs.

Le ministre lui répondit que l'article relatif aux déserteurs n'avait pas été prévu par la loi, et que cet objet devait être décidé par la convention ; que les décrets des 19 mars et 10 mai réglaient ce qui était relatif aux rebelles pris les armes à la main ; que la République ne pouvait qu'applau-

dir au zèle qui suggérerait au général les meilleurs moyens de ramener les Vendéens égarés, en faisant circuler parmi eux les instructions les plus propres à opérer cet effet ; enfin que la dernière question n'était susceptible que d'une réponse négative. « Je ne pense pas, ajoutait le « ministre, que dans aucun cas il puisse nous « convenir d'entrer en négociation avec les chefs « des rebelles ».

Biron arriva à Niort le 28 mai, trois jours après la prise de Fontenay. Il écrivit au ministre le 31 :

« A mon arrivée, j'ai trouvé une confusion « inimaginable, un ramas d'hommes qu'il est « impossible d'appeler armée. Ce chaos ne peut « se débrouiller que par une activité sans re« lâche et une patience sans bornes. Il n'y a point « de malheurs que l'on ne dût attendre d'un tel « excès de désordre, et nous avons, je vous jure, « des grâces à rendre au hasard d'en avoir été « quittes à si bon marché. L'armée des côtes « n'existe que sur le papier.

« D'après ce que j'apprends des rebelles, de « leurs moyens et de leur manière de faire la « guerre, ils ne doivent absolument leur force

« et leur existence qu'à l'épouvantable confusion
« qui n'a cessé d'accompagner les mesures inco-
« hérentes et insuffisantes que l'on a toujours
« prises partiellement contre eux. »

Biron résolut de s'assurer par lui-même de la situation des autres divisions de l'armée; il en prévint le ministre. «Le plus grand danger, ajou-
« tait-il, serait une descente sur les côtes pour
« se réunir aux insurgés que l'on parviendra à
« réduire un peu plus tôt, un peu plus tard,
« tant qu'ils ne recevront pas de secours étran-
« gers. Dans le cas contraire, on pourrait re-
« garder la guerre civile comme allumée et bien
« difficile à éteindre ».

Après avoir visité les places de Saumur et de Tours, il revint à Niort, d'où il écrivit au ministre qu'il partait pour la Rochelle, et qu'il visiterait, le 9 juin, les postes de la côte. «Nous manquons,
« ajoutait-il, de fusils, d'officiers-généraux, et,
« ce qui est plus fâcheux encore, d'officiers su-
« périeurs instruits et intelligens. »

Cependant les places de Doué, Thouars et Saumur tombaient au pouvoir des Vendéens.

Biron était à la Rochelle lorsqu'il fut informé de cette suite de revers; il revint sur-le-champ

à Niort, mais avec le projet de visiter les postes les plus importans à défendre pour empêcher les communications et les débarquemens de l'étranger sur les côtes de la Vendée.

La commission centrale des représentans, établie à Tours, dépêcha un de ses membres auprès du général pour lui demander des secours et l'inviter à marcher sur Saumur; il s'y refusa. « On m'accusera sans doute de lenteur et d'inac-« tion, écrivait-il le 16 juin au ministre, pour « n'avoir point accueilli les mesures qui m'ont « été proposées, après l'inconcevable déroute de « Saumur. Ce n'est pas de continuer la guerre « qu'il nous importe, mais de la terminer posi-« tivement à une époque prochaine. Rien ne « doit m'empêcher de porter une puissante sur-« veillance sur les côtes et sur les villes de « Nantes, la Rochelle et Rochefort.

« Un abus, ajoutait-il, qu'il est de mon devoir « de vous dénoncer, est la quantité innombrable « d'agens et de sous-agens des agens du pouvoir « exécutif. Il est très-connu qu'ils vont partout en-« levant chevaux et voitures, et insultant les pro-« priétaires sans que cela tourne au profit de l'ar-« mée. Il se trouve une multitude de désorgani-

« sateurs qui prêchent aux soldats l'indiscipline,
« le pillage, la défiance des généraux, le mé-
« pris et la haine de la convention et des repré-
« sentans délégués à cette armée.

« Je vais partir pour Olonne. »

Deux jours après, il rendit compte au ministre. Il faisait l'éloge du général Boullard, commandant la division des Sables, qui jouissait de la confiance des troupes sous ses ordres. Il traçait un tableau effrayant de la désertion des gardes nationales que les efforts des représentans du peuple n'avaient pu retenir aux approches de la moisson. « Mon opinion, ajoutait-il,
« n'a jamais été que l'on pût tirer militairement
« aucun parti de ces cultivateurs, pères de fa-
« mille, que leur désespoir rendait plus dange-
« reux qu'utiles. Nous en avons fait sur plusieurs
« points la désastreuse expérience, car ils ont
« commencé toutes les déroutes long-temps
« avant le danger. Je crois donc fermement qu'on
« n'a pu les retenir à l'armée, sans nuire à la
« chose publique sous plus d'un rapport impor-
« tant. Je n'ignore pas quelle énorme responsa-
« bilité j'attire sur ma tête en parlant ainsi; je sais
« bien que si nous éprouvions encore quelques

« revers, ce qui j'espère n'arrivera pas, on ne
« manquerait pas de l'attribuer au renvoi de ces
« timides habitans des campagnes, la plupart
« point ou mal armés, et fuyant avant de pou-
« voir tirer un coup de fusil. On les trans-
« formerait bien vite *en robustes et énergiques*
« *agriculteurs, armés d'excellens fusils de chasse,*
« *mettant une balle dans un écu à trois cents pas,*
« *et déterminés à verser jusqu'à la dernière goutte*
« *de leur sang;* mais je suis pénétré de ce prin-
« cipe, qu'un républicain doit, quand il est con-
« vaincu qu'il fait une chose utile, risquer de
« porter sa tête sur l'échafaud, comme de l'ex-
« poser aux combats. »

Tout ce qui se passait autour de Biron l'affli-
geait et lui donnait du dégoût. Il écrivait le 23
au ministre: .... « Les agens de vos agens prê-
« chent partout l'insubordination, l'insurrection
« et le partage des propriétés. Ils sont dénoncés
« ou successivement mis en arrestation par les
« sociétés populaires et par les corps adminis-
« tratifs, comme désorganisateurs..... Permettez-
« moi de vous représenter qu'en me refusant
« tous les moyens particuliers que je vous ai
« demandés et qu'il vous était si facile de me

« donner, et si indispensable pour moi d'avoir, « vous m'avez rendu cette armée, si scandaleu- « sement désorganisée, à peu près impossible à « commander.

« Si tous les désagrémens et tous les dégoûts « que j'éprouve n'étaient que personnels, je les « supporterais, sans me plaindre, avec une pa- « tience vraiment républicaine; mais ils nuisent « trop au service de la république, pour ne pas « regarder comme un devoir de m'en plaindre « avec une énergie tout aussi républicaine.

« Je vous demande donc instamment, ou de « me donner un chef, ou de m'employer dans « une autre armée, ou de me décharger d'une « responsabilité qu'il n'est ni juste, ni possible « de me laisser supporter plus long-temps. »

Cette dépêche fut renvoyée à Ronsin, l'adjoint du ministre, chargé de ses pouvoirs auprès de la commission centrale des représentans, et la perte de Biron fut résolue.

Cependant les Vendéens se portaient de Saumur sur Nantes : les généraux qui se trouvaient à Tours, réunis à la commission centrale, arrêtèrent un plan de marche et d'opérations militaires, qui fut ensuite communiqué au général

en chef, avec invitation d'y concourir. Biron transmit de suite les pièces au ministre et au comité de salut public.

« Ma responsabilité, disait-il au ministre, « devant cesser du moment où la commission « centrale veut influencer les opérations mili- « taires, les discuter et les arrêter avec une pu- « blicité qui doit en arrêter l'effet, je ne puis « plus commander utilement l'armée des côtes « de la Rochelle. Je vous prie donc instamment « de me désigner à qui je dois en remettre le « commandement, et de recevoir ma déclara- « tion que dans tous les pays et dans tous les « grades, je me trouverai toujours heureux de « consacrer ma vie au service de la République « française. »

Biron présentait au comité de salut public les mêmes considérations; il ajoutait : « Je n'ai « pas cru devoir me permettre de remettre en « d'autres mains le commandement de l'armée, « avant d'avoir reçu les ordres du comité; je le « supplie, au nom du salut public, de me dé- « charger immédiatement d'un poids que je ne « puis plus supporter. »

Le comité de salut public s'empressa de rendre

justice à Biron; les membres de la commission centrale, l'adjoint du ministre, les généraux furent blâmés. « Notre confiance, écrivait-on « au général, repose sur vos talens et votre ci-« visme. Nous vous adressons une expédition « de l'arrêté que nous venons de prendre. Ne « consultez que l'intérêt de la république; sou-« venez-vous que vous commandez l'armée; « oubliez ce qui s'est passé.

« Depuis que vous êtes arrivé dans les dépar-« temens de l'ouest, vous vous êtes constam-« ment occupé à former et organiser l'armée; « vous avez justifié nos espérances.

« Vous avez servi la patrie, parce que vous « l'aimiez; vous continuerez à servir la répu-« blique dans des circonstances où vos succès « doivent avoir la plus haute influence sur la « liberté.

« Nous attendons, général, de votre civisme, « de votre dévouement à la république, que vous « conserverez le commandement de l'armée sur « laquelle la république fonde ses espérances. »

Biron conçut un moment l'espoir de servir encore utilement sa patrie; l'arrêté du comité rappelait les représentans à leur poste, et éloi-

gnait de l'armée Ronsin et ses agens; mais cet espoir ne fut pas de longue durée. Ronsin se créa général, et conserva les fonctions d'adjoint du ministre. Bientôt il se présenta une occasion qui servit de prétexte à des dénonciations contre Biron, et à la fortune militaire de Rossignol.

Le 29 juin, Rossignol, lieutenant-colonel, commandant la 35e division de gendarmerie, fut dénoncé au commandant de Saint-Maixent, en l'absence de Westerman. Il fut rédigé un procès-verbal des déclarations faites par plusieurs individus. A son retour, Westerman écrivit au pied du procès-verbal l'ordre d'arrêter Rossignol, et de le faire conduire dans les prisons de Niort, et les pièces furent remises à l'accusateur militaire. Bientôt cette nouvelle parvint dans les bureaux ministériels, et Rossignol reçut ordre de venir à Paris rendre compte de sa conduite. On se contenta d'informer Biron de l'ordre adressé directement à Rossignol.

Après quelques succès, Westerman éprouva un revers considérable à Châtillon. Il agissait sans ordre de Biron, qui alors était parti pour aller à Angers conférer avec le général Canclaux, commandant en chef l'armée des côtes

de Brest, qui venait de repousser l'attaque de Nantes.

La défaite de Westerman fut un nouveau sujet de chagrin pour Biron. Le 10 juillet, il écrivit au ministre qu'il avait eu une entrevue avec Canclaux, et que Nantes n'avait plus besoin de secours. Il priait instamment le ministre de présenter à la convention nationale sa démission du commandement en chef de l'armée des côtes de la Rochelle, que l'épuisement de ses forces et l'état affreux de sa santé ne lui permettaient plus de conserver utilement pour la république; il demandait avec les plus vives instances une prompte réponse. « Depuis huit à dix jours, « ajoutait-il, j'ai constamment la fièvre; je de- « mande un successeur. »

Biron adressait la même demande au comité de salut public, en renouvelant la déclaration que « dans tous les lieux et dans tous les grades, « il dévouera de bon cœur le reste de ses forces « et de ses jours au service de la république.

« Comme depuis le 23 juin, ajoutait-il, le « ministre de la guerre ne répond plus, même « à mes lettres les plus importantes, je préviens « le comité que, dans huit jours, rien au monde

« ne m'empêchera de remettre le commande-
« ment de l'armée à l'officier le plus ancien après
« moi. Je prie le comité de me désigner le lieu
« où je dois me rendre pour attendre les ordres
« de la convention. »

Biron n'attendit pas si long-temps. Il était dénoncé auprès de Vincent, l'adjoint du ministre, par les commissaires Momoro, Brulé et Besson, de concert avec Ronsin.

Le ministre lui écrivit, le 11 juillet: « Je vous
« envoie un décret qui ordonne que le général
« Rossignol soit mis en liberté aussitôt sa pré-
« sentation. Cette justice, rendue à un patrio-
« tisme pur, jette un grand blâme sur la conduite
« qui a été tenue en cette occasion. »

Biron se borna à répondre que ce n'était pas lui qui avait fait arrêter Rossignol. Le ministre ne pouvait pas en douter, puisque les procès-verbaux, certifiés par l'accusateur public, avaient été adressés et déposés au ministère.

Enfin, Biron reçut du ministre une dépêche du 12, ainsi conçue:

« Je vous envoie, général, un décret de la
« convention, qui vous prescrit de vous rendre
« sur-le-champ à Paris, pour rendre compte de

« votre conduite au conseil exécutif provisoire.
« Vous voudrez bien, au reçu du décret, vous
« mettre en devoir d'y satisfaire et vous rendre
« aussitôt à Paris. »

A la réception de cette dépêche, le général répondit qu'il allait se mettre en route; mais qu'étant malade, il ne pouvait voyager jour et nuit, et qu'il remettrait le commandement à Chalbos.

Le 20 juillet, le ministre le prévint que le conseil exécutif avait décidé de l'entendre à dix heures du soir. Il passa de cette audience à l'Abbaye, d'où il écrivit à la convention, le 4 septembre, pour demander à être promptement jugé, afin de pouvoir rétablir sa santé délabrée. Il fut traduit au tribunal révolutionnaire le 1er janvier 1794, et condamné *comme convaincu d'avoir participé à une conspiration contre la sûreté extérieure et intérieure de la république.*

Ainsi Biron qui, dans toute sa conduite, avait montré un caractère de franchise et de dévouement à sa patrie; Biron, accusé, par un agent subalterne de Ronsin, d'*avoir fait arrêter le brave Rossignol*, quoiqu'il fût étranger à cette

arrestation, fut mandé à Paris, incarcéré, et périt sur l'échafaud.

Ronsin s'applaudissait de son triomphe dans une lettre qu'il écrivit le 1er août à son ami Vincent : « Je te félicite, lui disait-il, d'avoir « fait tomber Custines; pour moi, j'ai un peu « contribué à la chute de Biron. Achève sur « Beauharnais et ses semblables une proscription « si nécessaire au maintien de la république. »

MÉMOIRES

DE

M. LE DUC DE LAUZUN.

Ma vie a été semée d'événemens si bizarres; j'ai, dès mes premières années, été témoin de faits si importans, que j'ai cru pouvoir laisser ces Mémoires après moi, aux gens qui me sont chers. Ils ne sont écrits que pour eux, et il me serait bien difficile d'y mettre l'ordre nécessaire à un ouvrage destiné à être jugé par le public. Je ne me piquerai que de vérité; je reviendrai souvent sur mes pas; ma narration n'aura guère plus de suite que ma conduite n'en avait autrefois, et l'on me verra successivement galant, joueur, politique, militaire, chasseur, philosophe, et souvent plus d'une chose à la fois.

Je dois parler à ceux qui me liront du

caractère de mon père. M. le duc de Gontaut, mon père, était un très-parfait honnête homme, d'un cœur compatissant et charitable, d'une dévotion franche et qui ne s'étendait pas plus loin que lui-même. Il n'avait pas infiniment d'esprit, et moins encore d'instruction; mais un sens juste et droit, un prodigieux usage du monde et de la cour; un très-bon ton, une manière noble et agréable de s'exprimer, une grande gaîté naturelle, beaucoup d'éloignement pour l'intrigue, et une ambition mesurée en avaient fait un homme aimable et recherché. Une blessure considérable, qu'il reçut à la bataille d'Ettingen, lui fut un prétexte honnête de quitter le service. Lieutenant-général, il se fixa à la cour, devint ami intime de Mme de Châteauroux, et par conséquent admis dans la familiarité du roi. Les soins assidus qu'il lui rendit pendant la maladie dont elle est morte, augmentèrent encore sa faveur; et bientôt après celle de Mme de Pompadour : il fut aussi bien avec elle qu'avec la précédente.

L'usage bienfaisant qu'il fit de son crédit le fit généralement aimer, et je n'ai guère vu d'hommes qui eussent moins d'ennemis.

Ce fut donc à la cour, et, pour ainsi dire, sur les genoux de la maîtresse du roi, que se passèrent les premières années de mon enfance. L'embarras de me trouver un bon gouverneur engagea mon père à en confier le soin à un laquais de feu ma mère, qui savait lire et passablement écrire, et que l'on décora du titre de valet de chambre pour lui donner de la considération. On me donna d'ailleurs les maîtres les plus à la mode de toute espèce; mais M. Roch (c'était le nom de mon mentor) n'était pas en état de diriger leurs leçons, et de me donner les moyens d'en profiter. Il se contenta de me communiquer ses talens pour l'écriture, auxquels il mettait beaucoup de vanité, et y réussit assez bien, ainsi qu'à m'apprendre à lire haut, plus couramment et plus agréablement qu'on ne fait ordinairement en France. Ce petit talent me rendit presque nécessaire à Mme de

Pompadour, qui me faisait continuellement lire et écrire pour elle, et quelquefois même pour le roi. Nos voyages à Versailles en devinrent plus fréquens, et mon éducation plus négligée. J'étais d'ailleurs comme tous les enfans de mon âge et de ma sorte : les plus jolis habits pour sortir, nu et mourant de faim à la maison. On me fit entrer à douze ans dans le régiment des Gardes, dont le roi me promit la survivance, et je sus à cet âge que j'étais destiné à une fortune immense et à la plus belle place du royaume, sans être obligé de me donner la peine d'être un bon sujet.

M. le comte de Stainville et mon père avaient épousé les deux sœurs (je suis fils de l'aînée, morte en couche de moi). Ce mariage les avait intimement liés, et le crédit de mon père près de Mme de Pompadour, avait successivement fait nommer son beau-frère, ambassadeur à Rome, à Vienne; l'avait fait faire duc, cordon bleu et enfin ministre des affaires étrangères, où les grâces de son esprit et de ses talens lui acquirent bientôt

un empire absolu sur elle, et peu après sur le roi. M. le duc de Choiseul avait une sœur chanoinesse de Remiremont, qui n'avait pour toute fortune que sa prébende, mais qui joignait à tous les agrémens de son sexe le caractère d'un homme propre aux grandes choses et aux grandes intrigues; il la prit chez lui. Mme de Choiseul était laide, mais de ces laideurs qui plaisent généralement : on pouvait avec raison l'appeler une femme *désirable*. Elle ne fut pas long-temps sans vouloir gouverner son frère, et vit bien que le plus sûr moyen de prendre de l'empire, et d'empêcher celui d'une maîtresse, était d'en faire son amant. Mais, pour soutenir ce rôle sans danger, il fallait une consistance, un état, et elle n'en avait point. Il fallut donc chercher un mariage et un mari qui convinssent également à son amour-propre et à sa sûreté. Elle jeta les yeux sur M. le duc de Grammont, homme sans caractère, sans moyen de rien faire, interdit depuis quelques années, et passant sa vie dans une petite

maison près de Paris, avec des musiciens et des filles publiques les moins recherchées. Rien ne pouvait mieux convenir à Mme de Choiseul, puisque rien ne serait plus aisé que de remettre M. le duc de Grammont où elle l'avait pris, dès qu'elle en serait embarrassée : mon père s'en mêla; on leva l'interdiction, et le mariage se fit.

J'avais quatorze ans alors; j'étais un assez joli enfant. Mme la duchesse de Grammont me prit dans la plus grande amitié, dans l'intention, je crois, de se former tout doucement un petit amant, qui fût bien à elle et sans inconvénient : son crédit, ou plutôt son empire sur M. le duc de Choiseul augmentait tous les jours. Mme la duchesse de Choiseul, qui aimait éperdument son mari, fut jalouse de cette excessive tendresse, et, en quelques mois, les deux belles-sœurs furent entièrement brouillées. Mon père, avec sa modération ordinaire, trouva moyen de ne point prendre de parti, et d'être également bien vu des deux côtés. J'eus le bonheur de suivre son exemple; mais j'a-

vouerai à ma honte que je suivis mon penchant, et donnai, dans mon cœur, toute préférence à Mme la duchesse de Grammont, qui m'en sut très bon gré. Dans ce temps elle me mena à Menars, chez Mme de Pompadour. Mlle Julie, femme de chambre, qui avait toute sa confiance, et qui était déjà devenue un personnage fort important, crut que ce que sa maîtresse gardait pour elle pourrait fort bien lui convenir aussi, et me destina à l'honneur d'être mis dans le monde par elle; elle me fit beaucoup de caresses et d'agaceries inutiles, car j'étais très innocent : elle me mit un jour la main sur sa gorge, tout mon corps brûlait encore plusieurs heures après; mais je n'en étais pas plus avancé. Je n'avais cependant pas de plus grand plaisir que de la rencontrer et d'être avec elle. Mon occupation fut remarquée par M. Roch, qui en devina facilement le sujet; et avec adresse, sans affectation, m'interdit tout commerce avec Mlle Julie; j'en fus vivement affligé. Un événement plus intéressant me la fit oublier, ou du moins

fut pour moi une forte distraction. M. le duc de Choiseul, devenu ministre de la guerre, par la mort de M. le maréchal de Bellisle, fit passer lieutenant-général au service de France M. le comte de Stainville, son frère cadet, officier de réputation et pour lors major général au service de l'empereur. Il n'avait rien; mais la faveur de son frère et les bienfaits du roi lui assuraient un mariage avantageux; on pensa à Mlle de Clermont-Reynel, qui joignait une grande fortune à une figure charmante, et qui n'avait pas quinze ans. Tout fut réglé pendant que M. de Stainville était encore à l'armée; l'hiver vint. On lui envoya ordre de revenir, et on le maria six heures après son arrivée à Paris.

Je vis Mme de Stainville pour la première fois le jour de ses noces, et elle me fit une impression qui depuis ne s'est que difficilement effacée: j'en devins tout de suite passionnément amoureux; et on en fit des plaisanteries, qui le lui apprirent; elle en fut touchée; mais elle était trop étroitement

gardée par Mme la duchesse de Choiseul, sa belle-sœur, qui s'en était chargée, pour que cela eût encore aucun danger. Mme de Grammont, qui n'aimait pas son frère cadet, et qui craignait que la jeune femme ne plût trop à M. le duc de Choiseul, qui en avait l'air occupé, n'était pas fâchée de lui donner un amant; ce n'était pas un obstacle à ses desseins sur moi, qu'elle pensait devoir lui revenir quand il lui plairait, et cela semblait prévoir un attachement dont la perte de son crédit eût été la suite indispensable. Elle protégeait donc nos amours naissans, et nous faisait souvent venir chez elle ensemble.

Mme de Stainville me dit un jour à dîner chez Mme de Choiseul, qu'elle dînerait le lendemain chez Mme de Grammont, et que nous pourrions y passer la journée. J'en fus comblé de joie; mais M. Roch, qui le découvrit, et dont les mœurs sévères ne se démentaient jamais, voulut, le lendemain matin, qui était un dimanche, me faire aller à la messe; je refusai, nous nous dispu-

tâmes; il me menaça de mon père, que je craignais beaucoup; je cédai avec un chagrin mortel; il me mena à la messe aux Petits-Pères, où, suffoqué de colère et de tristesse, je m'évanouis; je perdis entièrement connaissance; et lorsque je la repris, je me trouvai couché sur les marches de l'église, entouré de vieilles femmes qui, pour me donner plus d'air, avaient déboutonné mes culottes. On me ramena à la maison, où je revins assez défait. Je dis que j'étais malade, et l'on m'obligea à me coucher. Mme la duchesse de Grammont vint me voir, et m'amena Mme de Stainville. Je lui contai mon histoire; elle en rit, fut chez mon père, fit gronder M. Roch, et obtint la permission de me guérir et de m'emmener dîner chez elle. Ce jour fut un des plus heureux de ma vie. Je le passai tout entier avec ma jeune maîtresse, et presque toujours tête à tête. Elle me montrait combien elle était touchée de ma tendresse, et m'accordait toutes les innocentes faveurs que je lui demandais, et je n'en connaissais point

d'autres. Je baisais ses mains; elle me jurait qu'elle m'aimerait toute sa vie; je ne désirais rien au monde. Une longue coqueluche lui fit garder sa chambre pendant près de six mois. L'entrée m'en fut interdite; je ne la vis que rarement, et jamais sans Mme de Choiseul. Les médecins lui ordonnèrent les eaux de Cotterets; on l'y mena au printemps, et elle en revint en très bonne santé, au commencement de l'hiver. Elle alla beaucoup dans le monde avec Mme la duchesse de Choiseul; elle dansait à merveille. Elle eut le plus grand succès à tous les bals, fut entourée, admirée de tous les gens à la mode; elle rougit d'avoir un enfant pour amant, me rebuta, me traita durement, prit du goût pour M. de Jaucourt; je fus jaloux, choqué, désespéré, mais je n'y gagnai rien.

Mon père, dans ce temps, arrangea mon mariage avec Mlle de Boufflers, petite-fille et héritière de Mme la maréchale de Luxembourg, son amie intime, et par conséquent un très-grand parti. J'en fus fâché, parce que ce n'était pas l'avis de Mme la

duchesse de Grammont, qui détestait, avec quelque raison, Mme la maréchale de Luxembourg, et m'en dit beaucoup de mal. On voulut me faire voir la personne que je devais épouser; il fut arrangé que j'irais à un bal d'après-midi, chez Mme la maréchale de Mirepoix; que Mlle de Boufflers y dînerait; que j'arriverais de bonne heure, et la verrais. J'y fus en effet mené à quatre heures, et j'y trouvai une jeune personne charmante, qui me plut infiniment, et que je pris pour elle. Je me trompais malheureusement, et c'était Mlle de Roth. Je reconnus mon erreur avec d'autant plus de chagrin, que Mlle de Boufflers, qui sortit de la chambre à coucher de Mme la maréchale de Mirepoix, ne gagnait pas à la comparaison. Mme la princesse de Beauveau était à ce bal avec Mlle de Beauveau. Il est difficile de réunir plus de grâces, plus d'esprit naturel et plus d'agrément; j'en sentis tout le prix.

Je rencontrai Mlle de Beauveau à tous les bals; je la vis souvent chez Mme la duchesse

de Grammont, avec qui sa mère était intimement liée. Je cherchai à lui plaire; elle recevait mes soins sans répugnance; elle me convenait bien mieux à tous égards que Mlle de Boufflers. Je désirai l'épouser; j'en parlai à Mme de Grammont, de qui je fus fort approuvé. J'eus le courage de le dire à mon père, qui me reçut très-mal, me dit que sa parole était engagée, et qu'il voulait la tenir. Je me promis bien cependant de ne pas me laisser marier malgré moi. L'attachement que je marquai à Mme la princesse de Beauveau lui plut. En partant pour un assez long voyage qu'elle fut obligée de faire en Lorraine, elle eut la bonté de m'assurer qu'elle désirait autant que moi le succès de mes projets, et qu'il ne tiendrait pas à elle qu'ils ne réussissent. Mlle de Beauveau elle-même voulut bien me faire espérer de s'occuper quelquefois de moi pendant son absence. Ce voyage fut long; et, comme il était prêt à finir, Mme la princesse de Beauveau eut la petite vérole, et en mourut. Mlle de Beauveau revint à Paris au

bout de quelques mois, et fut mise au couvent de Port-Royal. J'avais sincèrement regretté Mme de Beauveau : sa perte n'avait rien changé à mes intentions; je voulus connaître celles de sa fille. Je lui fis remettre, secrètement à son couvent, une lettre que je vais rapporter ici tout entière.

« Je n'ai osé, Mademoiselle, troubler « votre douleur par la mienne : vous lui « rendrez justice, en pensant que j'ai perdu « autant que vous. Mon père veut me ma- « rier, Mademoiselle; mais plus je sens « combien l'alliance de Mlle de Boufflers « m'honore, et tout ce qu'elle vaut, plus je « suis convaincu que nous ne nous conve- « nons pas. Il n'existe qu'un bonheur pour « moi, Mademoiselle; l'espérance de pou- « voir contribuer au vôtre : je mets un prix « inexprimable à la tenir de vous. Je n'ose « engager mon père à faire des démarches « auprès de M. le prince de Beauveau, sans « savoir si ce n'est pas vous déplaire. Il s'agit « d'un lien éternel, et il me semble que « vous pouvez m'accorder ou me refuser la

« permission que je vous demande, sans
« manquer aux plus exactes bienséances.
« J'attends votre réponse, Mademoiselle,
« avec bien plus de trouble et d'impatience
« que s'il s'agissait simplement de ma vie.

« Je suis, avec le plus profond respect,
« Mademoiselle, votre très-humble et très-
« obéissant serviteur,

« LE COMTE DE BIRON ».

La gouvernante de Mlle de Beauveau reçut ma lettre, la lut avant de la lui remettre. « Je ne devrais peut-être pas vous remettre « cette lettre, lui dit-elle; mais elle contient « des choses si importantes pour vous, que « non-seulement je crois devoir vous la mon- « trer; mais vous donner même la liberté « d'y répondre. » Mlle de Beauveau recacheta ma lettre, et me la renvoya sans un seul mot de réponse; je fus blessé d'un procédé que je ne méritais pas; il me détermina à promettre à mon père de consentir au mariage qu'il désirait; j'y mis la condition qu'il serait retardé de deux ans, et que j'aurais sur-le-champ ma liberté.

Je pris du goût pour une petite actrice de la comédie de Versailles, âgée de quinze ans, nommée Eugénie Beaubours, encore plus innocente que moi, car j'avais déjà lu quelques mauvais livres, et il ne me manquait plus que l'occasion de mettre en pratique ce qu'ils m'avaient appris. J'entrepris d'instruire ma petite maîtresse, qui m'aimait de trop bonne foi pour ne pas se prêter à tous mes désirs. Une de ses camarades nous prêta sa chambre, ou, pour parler plus vrai, un petit cabinet où elle couchait, et qu'un lit et deux chaises remplissaient entièrement. Une énorme araignée vint troubler notre rendez-vous : nous la craignions tous deux mortellement ; nous n'eûmes ni l'un ni l'autre le courage de la tuer. Nous prîmes le parti de nous séparer, en nous promettant de nous voir dans un lieu plus propre, et où il n'y aurait pas de monstres aussi effrayans. Mon père apprit nos liaisons, en fut alarmé, je ne sais pourquoi, et dans la semaine même, fit éloigner la mère et la fille, sans que je pusse les revoir avant leur départ. Je ne sus

pas qu'il y eût aucune part, et crus n'avoir à me plaindre que de Mme Beaubours; quelques jours suffirent pour me consoler, et mon cœur resta sans occupation.

J'attirai, bientôt après, l'attention de Mme la comtesse d'Esparbelle, cousine de Mme de Pompadour, mignonne, jolie et galante; elle me fit inutilement beaucoup d'avances que je n'entendis pas; je fus enfin flatté de la distinction avec laquelle elle me traitait, et j'en devins amoureux. Un jour que le roi soupait dans les cabinets à Fontainebleau, avec Mme de Pompadour et fort peu de monde, je soupai dans la ville avec Mme d'Esparbelle, et Mme d'Amblimont, autre cousine de Mme de Pompadour. Mme d'Amblimont fut écrire dans sa chambre après souper. Mme d'Esparbelle, sous prétexte d'avoir la migraine, se coucha; je voulus discrètement m'en aller; mais elle me dit de rester, et me pria de lui lire une petite comédie, nommée *Heureusement,* que nous avions jouée ensemble; et depuis, elle m'appelait son petit cousin. « Mon petit cousin, me dit-elle, au bout de

« quelques minutes, ce livre m'ennuie; as-
« seyez-vous sur mon lit et causons; cela
« m'amusera davantage. » Elle se plaignait
du chaud, et se découvrait beaucoup. La tête
me tournait, j'étais tout feu; mais je craignais
de l'offenser; je n'osais rien hasarder; je me
contentais de baiser ses mains et de regarder
sa gorge avec une avidité qui ne lui déplai-
sait pas, mais qui n'eut pas les suites qu'elle
était en droit d'en attendre. Elle me dit
plusieurs fois d'être sage, pour me faire
apercevoir que je l'étais trop. Je suivis ses
conseils à la lettre. Elle souffrait cependant
que je la couvrisse de caresses et de baisers,
et espérait vainement que je m'enhardirais.
Quand elle fut bien sûre de mon imbécillité,
elle me dit assez froidement de m'en aller;
j'obéis sans répliquer, et ne fus pas plus tôt
sorti que je me repentis de ma timidité, et
me promis bien de mieux profiter du temps,
si l'occasion s'en présentait encore.

Je fus, quelques jours après, au bal de
l'Opéra. Une assez jolie fille, appelée Mlle Des-
marques, m'agaça vivement; elle me parut

charmante ; elle avait formé la plupart des jeunes gens de la cour, et voulut bien se charger de mon éducation, et me ramena chez elle, où elle me donna de délicieuses leçons, dont on a vu plus haut que j'avais grand besoin : elle les continua pendant quinze jours, au bout desquels nous nous séparâmes. Je voulus lui donner de l'argent ; elle le refusa, en me disant que je l'avais payée dans une monnaie si rare à trouver, qu'elle n'avait besoin d'aucune autre.

Je revis Mme d'Esparbelle à Versailles ; je lui donnai le bras un soir, en sortant de chez Mme de Pompadour, après souper. Elle voulut me renvoyer dès que je fus dans sa chambre : « Un moment, lui dis-je, ma belle « cousine, il n'est pas tard : nous pourrions « causer. Je pourrais vous lire, si je vous « ennuie. » Mes yeux brillaient d'un feu qu'elle ne leur avait pas encore vu. « Je le « veux bien, me dit-elle ; mais à condition « que vous serez aussi sage que vous l'avez « été la première fois : passez dans l'autre « chambre ; je vais me déshabiller ; vous

« rentrerez quand je serai couchée. » Je revins en effet au bout de quelques minutes. Je m'assis sur son lit sans qu'elle m'en empêchât. « Lisez donc, me dit-elle. — Non ;
« j'ai tant de plaisir à vous voir, à vous re-
« garder, que je ne pourrais voir un mot de
« ce qui est dans le livre. » Mes yeux la dévoraient ; je laissai tomber le livre ; je dérangeai, sans une grande opposition, le mouchoir qui couvrait sa gorge. Elle voulut parler, ma bouche ferma la sienne ; j'étais brûlant : je portai sa main sur la partie la plus brûlante de mon corps ; tout le sien en tressaillit. En me touchant, elle me fit faire un effort qui brisa tous les liens qui me retenaient. Je me débarrassai de tout ce qui pouvait cacher la vue d'un des plus beaux corps que j'aie vus dans ma vie ; elle ne me refusa rien ; mais mon ardeur excessive abrégea beaucoup ses plaisirs. Je réparais cela bientôt après et souvent jusqu'au point du jour, qu'elle me fit sortir avec le plus grand mystère. Le lendemain, je fus éveillé par le billet suivant :

« Comment avez-vous dormi, mon aima-
« ble petit cousin? avez-vous été occupé de
« moi? désirez-vous me revoir? je suis obligée
« d'aller à Paris pour quelques commissions
« de Mme de Pompadour; venez prendre du
« chocolat avec moi, avant que je parte, et
« surtout me dire que vous m'aimez. »

Cette attention me charma, et me parut imaginée pour moi. Je me sus bien mauvais gré de n'avoir pas prévenu Mme d'Esparbelle; je me donnai à peine le temps de m'habiller, et je courus chez elle. Je la trouvai encore dans son lit, et je me conduisis de manière à prouver que j'étais tout reposé de la dernière nuit: j'étais enchanté. La personne de Mme d'Esparbelle me plaisait beaucoup, et mon amour-propre était infiniment flatté d'avoir une femme. J'étais assez honnête pour ne le pas dire; mais on me faisait un plaisir inexprimable de le deviner; et à cet égard elle me donnait toute satisfaction; car elle me traitait de manière à montrer la vérité à tout le monde. Une cocarde où elle avait brodé son nom, que

je portais à la revue du roi, publia mon triomphe, qui ne fut pas de longue durée, car elle prit dans le courant de l'été M. le prince de Condé. Je m'en affligeai, je me choquai, je menaçai; le tout inutilement. Elle m'envoya mon congé dans toutes les formes, conçu en ces termes :

« Je suis fâchée, M. le comte, que ma « conduite vous donne de l'humeur. Il m'est « impossible d'y rien changer, et plus en- « core de sacrifier à votre fantaisie les per- « sonnes qui vous déplaisent. J'espère que « le public jugera des soins qu'elles me ren- « dent avec moins de sévérité que vous. « J'espère que vous me pardonnerez, en « faveur de ma franchise, les torts que vous « me croyez. Beaucoup de raisons, qu'il « serait trop long de détailler, m'obligent « à vous prier de rendre vos visites moins « fréquentes. J'ai trop bonne opinion de « vous pour craindre de mauvais procédés « d'un homme aussi honnête.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

Je demandai un dernier rendez-vous, qu'on m'accorda sans difficulté. Mme d'Esparbelle me parut d'une tranquillité qui me confondit. « Vous avez voulu me voir, « me dit-elle : en pareil cas, toute autre « vous aurait refusé; mais j'ai cru devoir « quelques conseils à l'intérêt qu'inspire « toujours une ancienne connaissance. Vous « êtes, en vérité, d'une enfance rare : vos « principes, votre façon de voir, n'ont pas « le sens commun. Croyez-moi, mon petit « cousin, il ne réussit plus d'être roma- « nesque; cela rend ridicule, et voilà tout [1]. « J'ai eu bien du goût pour vous, mon en-

[1] Mme d'Esparbelle avait quelques raisons de me faire ce reproche; on m'avait laissé lire beaucoup de romans pendant toute mon enfance, et cette lecture a tellement influé sur mon caractère, que j'en ressens encore les effets. Ils ont été souvent à mon désavantage; mais si je me suis exagéré mes propres sentimens et mes propres sensations, je dois du moins à mon caractère romanesque un éloignement pour les perfidies et les mauvais procédés avec les femmes, dont beaucoup de gens honnêtes ne sont pas exempts.

« fant; ce n'est pas ma faute si vous l'avez
« pris pour une grande passion, et si vous
« vous êtes persuadé que cela ne devait ja-
« mais finir. Que vous importe, si ce goût
« est passé, que j'en aie pris pour un autre,
« ou que je reste sans amant; vous avez
« beaucoup d'avantages pour plaire aux
« femmes : profitez-en pour leur plaire, et
« soyez convaincu que la perte d'une peut
« toujours être réparée par une autre :
« c'est le moyen d'être heureux et aima-
« ble. Vous êtes trop honnête pour me faire
« des méchancetés ; elles tourneraient plus
« contre vous que contre moi. Vous n'a-
« vez point de preuves de ce qui s'est
« passé entre nous; l'on ne vous croirait
« pas : et on vous croirait, jusqu'à quel
« point croyez-vous donc que cela intéresse
« le public? s'il a su que je vous avais pris,
« il ne s'est pas attendu que je vous garde-
« rais éternellement. L'époque de notre
« rupture lui est parfaitement indifférente.
« D'ailleurs la mauvaise opinion et la dé-
« fiance des autres femmes me vengeraient

« de vous, si vous étiez capable de mauvais « procédés. Les avis que je vous donne « doivent vous prouver que l'intérêt et « l'amitié survivent aux sentimens que « j'avais pour vous. » — J'étais embarrassé, et je faisais une assez sotte figure : des protestations, quelques complimens passablement gauches..... Elle me tira d'embarras, en sonnant ses femmes de chambre pour l'habiller. Je restai encore un moment, et je sortis.

Je me consolai au bout de quelque temps de mon infortune, et restai sans occupation sérieuse. Ensuite je trouvai une très-jolie petite fille, chez une femme célèbre par ses talens pour en procurer. Jeune, douce, novice encore, elle me prit. La médiocrité de mes propositions ne lui répugna pas; elle se contenta d'un très-petit appartement au troisième étage, fort mincement meublé. Je n'eus qu'à m'en louer, pendant quelques mois que dura notre liaison. Elle ne parut jamais mécontente de son sort, ni désirer plus d'argent que je ne pouvais lui

en donner. Au retour d'un voyage de huit jours à la campagne, j'arrivai chez elle le soir; elle n'y était plus, et la servante me remit le billet ci-joint :

« Je ne vous quitte pas sans peine, mon « bon ami, et je suis bien fâchée que vous « ayez à vous plaindre de mes procédés; j'es- « pére cependant que vous m'excuserez de « n'avoir pas refusé un sort avantageux que « vous n'êtes pas assez riche pour me faire. « Je vous avoue que la certitude d'être dans « la misère et l'ignominie, si je vous perdais, « m'effraie. Adieu, mon bon ami, je vous « assure que, malgré ce que je fais, je vous « aime, je vous regrette de tout mon cœur, « et que Rosalie ne vous oubliera jamais. »

Rosalie était une enfant charmante, je fus fâché de la perdre; mais je ne lui sus pas mauvais gré de m'avoir sacrifié à une fortune assurée, car je ne la soupçonnais pas de m'avoir trompé. J'aurais seulement désiré qu'elle eût assez de confiance en moi pour ne pas me cacher ses projets. Je courus pendant quelques temps les filles, comme

tous les jeunes gens de mon âge, sans me fixer à aucune. La mort de Mme de Pompadour fut la première époque intéressante de ma vie; mon attachement pour elle, et sa tendre amitié pour moi, me rendaient sa perte irréparable; je me liai, pendant sa maladie, avec M. le prince de Guéménée, d'une amitié que rien n'a pu altérer, et qui durera certainement autant que nous. Une forte maladie de poitrine, qui dura plus d'un an, m'empêcha de songer à autre chose qu'à ma santé, jusqu'à ce qu'elle fût rétablie.

M. le prince de Tingry Montmorency se remaria en 1765, à Mlle de Laurens, grosse fille, forte, fraîche, d'environ vingt ans, et qui en paraissait trente; bonne personne, gaie et aimant le plaisir, vivant beaucoup avec M. le chevalier de Luxembourg, neveu de M. de Tingry; j'allais beaucoup chez ses parens, et j'eus occasion de voir souvent Mme de Tingry, je lui plus et je m'en aperçus; elle me convenait assez, et rien ne m'était plus commode que d'être devenu le maître d'une parfaitement bonne maison. Mme de

Tingry n'avait pas infiniment d'esprit, et encore moins d'usage du monde. Il n'était pas bien difficile de pénétrer ce qu'elle pensait, et le goût qu'elle avait pour moi fut bientôt remarqué de tout le monde. Je la suivis à la campagne, où nous jouâmes la comédie; je fis valoir ses talens, et je fus dans la plus grande faveur; elle fut cause d'une plaisanterie que je ne rapporterais pas, si elle n'avait fait le plus grand bruit.

M. le marquis de Gèvres avait une maison de campagne à Fontainebleau, dans laquelle il avait donné un très-vilain appartement à Mme la duchesse d'Havré; Mme de Tingry ne pouvant lui persuader d'être galant, et de donner le sien, nous dit qu'il ne fallait pas le laisser entrer chez lui : nous fûmes l'attendre le soir au sortir de la maison où il soupait; nous arrêtâmes la chaise; nous l'enlevâmes; nous le mîmes dans un cabriolet, et nous le menâmes au milieu de la forêt de Fontainebleau, où nous lui conseillâmes fort affectueusement de faire les choses de bonne grâce, et de céder son appartement

à Mme d'Havré; il n'y voulut pas consentir; nous continuâmes notre chemin, en l'assurant que nous voyagerions jusqu'à ce qu'il nous eût donné la marque d'amitié que nous lui demandions; nous prîmes des chevaux frais, à une poste appelée Bouron, à deux lieues de Fontainebleau; il voulut se révolter, mais nous persuadâmes facilement aux gens de la maison que c'était un de nos parens devenu fou, que nous menions en Provence, au château de Saint-Cyprien, où il devait être enfermé. Cela prit de telle sorte, qu'au bout d'une demi-heure les postillons prétendaient l'avoir vu courir sur le ratelier dans l'écurie. A un quart de lieue de la poste, il nous promit tout ce que nous voulûmes, et nous le ramenâmes. L'expédition était composée de M. le duc d'Havré, du marquis de Royan, frère du chevalier de Luxembourg, de M. le prince de Guéménée et de moi : deux étaient dans le cabriolet, avec M. de Gèvres, et le reste à cheval. Nous n'étions pas mal ensemble quand nous nous séparâmes de lui; mais son valet de chambre

l'assura qu'il devait se trouver grandement offensé, et il engagea M. le duc de Trèmes, son père à s'en plaindre au roi.

Grondé en deux heures de temps par tous les gens qui avaient quelques droits sur moi, je crus n'avoir rien de mieux à faire que d'aller à Paris, attendre les suites de cet événement. Quelques heures après y être arrivé, je reçus une lettre de mon père, qui me mandait qu'il était décidé qu'on nous mettrait tous à la Bastille [1], et que je serais probablement arrêté pendant la nuit. Je voulus du moins finir gaîment, et je priai à souper quelques jolies filles de l'Opéra, pour attendre l'exempt sans impatience. Voyant qu'il n'arrivait pas, je pris courageusement le parti d'aller à Fontainebleau, chasser avec le roi; il ne me parla pas pen-

[1] Ce qui rendait notre situation plus critique était l'état de M. le dauphin, très-dangereusement malade et presqu'à ses derniers momens, temps à la vérité peu propre à faire une mauvaise plaisanterie; mais le roi n'aimait pas assez son fils pour en être choqué, ni même pour nous punir par bienséance.

dant toute la chasse ; ce qui établit tellement notre disgrâce, qu'on nous refusa la révérence au retour. Je ne me rebutai pas ; je fus le soir à l'ordre, le roi vint à moi : « Vous « êtes tous, me dit-il, de bien mauvaises « têtes, mais de bien drôles de corps ; venez- « vous-en souper, et amenez M. de Guémenée et le chevalier de Luxembourg. » Tout changea, et nous retrouvâmes le lendemain toute la considération que nous avions trois jours auparavant ; nous gardâmes le secret à Mme de Tingry, qui ne fut pas citée ; ce qui aurait pu l'embarrasser. Elle me traita un peu moins bien ; elle commença à m'ennuyer ; je me retirai doucement, et nous fûmes ensemble assez froidement.

Mme la duchesse de Grammont reprenait quelques desseins sur moi, et en était assez vivement occupée. Mme de Stainville devenait de jour en jour plus jolie, et M. le duc de Choiseul s'en apercevait : nous étions froidement ensemble ; je n'avais pas oublié le mépris avec lequel elle m'avait traité, et elle remarquait que je ne le méritais plus, et

que j'étais devenu un assez joli garçon, lorsque M. de Stainville prit une maison dans le faubourg Saint-Germain, et la laissa aller seule.

L'occupation et les soins de Mme la duchesse de Grammont n'échappèrent pas à Mme de Stainville; elle me marqua plus d'intérêt. Elle me fit dire un jour qu'un violent mal de tête l'empêchait d'aller dîner chez M. le duc de Choiseul, et l'obligeait de rester chez elle. Je fus dans la soirée savoir de ses nouvelles par pure politesse, ne comptant pas entrer. On me dit qu'elle y était, et je la trouvai seule. Elle me reçut à merveille. Nous causâmes quelque temps de choses indifférentes. Elle me parla ensuite de Mme de Tingry, et de la publicité de son goût pour moi. « Vous allez, me « dit-elle, jouer un grand rôle, et rien au « monde n'est glorieux comme la conquête « de Mme de Grammont. — Je ne sais ce que « vous voulez dire, lui répondis-je, un peu « embarrassé; vous savez que depuis long- « temps Mme de Grammont me marque de

« l'amitié, et vous ne pouvez lui supposer
« d'autres sentimens. — Je vous demande
« pardon de mon indiscrétion, reprit-elle;
« je m'en aperçois. L'idée des chagrins que
« m'aurait causés cet événement, et de l'im-
« portance dont il eût été pour mon bon-
« heur, si je l'avais mis dans vos mains, et
« si vos promesses de ne jamais changer
« m'avaient persuadée, m'est trop souvent
« revenue dans la tête, pour n'en pas par-
« ler presque involontairement. — Il est
« assez plaisant que vous me reprochiez ma
« légèreté, et que vous ayez oublié que
« vous avez cru m'aimer, et que vous m'avez
« dédaigneusement abandonné; tandis que
« je ne me trompais pas sur mes propres
« sentimens, quand je voyais combien il
« était difficile de cesser de vous adorer. —
« Je conviens que j'ai eu quelques torts
« avec vous; je pourrais cependant alléguer,
« pour ma justification, ma jeunesse, la
« force des préjugés de l'âge où j'étais, et la
« crainte de tous les obstacles qui parais-
« saient s'élever contre nous; mais j'aime

« mieux convenir de bonne foi que je me « suis mal conduite; que je ne vous voyais « pas des mêmes yeux, et que je vous « croyais moins digne de mon attache« ment. » Il s'en fallait bien que Mme de Stainville me fût devenue entièrement indifférente, et qu'elle eût perdu les droits qu'une première passion a toujours sur le cœur : son discours m'embarrassa. « Eh « bien! lui dis-je, que vous importe ce que « je devienne, et qu'une autre femme mette « du prix à un cœur que vous avez mé« prisé? N'avez-vous pas un amant, et « m'avez-vous épargné aucun des tourmens « que votre goût pour M. de Jaucourt m'a « causés? — Je ne vous nierai pas mes liai« sons avec M. de Jaucourt, M. de Biron; « il n'est plus rien pour moi; il a trop « perdu à vous être comparé : je vous ai « plus d'une fois regretté. J'ai souvent voulu « vous le dire : vos différentes bonnes for« tunes m'ont arrêtée. Je ne vous voyais « pas d'attachement sérieux : j'espérais re« prendre un jour sur vous mes anciens

« droits perdus par ma faute; mais, je
« l'avoue, ma belle-sœur m'inquiète et
« m'effraie. Vous voyez l'opinion que j'ai
« de vous par ma franchise : ayez-en autant
« avec moi. Êtes-vous amoureux de Mme de
« Grammont? Le soin de votre fortune
« seule vous attache-t-il à elle? » Je ne pus
répondre sur-le-champ : il se passait en
moi d'étranges mouvemens. Je ne pouvais nier que je fusse flatté de plaire à
Mme de Grammont, et de disposer d'une
personne déjà célèbre, aux pieds de laquelle était toute la cour. D'un autre côté,
jamais Mme de Stainville ne m'avait paru si
jolie, ni si aimable. C'était choisir que de
répondre : je rompis enfin le silence. Je
« vous ai trop aimée pour ne pas trouver du
« plaisir à vous faire lire dans mon âme.
« Mme de Grammont a de grands droits sur
« ma reconnaissance : aucune preuve ne
« m'eût coûté il y a une heure; mais je ne
« sens que trop qu'une ancienne plaie n'est
« pas encore fermée, et qu'elle vient de se
« rouvrir. Je voudrais n'être pas ingrat, et

« pouvoir cependant vous prouver que « rien ne m'est cher comme vous. — Je ne « veux pas, me dit-elle, en me tendant la « plus jolie main du monde, que vous « soyez ingrat; mais je veux me charger du « soin de modérer les preuves de votre re- « connaissance. De l'amitié, des égards, de « la déférence, voilà ce que je permets pour « ma belle-sœur : tout le reste m'appar- « tient. Je serai discrète et prudente. Je veux « voir, sans exception, tout ce qu'elle vous « écrira, et savoir absolument tout ce qu'elle « vous dira. Je ne serais pas si exigeante et « si curieuse, si j'étais moins tendre. » Tout ce que la jeunesse peut réunir de grâces et de charmes, les yeux de Mme de Stainville me l'offraient. Mme de Grammont fut sacrifiée : nous étions trop amoureux l'un de l'autre, ma maîtresse et moi, pour être aussi difficiles à pénétrer que nous le pensions. Mme de Grammont ne tarda pas à s'apercevoir de ce qui se passait. Elle avait trop d'esprit pour en rien marquer : elle se contenta de me traiter froidement, et de

prendre sa pauvre petite belle-sœur dans une aversion dont elle lui a donné jusqu'au dernier instant de sanglantes marques.

De retour à Paris, Mme de Stainville me dit un jour : « Nous sommes quittes, mon « ami ; vous avez un rival tout puissant, « mais pas assez cependant pour vous être « préféré. M. le duc de Choiseul est venu « mettre ce matin à mes pieds son hom- « mage et son crédit. Malgré mes réponses « froides et sévères, il a été pressant. J'ai « fait ce qu'il fallait pour lui ôter toute es- « pérance, et j'espère en être débarrassée. » Elle se trompait : loin de se rebuter, ses persécutions augmentèrent. Il devint jaloux de moi ; il voulut exiger d'elle de ne plus me voir. Elle répondit avec fermeté, que, soit qu'il me crût son amant ou son ami, rien ne changerait ses sentimens, et ne la ferait renoncer à moi. M. de Stainville devint aussi jaloux de moi, lui défendit absolument de me voir, et me fit fermer sa porte. Une petite loge que nous avions secrètement à la Comédie Italienne, fut le seul lieu où

nous pussions nous rencontrer; encore n'était-ce pas sans danger. Ses gens l'adoraient. J'avais toujours été honnête et magnifique avec eux : ils m'aimaient aussi beaucoup. Son suisse dit à sa femme de chambre qu'il me ferait entrer la nuit, si elle voulait, par une petite porte de l'écurie, sans que personne n'en pût rien savoir. La proposition fut acceptée avec joie, et n'eut, à plusieurs reprises, aucune suite fâcheuse. Une fois cependant nous pensâmes être surpris, et voici comment. Mme de Stainville était partie le soir pour Versailles, en disant qu'elle y resterait deux ou trois jours. J'en avais été averti sur-le-champ, et j'étais arrivé dès que j'avais cru tout le monde couché dans la maison. Ma toilette n'avait pas été longue, et j'avais été dans un moment dans les bras et dans le lit de ma maîtresse : nous jouissions des plus délicieux plaisirs avec une parfaite sécurité, lorsqu'on frappa fortement à la porte de la rue. Sa femme de chambre entra précipitamment tout effarée. « Tout est perdu, dit-elle ; c'est

« M. le comte! il n'y a plus moyen de tra-
« verser la cour; descendez vite dans le jar-
« din : on vous en fera sortir comme on
« pourra. » Je sautai du lit en chemise, et descendis l'escalier qui donnait dans la garde-robe, lorsque j'aperçus M. de Stainville qui le montait. Je ne perdis pas la tête, heureusement, et j'éteignis la seule lumière qui l'éclairait. Il passa si près de moi, que son habit frôla ma chemise, et que je m'aperçus qu'il était brodé. Je gagnai sans accident le jardin, où je pensai geler; car le jour commença à paraître sans que personne vînt à mon secours. Je pris mon parti; je passai par-dessus le mur du jardin, quoiqu'il fût fort élevé; mais, en descendant dans la rue, je fus arrêté par le guet à cheval, qui me prit pour un voleur. Cent louis, que je promis et que j'envoyai chercher chez moi avec des habits, me procurèrent la liberté, et me firent promettre le secret, qui fut en effet bien gardé. Quelques semaines après, nous fûmes surpris par un de ses laquais, d'une manière peu équivoque. De

l'argent, des promesses et des menaces nous tirèrent encore d'affaire. Il demanda son congé le lendemain, et j'eus soin de le faire sortir de Paris tout de suite.

Le temps fixé pour mon mariage arriva. Il se fit le 4 février 1766, et mon père s'applaudit de m'avoir donné une femme qui ne m'aimait ni ne me convenait, comme s'il avait uni deux amans qui l'eussent vivement désiré. Je fus, après la messe, chez Mme la duchesse de Choiseul, où je dînai. Mme de Stainville y vint. Nous cherchâmes vainement à cacher notre tristesse. Elle sortit de bonne heure; je lui donnai la main pour monter dans son carrosse : cela n'était pas trop prudent, mais si nécessaire à tous deux, que je ne pus m'en empêcher. « Mon « ami, me dit-elle en s'en allant, je n'ai pu « supporter plus long-temps l'insultante joie « de M. de Choiseul. Il espère que vous allez « vous attacher au maussade enfant qu'on « vous a fait épouser, et que je serais trop « heureuse de lui revenir; mais j'aimerais « mieux la mort. Dites-moi que vous ne

« changerez pas, car il m'a effrayée. » Je n'eus pas le temps de lui répondre; mais un regard lui peignit bien ce qui se passait dans mon cœur. Je vivais fort honnêtement, et même fort attentivement avec ma femme, qui me montrait un éloignement choquant pour quelqu'un qui eût eu moins d'amour-propre que je n'en avais. J'étais trop juste pour exiger du goût d'une femme qui ne m'en inspirait pas.

Mme de Stainville m'occupait uniquement, et paraissait tous les jours s'attacher à moi davantage. Les moyens de nous voir étaient difficiles, n'osant pas approcher de chez elle le jour. Elle me manda un matin de venir sur-le-champ lui parler, et de passer par la petite porte du jardin : j'arrivai avec empressement. « M. le duc de Choiseul m'a fait de-« mander un rendez-vous, me dit-elle, je « veux que vous entendiez notre conversa-« tion, et que vous puissiez juger par vous-« même, de la manière dont nous sommes « ensemble; cachez-vous dans cette armoire « grillée où sont mes robes, et ne remuez

pas. » J'étais à peine dans mon armoire, que M. de Choiseul entra. « J'avais grande envie, « grand besoin de vous voir seule, ma chère « petite sœur ! j'ai bien des choses intéres- « santes à vous dire, et importantes pour « vous et pour moi. Personne ne vous aime « comme moi, ma chère enfant, et ne désire « plus vous le prouver ; jugez donc combien « je dois être affligé et choqué de la ma- « nière froide et indifférente dont vous me « traitez, et combien elle doit me donner « à penser. — Je ne sais, mon frère, répondit- « elle, de quoi vous vous plaignez ; je suis « très-fâchée que ma conduite vous déplaise ; « mais je n'ai pas à me reprocher de ne pas « avoir pour vous, tous les sentimens que « je vous dois. — Pour cela non, reprit-il « avec ardeur, car je suis fort amoureux de « vous, et rien ne manquerait à mon bonheur « et au vôtre si vous vouliez. — Que dirait « M. votre frère, s'il vous entendait, inter- « rompit-elle, en souriant ? — Je sais bien « que ce n'est pas mon frère qui vous arrête : « oui, ma chère petite sœur, si vous n'avez pas

« d'amant, vous coucherez avec moi (et il
« voulut l'embrasser), elle se recula. — Je n'ai
« point d'amant, Monsieur, je n'en veux pas
« avoir. — Vous reviendrez, ma belle en-
« fant, de cette belle résolution (en s'ap-
« prochant encore), et il voulut mettre la
« main sur sa gorge. — Je vous prie de croire
« (avec un peu d'humeur), que si je me
« donnais à un homme, au moins je l'aime-
« rais. — Ne faites pas plus long-temps la
« vertueuse, Mme la comtesse, vous avez eu
« M. de Jaucourt, et vous avez présentement
« M. de Biron ; prenez garde au dernier avis
« que je veux bien vous donner, car je ne
« souffrirai pas patiemment que vous vous
« moquiez toujours ainsi de moi ; votre petit
« amant est un insolent et un fat ; vous vous
« souviendrez de ce jour, et vous vous en
« repentirez tous deux. — Un moment de
« réflexion, mon frère, vous ramènera à la
« raison ; et je ne puis avoir certainement
« rien de malhonnête à craindre de vous. —
« Ne vous faites pas un ennemi implacable
« d'un homme qui vous aime à la folie, si

« vous voulez, qui fera tout ce qui pourra
« vous plaire, et à qui rien n'est plus aisé
« que de perdre un rival aussi peu digne
« de lui (et il voulut oser plus qu'il n'avait
« fait encore; elle se leva avec colère). —
« Vous êtes tout-puissant, Monsieur, je ne
« l'ignore pas; mais je ne vous aime ni ne
« puis vous aimer. M. de Biron est mon
« amant, j'en conviens, puisque vous m'y
« forcez; il m'est plus cher que tout; et ni
« votre pouvoir tyrannique, ni tout le mal
« que vous pouvez nous faire, ne nous fera
« renoncer l'un à l'autre (il se leva en fureur).
« — Songez, Madame, que rien ne vous
« préservera de ma vengeance, si cette con-
« versation n'est point ensevelie dans le plus
« profond silence; » et il sortit. Mme de Stain-
ville me tira de ma prison, m'embrassa.
« Je ne sais, mon cœur, me dit-elle, quelles
« seront les suites de tout ceci; mais nous
« en voilà débarrassés, et c'est toujours un
« bonheur. Avec de l'amour et du courage,
« on peut toujours se moquer de tout. » M. de
Choiseul apprit, je ne sais comment, que

j'avais tout entendu, et en fut dans une rage qu'il dissimula, mais dont les effets furent terribles.

Sortant seul à pied, une nuit, de chez Mme de Stainville, un homme caché derrière une pierre, près du Palais-Bourbon, se leva et me donna un furieux coup de bâton, qui heureusement fut en partie paré par la corne de mon chapeau, et tomba sur mon épaule. Je mis l'épée à la main, et portai à cet assassin un coup qui entra assez avant, autant que je le pus juger. Deux autres hommes sortirent des pierres, et vinrent au secours du premier. Un carrosse, derrière lequel étaient plusieurs laquais avec deux flambeaux, les mit en fuite, et me tira d'affaire. Je suivis le carrosse jusqu'à l'autre côté du Pont-Royal. Je fus le lendemain conter mon aventure à M. de Sartines, alors lieutenant général de police; il me dit que c'était probablement des ivrognes, et me conseilla de n'en point parler. Tant d'obstacles, tant de dangers, ébranlèrent Mme de Stainville. Nous commençâmes à nous voir plus rare-

*

ment. Son goût pour moi diminua, et en quelques mois je ne fus plus que son ami; mais l'ami le plus tendre et presque autant qu'aucun amant puisse l'être. Sa perte me fut moins sensible, y ayant été préparé par degrés.

Je retrouvai ma petite maîtresse de Versailles, Eugénie; je ne voulais pas d'abord la reprendre, par égard pour Mme de Biron, à qui je cherchai à plaire de la meilleure foi du monde, mais inutilement; ses manières froides et dédaigneuses me rebutèrent enfin tout-à-fait. J'établis Eugénie à Rouen, et comme j'étais fort leste et fort allant, j'allais l'y voir deux fois par semaine. L'hiver rendant ces voyages fréquens, incommodes, je la mis dans une assez petite vilaine maison à Passy. Le Roi me fit duc, dans ce temps, et, pour ne prendre ni le nom de mon père, ni de mes oncles, on m'appela le duc de Lauzun.

Je soupai une fois chez Mme la maréchale de Luxembourg, avec Mme la vicomtesse de C*****, sœur de M. le prince d'H****, avec

qui j'étais assez lié. Une taille élégante, de l'esprit, des talens, de la grâce, beaucoup d'art et de coquetterie en faisaient une femme agréable. J'étais déjà assez à la mode pour qu'elle ne dédaignât pas de me plaire. J'eus assez de succès près d'elle; et, dès le premier moment, nous prîmes le ton de la plaisanterie. De garde à Versailles, où je m'ennuyais excessivement, le désœuvrement m'engagea à faire une visite à Mme de B********, monstre de laideur, mais assez aimable, et aussi galante que si elle eût été jolie; nous parlâmes de Mme C*****. «Faisons-la « venir, me dit-elle, écrivez-lui un mot, j'ai « beaucoup de raisons de croire qu'elle a « envie de vous, et elle viendra. » Il n'y avait que l'excès de l'extravagance et de la fatuité qui pût excuser ce que je fis. J'écrivis sur un morceau de papier. « M. de Lauzun ordonne « à Mme de C***** de venir lui tenir compagnie « à Versailles, où il est de garde, et où il « s'ennuie à mourir. » A mon grand étonnement, elle arriva quatre heures après le départ de mon billet. On peut juger qu'après

tant d'empressement, les arrangemens ne furent pas longs entre nous.

Oh! pour le coup je fus affiché, et rien ne fut plus plaisant que ma manière de vivre. J'étais d'une manière fort honnête et même recherchée avec Mme de Lauzun; j'avais très-publiquement Mme de C*****, dont je me souciais fort peu; j'entretenais la petite Eugénie, que j'aimais beaucoup; je jouais gros jeu; je fesais ma cour au roi, et je chassais très-exactement avec lui. Beaucoup de gaieté, d'activité, et peu de sommeil, me donnaient le temps de fournir à tout. Sans entrer dans de plus grands détails, je suis si absolument changé, que je crois avoir acquis le droit de dire que j'étais alors fort aimable; un caractère aussi fait pour la société, était pour réussir, et m'avait fait prendre dans la plus grande amitié par M. le prince de Conti, qui ne pouvait, pour ainsi dire, se passer de moi, et m'admettait dans son intérieur le plus intime.

Je n'avais pas cessé de voir Mme de Stainville. Une absence assez longue qu'elle

avait faite en suivant son mari en Lorraine, où il commandait, avait guéri sa jalousie. Moins empressé, j'étais naturellement devenu moins suspect, et d'ailleurs nous ne faisions plus d'imprudences. Je continuais cependant de prendre à elle le plus vif intérêt. La trouvant un jour baignée de larmes et dans l'état le plus déplorable, je la pressai tellement de me dire ce qui causait ses peines, qu'elle m'avoua en sanglottant qu'elle aimait Clairval, et qu'elle l'adorait. Elle s'était dit mille fois inutilement tout ce que je pouvais lui dire contre une inclination si honteuse, et dont les suites ne pouvaient qu'être funestes. J'entrepris de la ramener à la raison : je la prêchais, je la persuadais de renoncer à lui; elle me donnait des paroles qu'elle ne tenait pas. J'étais douloureusement affligé de voir se perdre une personne qui m'était aussi chère. Je fus trouver Clairval : je lui fis sentir tous les dangers qu'il courait, et tous ceux qu'il faisait courir à M[me] de Stainville. Je fus content de ses réponses : elles

furent nobles et sensibles. « Monsieur, me « dit-il, si je courais seul des risques, un « regard de Mme de Stainville a payé ma vie; « je me sens capable de tout supporter pour « elle sans me plaindre; mais s'il s'agit de « son bonheur, de sa tranquillité, dites-« moi le plan de conduite que je dois suivre, « et soyez sûr que je ne m'en écarterai pas. » Il ne tint pas mieux ses promesses. On commença à avoir quelques soupçons de leur intrigue. M. le duc de Choiseul et Mme de Grammont firent l'impossible pour en apprendre quelque chose par moi. Je lui fus fidèle; et ni caresses ni menaces ne purent rien tirer de moi. Je cherchai à l'effrayer de l'affreux orage qui se formait sur sa tête, sans qu'elle changeât de conduite. Elle déposa seulement ses papiers entre mes mains.

Tel était l'état des choses, lorsque lady Sarah Bunbury, avec son mari sir Charles Bunbury, arrivèrent à Paris. J'étais alors de service à Versailles, et ne la vis pas des premiers. Je crois devoir à ceux qui me

liront quelques éclaircissemens relatifs à cette charmante femme.

Lady Sarah Lenox était sœur du duc de Richmond; elle est grande; sa taille est un peu forte, ses cheveux du plus beau noir et parfaitement bien plantés; le sein d'une blancheur éclatante, et de la fraîcheur d'une rose. Des yeux pleins de feu et de physionomie annonçaient les grâces séduisantes et naïves de son esprit. Le roi d'Angleterre en avait été passionnément amoureux, et avait voulu l'épouser; mais il n'aurait pas eu le courage de surmonter tous les obstacles qui s'y opposaient, et elle avait épousé un simple baronnet du comté de Suffolk. Lady Sarah était bonne, sensible, tendre, franche et même emportée, mais malheureusement coquette et légère. J'étais de service à Versailles, depuis quelques jours, lorsqu'elle arriva; et j'avais entendu parler vingt fois de ses succès à Paris, lorsque je la vis au Temple pour la première fois, à mon retour de Versailles. J'arrivai au milieu du concert. M. le prince de Conti

vint à moi avec sa bonté ordinaire, me mena à lady Sarah : « Je vous demande vos « bontés, Milady, lui dit-il, pour mon « Lauzun; il est bien fou, bien extrava-« gant, bien aimable; il vous fera les hon-« neurs de Paris mieux que personne : « permettez-moi de vous faire les siens. Je « suis caution du désir qu'il a de vous « plaire. » Une révérence honnête, quelques mots prononcés entre ses dents, furent la seule réponse de Lady Sarah. J'écoutais peu la musique : je m'approchai de toutes les femmes que je connaissais. Mme de C***** m'appela vingt fois, me parla bas, ne négligea rien pour que tout le monde fût bien convaincu que j'avais l'honneur de lui appartenir. Les jeunes gens m'entourèrent. Mon avis sur la dernière venue était intéressant pour eux à savoir : le plus grand nombre l'attendait pour fixer le sien, ou du moins pour le dire. Je commençais à être fort à la mode; et, sans me piquer d'être un excellent original, je dois convenir que j'avais beaucoup de copies sans

qu'il y en eût une de bonne. « Elle n'est « pas mal, dis-je; mais je ne vois pas qu'il « y ait de quoi tourner la tête. Si elle par- « lait bien français, et qu'elle vînt de Li- « moges, personne n'y prendrait garde. » On rit généralement de ce que j'avais dit. L'amour-propre de Mme de C*****, qui l'avait entendu, en fut frappé. « Il a raison, « dit-elle; il est charmant ! » Et voilà notre pauvre Milady tombée. Elle lui avait déjà parlé de moi comme d'un homme dont les soins peuvent être flatteurs pour une femme recherchée, et ne lui avait pas caché les droits qu'elle avait sur ce fat célèbre. On vint annoncer qu'on avait servi. M. le prince de Conti me fit mettre à table entre lady Sarah et Mme de C***** : ce qui finit absolument le triomphe de cette dernière. Je m'aperçus à peine de l'humeur que lui donnait l'occupation excessive où j'étais de la belle étrangère : je ne pensais plus à autre chose. Je me liai avec son mari; je lui rendis des soins auxquels il fut sensible, et je trouvai le moyen de m'établir dans la mai-

son. Je fis bientôt après une déclaration : on n'eut pas l'air de m'entendre, j'écrivis; on me renvoya ma lettre, et on me dit à la première occasion, fort indifféremment et sans colère : « Je ne veux pas avoir d'amant. « Jugez si je puis avoir un amant français, « qui en vaut bien dix autres par le bruit « qu'il fait et par les peines qu'il cause; et « vous surtout, M. le duc, vous me faites « trop d'honneur. Ne perdez pas votre temps « près de moi; ne parlez pas d'amour, si « vous ne voulez pas que je vous fasse fer- « mer ma porte. » J'étais amoureux de trop bonne foi pour me rebuter; je pris le parti de me taire, et d'attendre des temps plus heureux.

Mme de C*****, ennuyée de mes négligences, m'écrivit qu'il fallait opter entre elle et lady Sarah, et renoncer à l'une des deux. Mon choix ne fut pas long : je me contentai de faire un paquet de ses lettres, et de les lui renvoyer. Dès le soir même elle se consola de ma perte, en prenant le chevalier de Coigny, qu'elle savait que je n'aimais pas.

Je fus distrait de mes amours par un des plus affreux événemens de ma vie, et dont la suite pensa être bien plus cruelle et bien plus horrible qu'elle ne l'a été en effet. J'ai parlé plus haut de la malheureuse passion de Mme de Stainville pour Clairval, et de la précaution qu'elle avait prise de me donner ses papiers à garder. Ils étaient dans un cabinet où personne que moi n'entrait, et dont j'avais la clef dans ma poche. Ce cabinet donnait dans l'hôtel de Choiseul, dont j'habitais une maison contiguë. Un ancien valet de chambre de mon père vint un matin chez moi, et me demanda si j'avais beaucoup d'argent dans mon cabinet. Jouant fort gros jeu, je lui dis qu'oui. « Eh bien, dit-il, « prenez garde ; on veut sûrement vous voler ; car j'ai vu hier au soir, en rentrant, un homme qui crochetait la porte qui donne dans l'hôtel de Choiseul ; il s'est sauvé dès qu'il « m'a aperçu, et je n'ai pu le reconnaître. » Je le remerciai de l'avis, je n'en parlai pas. En descendant le soir pour coucher chez Mme de Lauzun, je dis à un de mes gens de

qui j'étais très-sûr, de faire semblant de remonter dans sa chambre, de se cacher sans lumière à côté du cabinet ; de descendre chez Mme de Lauzun, s'il y entendait du bruit, pour m'avertir ; que je laisserais la porte de sa garde-robe ouverte. Environ une heure après que je fus couché, mon homme vint me dire qu'il y avait quelqu'un dans mon cabinet ; je montai sur-le-champ avec des pistolets dont je m'étais muni ; je trouvai en effet la porte de mon cabinet entr'ouverte ; mais il y faisait fort obscur et je n'avais point de lumière : je ne pus rien distinguer. Je criai deux fois : qui est là? sans qu'on me répondît. Un bruit que j'entendis assez près de moi, et le peu de lumière que donnaient quelques étoiles me déterminèrent à tirer un coup de pistolet sur ce qui me paraissait être un homme. Le bruit d'une robe de chambre de soie qui se fit entendre en ce moment, arrêta machinalement mon bras ; et pour mon bonheur ! l'idée me vint que ce pouvait être mon père ; quoique cela fût contre toute apparence. L'homme, car

c'en était un, me poussa fortement, et s'enfuit en poussant successivement, toutes les portes sur moi, à mesure qu'il se sauvait par l'hôtel de Choiseul, où je le poursuivis et le perdis de vue en entendant la porte de l'appartement de mon père se fermer avec beaucoup de bruit. L'on peut aisément juger de toutes les idées tristes qui remplirent ma tête. Je passai la nuit dans ce même cabinet, et le lendemain, j'appris que Mme de Stainville était partie avec son mari pour Nancy, où elle devait être enfermée dans un couvent par ordre du roi.

Mon père m'envoya chercher. Je trouvai M. le duc de Choiseul chez lui, qui me reprocha d'avoir été dans la confidence de Mme de Stainville. Je lui répondis qu'il y avait une grande différence entre favoriser la mauvaise conduite de quelqu'un et garder son secret. Il me demanda les lettres déposées chez moi, je les refusai avec fermeté; mon père voulut y mettre une autorité qui n'eut pas plus de succès. On me dit des choses piquantes; j'en répondis peut-être avec plus

de fondement, et je sortis de cette conversation absolument brouillé avec tous deux.

Pénétré de douleur des malheurs de Mme de Stainville, que j'aimais comme ma sœur, je restai plusieurs jours sans sortir de chez moi. Je repris enfin mon train de vie ordinaire; mais j'éprouvai une impression de tristesse difficile à dissiper. Lady Sarah s'en aperçut, et m'en parla avec intérêt: « Je « suis, lui dis-je, aussi malheureux qu'il est « possible de l'être, et je perds, d'une ma- « nière horrible, une femme bien chère, et « je ne serai jamais rien pour celle que j'a- « dore. » Je lui contai la funeste histoire de ma pauvre amie, dont elle fut fort attendrie. Je lus dans ses yeux la plus tendre compassion : une visite nous interrompit; elle n'eut que le temps de me dire : « Je soupe « ce soir chez Mme du Deffand. »

Quoique que je n'eusse pas été chez cette Mme du Deffand depuis cinq ou six ans, je parvins à m'y faire mener par Mme de Luxembourg, qui y soupait aussi. Les manières de lady Sarah avec moi étaient absolument

changées. Ses yeux fixés sur les miens me disaient cent choses que je n'osais pas entendre, et je croyais devoir à la pitié seule l'entière occupation où elle était de moi. Sa vivacité paraissait modérée par une douce langueur. Elle était d'une distraction qui avait bien des charmes pour moi, puisque je pouvais m'en croire la cause. Quand tout le monde sortit de chez Mme du Deffand, elle écrivit quelques mots sur un chiffon de papier, et me dit en descendant l'escalier : « Lisez cela « en vous couchant. » On peut imaginer avec quel empressement je rentrai chez moi! Je lus ces trois mots anglais : *I love you...* [1] Je ne savais pas un seul mot d'anglais. Il me paraissait bien que cela devait dire *je vous aime;* mais je le désirais trop vivement pour oser m'en flatter. Ma nuit se passa en réflexions de toute espèce. A six heures du matin je courus moi-même acheter un dictionnaire anglais, qui me confirma que j'étais aimé. Il faut avoir été aussi amoureux

[1] Le manuscrit était déchiré en cet endroit, et je ne pus savoir le troisième mot anglais.

que je l'étais alors pour se faire une idée de ma joie. Je volai chez lady Sarah, dès que je pus la croire éveillée. « Je me suis « levée de bonne heure, me dit-elle avec « une grâce charmante, car je ne doutais « pas que vous ne vinssiez me demander « à déjeuner. Commençons par déjeuner. « Renvoyez votre cabriolet, qui ferait voir « que vous êtes ici, car je veux défendre « ma porte à tout le monde, et que nous « puissions causer ensemble sans être inter- « rompus. Sir Charles est à la paume ainsi « que mylord Carlisle, et ne reviennent que « pour dîner. » Nous déjeunâmes; elle fit fermer sa porte, et la conversation que je vais rapporter commença :

« Je vous aime, M. de Lauzun, et vous « voyant bien malheureux et bien sensible, « j'ai été persuadée de votre amour, et je n'ai « pu résister au plaisir de soulager vos peines, « en vous faisant l'aveu du mien. Un amant « est ordinairement à peine un événement « dans la vie d'une femme française; c'est le « plus grand de tous pour une Anglaise : de

« ce moment tout est changé pour elle, et
« la perte de son existence et de son repos
« est communément la fin d'un sentiment
« qui n'a en France que des suites agréables
« et peu dangereuses. Cette certitude ce-
« pendant ne les arrête pas toujours. Choi-
« sissant nos maris, il nous est moins permis
« de ne pas les aimer, et le crime de les
« tromper ne nous est jamais pardonné. Je
« joindrais à cela des remords réels d'être
« aussi ingrate pour les bons procédés de sir
« Charles, dont mon bonheur est la princi-
« pale occupation. J'ai du plaisir à vous dire
« *je vous aime;* mais je n'en suis pas moins
« convaincue que nous n'avons que des mal-
« heurs à attendre de notre amour. Nos na-
« tions sont toujours séparées par la mer, et
« souvent par la guerre. Nous passerons les
« trois quarts de notre vie sans nous voir, et
« notre destinée dépendra sans cesse d'une
« lettre égarée ou interceptée. Nous avons
« tout à craindre de Milord Carlisle; il est
« amoureux de moi depuis long-temps, et
« raisonnable, parce qu'il croit impossible

« que j'aie un amant; mais la jalousie l'éclai-
« rera bien promptement, et le rendra ca-
« pable de tout. Je dois aussi vous parler de
« mon caractère : je suis naturellement co-
« quette; je vous sacrifierai ma coquetterie
« avec plaisir, si cela dépend de moi; mais
« votre jalousie pourrait nous rendre bien
« malheureux tous deux. J'ai trop bonne opi-
« nion de vous pour compter pour quelque
« chose le risque de livrer mon honneur et
« mon bonheur à votre honnêteté et à votre
« discrétion; jugez si je dois, si je puis avoir
« un amant ! »

« Je veux, lui répondis-je, que vous soyez
« heureuse; mais il n'est pas de puissance
« au monde qui m'empêche de vous adorer. »
Nous nous promîmes de ne pas nous écarter
de la circonspection et de la prudence la
plus stricte, et nos sermens furent bientôt
violés. Lady Sarah m'aimait beaucoup, et
ne m'accordait rien. Notre bonne foi, notre
gaieté intéressa le public, qui fut pour cette
fois très indulgent. Lord Carlisle se tut, dans
l'espérance que lady Sarah m'oublierait dès

qu'elle aurait quitté la France. Je continuai d'être fort bien avec M. le chevalier; Mme de C***** fut encore quittée par M. le chevalier de Coigny, pour lady Sarah.

Le chevalier se donna beaucoup de peine pour lui plaire, et beaucoup d'airs pour que l'on crût qu'il lui plaisait. Il était aimable, séduisant, et l'amusait. Je voulus inutilement caher que j'en mourais de jalousie. Un jour que j'avais déjeuné chez lady Sarah, et que j'étais fort triste, elle sonna et dit, en me regardant avec toutes les grâces qui n'appartenaient qu'à elle; « qu'on ne laisse jamais « entrer M. le chevalier de Coigny chez moi, « sous aucun prétexte; » et passant ses bras autour de mon cou, dès que nous fûmes seuls: « vous m'apprenez, mon ami, me dit-elle, « qu'il peut y avoir beaucoup de plaisir à re- « noncer aux hommages des autres hommes, « quand on en aime un uniquement. » Le temps de son départ approchait, et le soir fatal enfin arriva. Le chevalier Bunbury proposa à milord Carlisle et à moi de les accompagner une partie du chemin; nous ac-

ceptâmes, et nous fûmes coucher le premier soir à Pont-Sainte-Maxence, près Chantilly.

Le spectacle de cette soirée me sera toujours présent: une seule chandelle éclairait une chambre assez obscure et assez sale, comme le sont presque toutes les auberges françaises. Sir Charles écrivait; lord Carlisle, la tête appuyée sur ses deux mains, paraissait plongé dans la plus profonde rêverie. Une vieille femme de chambre anglaise qui l'avait élevé me dévorait avec les yeux de la haine, et semblait me pénétrer. Lady Sarah pleurait, et quelques larmes tombaient le long de mes joues malgré moi. Je couchai dans la même chambre que milord Carlisle; il ne put se vaincre plus long-temps, et me proposa de nous battre à notre retour à Paris. J'étais aimé; je n'avais pas de mérite à être raisonnable, et je lui répondis avec modération, et m'attendis cependant qu'il me chercherait aussitôt qu'il le pourrait sans compromettre lady Sarah. Nous nous séparâmes à Arras. Lord Carlisle n'eut pas le courage de quitter une personne qui lui était

aussi chère; il retourna en Angleterre, au lieu de revenir à Paris, et de passer en Italie, comme c'était son projet. Je crois devoir ici rapporter la lettre dont lady Sarah me chargea pour M. le prince de Conti, et ce qu'elle m'écrivit de Calais.

« Vous avez été si bon pour moi, Monsei-
« gneur, que ce serait bien mal à moi si je quit-
« tais votre charmant pays sans vous remer-
« cier. En vérité je ne croyais pas que c'était
« possible que je serais affligée de sortir de la
« France, et que je devrais laisser là la meil-
« leure partie de moi-même. Oui, Monsei-
« gneur, cela brise mon cœur de retourner
« dans mon propre pays, et de laisser le seul
« homme que je puisse aimer. Lauzun m'aime
« plus que toutes choses au monde, et, bien
« malheureux de ne pas me suivre, il n'y a pas
« un sacrifice qu'il ne ferait pas. Je tremble
« qu'il viendra en Angleterre sans permission
« et que cela a pour luides conséquences bien
« mauvaises. Accordez-lui votre protection,
« Monseigneur, et cette permission qui me
« sera si heureuse. Je le serai plus encore de

« vous devoir cette obligation, car personne,
« Monseigneur, ne vous est plus respectueu-
« sement attaché que votre très-humble et
« très-obéissante servante,

« SARAH BUNBURY. »

Arras, le 4 février 1767.

« Vous avez tout changé mon cœur, mon
« ami : il est triste et brisé ; et, quoique vous
« me faites tant de mal, je ne puis avoir
« d'autres pensées que mon amour. Je n'avais
« pas l'idée qu'une telle chose pouvait arriver,
« et je croyais que j'étais assez fière et assez
« bonne pour que mon bonheur ne pourrait
« pas dépendre sur un amant français. Le
« vent est contraire, et je n'en suis pas fâ-
« chée : c'est mieux d'être dans le même pays.
« Je pleure beaucoup. J'ai dit à sir Charles
« que j'avais un mal de tête, et il s'en con-
« tenta. Lord Carlisle ne l'a pas cru, car il
« regardait bien sérieux... Oh mon Dieu ! il
« faut que tout ce que je fais est bien mau-
« vais, puisque je veux le cacher, et que moi,
« la plus vraie de toutes les femmes, je suis

« obligée de mentir et de tromper deux per-
« sonnes que j'estime tant ! On est sorti, et
« moi j'ai voulu rester pour écrire à celui qui
« m'est plus cher encore que le repos que j'ai
« perdu pour lui. Je n'ose envoyer ma lettre
« à la poste par un domestique ; je m'adresse
« à un garçon de cette auberge : il a l'air
« doux et bon ; il me promet qu'il sera exact,
« et n'en parlerait à personne : je serais tout-
« à-fait ruinée s'il me trahissait. Tout m'en-
« nuie, m'importune, et ce sera de même
« jusqu'à ce que je te verrai. Viens aussitôt
« que tu peux sans imprudence ; car je te
« défends aucune chose que tu pourrais re-
« gretter. Obtiens un congé ; M. le prince de
« Conti est extrêmement bon pour toi et
« t'aidera. Viens par ta présence combler ta
« maîtresse de la plus grande joie qu'elle
« peut attendre. Je n'ai pas peur que tu ne
« comprendras pas mon ridicule français ;
« ton cœur et le mien s'entendront toujours.
« Adieu ; car j'ai peur d'être surprise. Pense
« que c'est pour toi seul qu'existe ta Sarah.

« Calais, le 6 février 1767. »

Je retournai à Paris, à cheval, et dans l'état le plus affreux. Une fièvre maligne ne m'aurait pas changé davantage. M. le prince de Conti fut flatté de la confiance de lady Sarah, et y répondit si bien, qu'au bout de quinze jours j'eus la permission d'aller en Angleterre. J'y fus reçu de manière à augmenter encore mon amour, s'il était possible.

Après les cérémonies de présentation et de visites que la pédanterie de M. le comte de Guerchi, pour lors ambassadeur de France, pensa rendre éternelles, je partis enfin pour la campagne avec M. le chevalier Bunbury et lady Sarah. Le matin de notre départ je trouvai chez eux un homme qui avait beaucoup l'air d'un gros palefrenier, et auquel on me présenta comme à un parent de la maison. On lui fit les honneurs, et il monta dans la chaise de poste de lady Sarah. A la première poste, il dit à sir Charles que sa femme l'ennuyait, et l'on nous mit ensemble. A la seconde poste, il trouva que le français l'ennuyait encore plus que la femme ; il fut avec

sir Charles, qu'il quitta une demi-heure après pour une meute de renards dans laquelle il aperçut quelqu'un de sa connaissance. Cet homme était M. Lee, maintenant au service des colonies indépendantes de l'Amérique.

Le temps que je passai à Barton fut certainement le plus heureux de ma vie. Au bout de quelques jours le chevalier fut obligé de s'absenter pour trois semaines, que je passai tête à tête avec sa femme. Elle me montrait l'amour le plus tendre, mais ne voulait me rien accorder. Enfin un soir elle me dit que je pourrais descendre dans sa chambre quand tout le monde serait couché. J'attendis ce moment tant souhaité avec une impatience extrême. Je la trouvai dans son lit, et je crus pouvoir prendre quelques libertés; elle en parut si offensée et si affligée, que je ne persistai pas. Elle me permit cependant de me coucher près d'elle; mais elle exigea de moi une modération et une réserve dont je pensai mourir. Ce charmant supplice dura plusieurs nuits. Je n'en espérais plus la fin, lorsque, me serrant une fois

dans ses bras avec la plus vive ardeur, elle combla tous mes vœux. « Je n'ai pas voulu, « me dit-elle, que mon amant me ravît rien, « et qu'il dût quelque chose à ma faiblesse « ou à son peu de respect pour moi. J'ai voulu « qu'il tiendrait tout de mon amour. Je me « donne à toi ; oui, toute ta Sarah est à toi. » Nous fûmes le lendemain promener à cheval ensemble ; « m'aimes-tu plus que tout, me « dit-elle, et te sens-tu capable de tout sa- « crifier ? Oh ! pour cela oui, lui répondis-je « sans balancer, et avec la certitude de ne pas « m'en repentir. Eh bien ! continua-t-elle, en « me regardant, avec ses yeux qui n'ont point « de pareils, veux-tu renoncer à tout, quitter « tout pour venir à la Jamaïque, ne t'occuper « que du bonheur de ta maîtresse ? J'y ai un « parent riche, sans enfans, de l'amitié, de « l'indulgence de qui je suis sûre ; il nous « donnera un asile avec plaisir. » Comme j'allais répondre, « Attendez, interrompit- « elle, je ne veux savoir votre réponse que « dans huit jours. » Ce que lady Sarah me proposait était en vérité ce qui pouvait me

rendre le plus heureux. Je ne regrettais aucun des sacrifices qui eussent vraisemblablement coûté à un autre ; mais je ne pouvais me dissimuler qu'elle était coquette, légère. Il me paraissait impossible qu'elle ne cessât pas de m'aimer, qu'elle ne se repentît pas un jour d'avoir pris un parti si violent. Lady Sarah, malheureuse, mécontente, sans état, sans existence, à l'autre bout de l'univers, pouvant me reprocher de l'avoir perdue ; c'eût été l'enfer, et cet avenir m'effrayait.

Les huit jours s'écoulèrent. Je lui confiai mes craintes : « C'est bon, mon ami, me « dit-elle, assez froidement ; vous êtes plus « prudent, plus prévoyant que moi ; vous « avez peut-être raison ; n'en parlons plus. » Ses manières avec moi furent les mêmes. Il me semblait pourtant voir quelque chose de contraint en elle qui m'inquiétait. Son mari revint, et nous retournâmes en ville. Les médecins ordonnèrent à sir Charles, de qui la santé était assez délicate, d'aller aux eaux de Bath ; il y fut, et laissa sa femme à Londres. Je crus qu'il se-

rait honnête d'aller y passer deux ou trois jours avec lui : j'en parlaià lady Sarah, qui l'approuva, et eut l'air de m'en savoir bon gré. Je partis le lundi, voulant être le vendredi suivant à Londres, dans la matinée. Elle me promit elle-même de m'attendre, de faire fermer sa porte, et de passer avec moi toute la journée. Je revins à Londres, avec tout l'empressement d'un homme bien amoureux : je fus consterné de n'y plus trouver lady Sarah, et d'apprendre qu'elle était partie avec milord Carlisle, pour aller à Godwood chez le duc de Richmond, son frère.

Tout ce que la rage et la jalousie peuvent inspirer de plus déchirant s'empara de mon cœur. J'écrivis une lettre à lady Sarah, dictée par la colère et l'emportement : je la lui envoyai à Godwood par un de mes gens. Je lui disais que, si elle ne revenait pas sur-le-champ à Londres, je la regarderais comme la plus méchante, la plus fausse et la plus perfide de toutes les femmes. J'attendis le retour de mon courrier avec une impa-

tience inexprimable. Il revint enfin, et m'apporta une réponse douce et même assez tendre : quelques reproches sur la manière dont j'empoisonnais tous les charmes de l'amour par ma violence. Elle me promettait d'être à Londres dans deux jours. Je l'attendis chez elle jusqu'à minuit. Pendant le temps qu'elle avait fixé, chaque carrosse qui entrait à Whitehall me semblait devoir l'amener, et je vis mes espérances naître et se détruire à tout moment pendant cette journée, peut-être la plus longue de ma vie. Je rentrai chez moi, et ma nuit entière se passa à me promener dans ma chambre, et faire les réflexions les plus affligeantes.

A six heures du matin, on frappa à ma porte : je fus le premier à l'ouvrir. Lady Sarah venait d'arriver, et me demandait. Je courus, ou plutôt je volai chez elle. Je lui trouvai l'air sérieux et composé : une table sur laquelle était tout l'appareil d'un déjeuner, devant elle, et plusieurs domestiques dans la chambre. Il se passa plus

d'une heure avant que nous fussions seuls.
« A présent, me dit-elle, que je n'ai pas à
« craindre d'être interrompue, je dois vous
« parler des choses qui nous intéressent tant
« l'un et l'autre. Vous savez quelles char-
« mantes qualités vous ont gagné mon
« cœur, et si jamais aucun homme n'a été
« si cher à une femme. L'excès même de
« votre jalousie ne me déplaisait pas : celui
« de votre amour en était un si grand dé-
« dommagement ! Votre colère, quand vous
« m'avez cru coquette, je l'ai toujours sup-
« portée avec soumission, sans humeur, et
« il ne m'a jamais coûté de vous demander
« pardon quand vous n'aviez pas toujours rai-
« son. J'ai voulu vous donner à jamais lady
« Sarah toute entière, son existence, sa ré-
« putation, l'empire le plus absolu sur elle.
« Vous n'avez pas eu assez de confiance ou
« dans votre constance ou dans la mienne.
« Vous n'avez pas trouvé que j'étais néces-
« saire à votre bonheur, et vous n'avez pas
« aimé d'avoir avec moi des liens que rien
« ne pourrait plus rompre. En déchirant

« mon cœur, vous y avez affaibli votre
« image; vous avez continué d'être jaloux et
« violent, après en avoir perdu le droit :
« j'en sens maintenant tous les dangers.
« Rien ne peut plus me les faire oublier. Si
« mon frère m'eût demandé à voir votre
« lettre, comment aurais-je pu lui refuser?
« Et si le duc de Richmond l'eût lue, j'étais
« perdue; et pour qui sacrifiée?... Vous avez
« détruit vous-même le sentiment qui m'at-
« tachait à vous : je ne vous aime plus; mais
« il a été trop tendre pour que l'impression,
« maintenant douloureuse, n'en dure pas
« encore long-temps. D'ici à un terme
« peut-être éloigné, il ne peut nous être
« indifférent de nous rencontrer; j'ose donc
« vous demander comme une grâce de quit-
« ter l'Angleterre, et de ne plus compter
« que sur la tendre amitié que je vous ai
« vouée pour la vie. »

Frappé comme de la foudre d'un coup si sensible et si inattendu, je m'évanouis. Lady Sarah, touchée de mon état, assise à terre auprès de moi, me secourait et bai-

gnait mon visage de ses larmes. Mme Joanes, sœur du chevalier Bunbury, entra; et, étonnée de ce spectacle, recula. «Venez, Mme Joa-« nes, lui dit-elle; prenez soin de ce mal-« heureux : il est mon amant et je vous l'a-« bandonne.» En disant ces mots, elle sortit de sa chambre, monta dans sa chaise, et partit pour aller joindre son mari à Bath. Je repris mes sens, et retournai chez moi d'un air assez calme. Je voulus monter à cheval et suivre Lady Sarah. J'avais tant de choses à lui dire, qu'il me semblait qu'elle ne serait pas perdue pour moi si je pouvais lui parler encore une fois. Au bout de quelques milles je m'évanouis de nouveau et vomis beaucoup de sang. Je me trouvai tellement affaibli, qu'il me fut impossible d'aller plus loin. J'eus beaucoup de peine à regagner Londres, où je fus dangereusement malade pendant plusieurs jours, et où je reçus les soins les plus généreux de Mme Joanes.

Lady Sarah m'écrivit pour me demander avec instance de ne pas partir sans venir lui dire adieu à Bath. Je ne pus résister au plai-

sir, ou plutôt au besoin de la voir, et d'avoir avec elle une dernière explication. Elle me reçut avec intérêt, avec amitié ; mais elle était si changée pour moi, que, loinde penser à prolonger mon séjour, je songeai à hâter mon départ. Je revins en France très-différent de ce que j'étais en partant pour l'Angleterre : rien ne pouvait me distraire d'un sentiment qui me rendait si malheureux. Lady Sarah m'écrivait cependant avec exactitude. Je ne lui connaissais point d'amant, mais j'avais été aimé d'elle, et elle ne m'aimait plus. J'étais d'une *sauvagerie* que rien ne pouvait diminuer. J'appris que lady Sarah était malade à Londres ; rien ne put m'arrêter. Je partis seul à cheval sans congé, sans passe-port. Elle recut avec plaisir et reconnaissance cette marque de ma tendresse. « Partez, mon ami, me dit-elle, au bout de « vingt-quatre heures, souvenez-vous que « lady Sarah n'est plus votre amie. Ne cou- « rez pas pour elle tous les risques qu'en- « traînerait une plus longue absence. » Je reçus plus rarement de ses lettres à mon re-

tour ; je finis par n'en plus recevoir du tout. Je cherchai tous les moyens de l'oublier, et n'y réussis pas. Je voulus mener le même genre de vie qu'avant de l'avoir connue. Je ne pouvais plus m'attacher à aucune femme ; toute comparaison leur était trop désavantageuse : tout mon caractère était changé. J'avais perdu ma gaîté, tous les agrémens qui me faisaient rechercher. Je n'étais pas sensible aux plaisirs qui auparavant avaient plus de charmes pour moi.

Je saisissais cependant toutes les occasions de me distraire d'une si profonde tristesse mais presque toujours sans succès. Je fis connaissance, au bal de l'Opéra, avec une fort jolie fille. Elle avait fait trop de bruit pour n'en pas parler ; elle s'appelait Mlle Vauvernier : on l'appelait l'*ange,* à cause de sa figure céleste ; elle vivait avec M. le comte du Barry, qui ne se soutenait que par ses intrigues et en faisant toutes sortes de métiers. Je fus prié à souper dans la maison, qui avait fort bon air, et où il y avait de très-jolies personnes ; mais il est impossible de voir

une figure plus plaisante que celle du maître: M. du Barry était dans une superbe robe de chambre, son chapeau sur sa tête, contenant deux pommes cuites qu'on lui avait ordonné de mettre sur ses yeux. J'y vis une Mme de Fontanelle, venue de Lyon avec le projet d'être maîtresse du roi, et l'étant du premier venu en attendant : j'en eus envie, et M. le comte du Barry toujours obligeant, me fit réussir dans la journée du lendemain; je n'ai jamais revu, je crois, cette Mme de Fontanelle. Depuis l'*ange* m'inspira des désirs, et ne refusa pas de les satisfaire; mais les yeux rouges et la santé de M. du Barry, m'en imposaient. M. de Fitz-James fut plus hardi que moi, réussit et la garda; ce qui ne l'empêcha pas d'avoir pour moi toutes les petites complaisances qui étaient sans danger pour l'un et pour l'autre.

M. le duc de Choiseul résolut, dans ce temps, la conquête de Corse, et y fit passer M. le marquis de Chauvelin avec seize bataillons. Une probabilité d'avoir des coups de fusil était trop précieuse pour la négliger.

Je n'étais pas assez bien avec tous mes parens pour qu'ils craignissent de me faire tuer. Je fus donc employé comme aide-de-camp de M. de Chauvelin. Le jour que cela fut public, M. le prince de Conti en parla dans sa loge à l'Opéra, devant plusieurs filles; une, fort jolie, très-mauvaise tête, se mit à fondre en larmes, et dit en sanglotant : « j'en suis au « désespoir, car je m'aperçois que je l'aime « à la folie. Monsieur, me dit-elle, je me « donne absolument à vous; vous ferez de « moi tout ce que vous voudrez jusqu'à votre « départ. » On ne pouvait en effet avoir une maîtresse plus folle et plus aimable. Elle était entretenue par un homme riche, nommé M. du Ronné, que cela contrariait beaucoup de me voir souvent couché avec elle. Mlle Tétard lui déclara qu'il y fallait absolument consentir ou renoncer à jamais à elle. Il voulut un jour trouver mauvais qu'elle eût passé la nuit chez moi, et faire du bruit; je le traitai assez cavalièrement. Il fut absolument chassé de la maison; mais, comme je devais partir quelque temps après, et qu'il pouvait être

utile d'avoir quelques ménagemens pour un aussi bon homme, il me donna mille louis, demanda pardon de son humeur, et consentit à ce que Mlle Tétard me gardât, à condition que cela ne fût su que de douze personnes discrètes. Avant de cesser de parler de Mlle Tétard, je dois dire quelque chose d'assez plaisant qu'elle fit, lorsque le bruit courut que j'avais été tué en Corse. Elle fut trouver l'abbé d'Artis, avec qui elle avait précédemment vécu, qui était prêtre; elle l'obligea d'aller à Notre-Dame en pèlerinage, dire une messe pour moi, et heureusement cette messe ne me porta pas malheur.

Peu de jours avant mon départ pour la Corse, on me dit que le roi avait vu l'*Ange*, qu'il l'avait remarquée, et que l'on croyait qu'il s'en passerait la fantaisie. Je fus lui dire adieu, et lui faire mon compliment sur de si brillans succès. « Si vous êtes maîtresse « du roi, belle *Ange*, lui dis-je, souvenez- « vous que je veux commander l'armée. Cela « ne suffit pas, répondit-elle, vous serez au « moins premier ministre. » L'*Ange* avait eu

affaire à M. de Choiseul, et avait désiré coucher avec lui pour s'en assurer la réussite. M. le duc de Choiseul, prévenu, avec de justes raisons, contre M. du Barry, n'en voulut pas entendre parler. C'est peut-être la seule femme dont il ait refusé les faveurs, et toute l'Europe a pris part aux suites importantes de ce refus.

Je ne puis passer sous silence un événement assez singulier qui précéda de quelques mois mon départ pour la Corse. Le jour de l'enterrement de M. le prince de Lamballe je fus voir Mme Brissart, qui joignait à soixante-dix-huit ans beaucoup de connaissances, une tête aussi mauvaise que bizarre. Elle avait la fureur de se faire dire sa bonne aventure, et courait après tous les sorciers de Paris. Elle me dit qu'elle en avait vu un la veille qui lui avait dit les choses les plus extraordinaires, et qu'elle croyait les plus secrètes : elle m'inspira de la curiosité et me donna l'adresse de M. Dubuisson (c'était le nom du sorcier). Je fus chez lui dans la rue Saint-André-des-Arcs. Il logeait, selon l'usage, au cinquième étage.

Il me parut être une espèce d'imbécile, et me dit ce qui suit : « que le même jour en ren-« trant chez moi, je trouverais une lettre qui « m'affligerait beaucoup ; qu'un mois après, « jour pour jour, j'en recevrais une très-con-« solante de la même personne ; que j'aurais « une querelle, que je serais au moment de « me battre avec une personne qui me ferait « des excuses ; que j'aurais une maladie ; que « je croirais ne pas risquer ; que je ferais la « guerre dans un pays où je ne m'attendais « pas à aller, et que je serais tué dans une « île au commencement de la nuit, après une « bataille perdue ». Je reçus les deux lettres, je mis l'épée à la main, et l'on me fit des excuses ; je fus malade, et je partis pour la Corse au mois de juin 1768. Je trouvai à Toulon M. Chardon, intendant de la Corse, qui menait avec lui sa femme, âgée de dix-huit ans, jolie ; elle me parut être un présent du ciel, et je commençai, sans affectation, à lui rendre des soins qui ne furent pas trop bien reçus.

J'avais ordre de ne pas passer en Corse

sans M. de Chauvelin, que j'avais encore laissé à Paris. J'appris qu'il se tirait des coups de fusil, et je m'embarquai sur le chébec du roi *le Singe*, pour passer à Saint-Florent. M. de Bomluer, commandant de la marine du roi, me fit donner ordre de me débarquer. Je descendis à terre. Je ne mis que Mme Chardon dans ma confidence, et je passai le soir dans un bateau de pêcheur. M. de Chauvelin arriva trois semaines après moi, et me mit aux arrêts pendant quelques jours.

Je fis la guerre avec l'ardeur et l'activité d'un homme bien leste, qui désire faire ses preuves. Mes affaires près de Mme Chardon n'avançaient pas; elle était polie, mais rien que polie. Il ne me manquait qu'une maîtresse pour être parfaitement heureux, et je ne me rebutai point. Les premiers succès de M. de Chauvelin ne furent pas de longue durée: l'infanterie de la légion royale, la compagnie de grenadiers du Languedoc, etc., étaient enfermés dans Borgho, mal fortifié, et attaqué depuis trente-cinq jours par tout

ce que la Corse avait de redoutable, lorsque M. de Chauvelin se détermina à secourir Borgho, et avec de telles dispositions, qu'il n'était pas possible de douter du malheur de cette journée; aussi n'ai-je jamais vu de consternation pareille à celle qui régnait dans Bastia. Le danger où chacun se croyait, quand nous sortîmes, faisait oublier toute autre considération. M[me] Chardon me donna une plume blanche que je mis à mon chapeau, et qui me porta certainement bonheur, puisqu'elle ne me fit pas tuer; elle me distinguait de manière que tous les coups de fusil m'étaient adressés de préférence. Tout le monde sait comment se passa la journée de Borgho, et combien elle fut funeste à notre petite armée. La bataille était perdue; M. de Chauvelin, vivement pressé, avait été obligé de se retirer avec une telle précipitation, que les balles portaient jusqu'à son hôpital ambulant.

On s'aperçut, avec désespoir, qu'on abandonnait M. de Marbœuf, avec le tiers de ses troupes, de l'autre côté du Golo, et que

toute communication était coupée entre eux. Il restait, le long de la mer, un passage que l'on pouvait indiquer à M. le comte de Marbœuf, et le faire soutenir par quelques compagnies de grenadiers; mais il fallait le trouver, et cette dangereuse commission exigeait une connaissance du pays que personne n'avait que moi, qui avais déjà été dans la Corse avec M. de Marbœuf. Je me proposai, et partis seul avec mon hussard. Lorsque j'eus fait environ cinq cents pas, on me tira, dans les broussailles, quelques coups de fusil qui ne m'arrêtèrent pas, et je passai au grand galop; mais je fus bientôt arrêté par une ligne considérable de coups de fusil, qui me parut devoir être un des corps principaux de l'armée de Corse. Je me retirai, voulant gagner entièrement la côte, et passer sur le bord de la mer.

Le régiment de Soissonnais, qui escortait M. de Chauvelin, s'était formé en bataille et avait marché en avant aux premiers coups qu'il avait entendus, et répondit à ces derniers par un feu vif et soutenu des deux

bataillons, que j'essuyai tout entier. Je me retirai cependant sur ce feu, et dans ce moment la prédiction de M. Dubuisson me revint dans la tête; et, je l'avoue à ma honte, je me crus perdu. Je m'approchai d'une compagnie qui venait de tirer, et j'en fus reconnu; je passai le long de la mer dans les rochers, et je joignis M. de Marbœuf, qui était vivement poursuivi par les Corses, et qui fut blessé, ainsi que MM. d'Arcambale et Campême, pendant que je lui parlais. Je lui indiquai le chemin le plus sûr pour trouver M. de Chauvelin, qu'il joiguit sans accident. M. de Chauvelin me dit que ses malheurs ne l'empêchaient pas de sentir le prix du service que j'avais rendu; qu'il demanderait la croix de Saint-Louis pour moi, et qu'il croyait pouvoir me la promettre devant toute l'armée. Il n'en a jamais parlé à personne depuis.

Je trouvai au quartier général un petit billet de Mme Chardon, qui, déjà instruite de notre déroute, me mandait de ménager des jours auxquels elle s'intéressait, et me

promettait de les rendre heureux. L'armée rentrait lentement dans Bastia; je la devançai par des sentiers qui m'étaient connus, et je fus dans la ville deux heures avant tout le monde. Mme Chardon me tint parole, et me céda avec une franchise et une tendresse qui m'ont toujours fait conserver beaucoup d'amitié pour elle. Son mari, qui commençait à être jaloux de moi, revint; il me croyait resté sur les derrières, et il voulut profiter de l'occasion pour tendre un piége à sa femme et pénétrer ses sentimens : il lui dit, en entrant, que tout était perdu; que l'armée avait été presque détruite; beaucoup de gens de sa connaissance tués, et me nomma parmi les morts. « Je l'ai donc « ressuscité, lui dit-elle en riant, car il est « dans l'autre chambre, bien fatigué à la vé- « rité, mais je vous assure qu'il n'est pas mort. »

Plusieurs autres échecs suivirent la malheureuse journée de Borgho. On tirait des coups de fusil jusqu'aux portes de Bastia : c'était le genre de vie qui me convenait le mieux; tout le jour aux coups de fusil, et

le soir souper avec ma maîtresse! La jalousie de M. Chardon troublait un peu mon bonheur : sa femme était à plaindre et souvent fort maltraitée; mais qui ne sait pas qu'avec des momens l'amour paie des siècles de peine?

M. de Chauvelin partit. M. le comte de Marbœuf prit de l'amitié et de la confiance en moi. Nous étions dans le mois de janvier : tout était tranquille. Je lui demandai la permission d'aller passer deux jours dans le cap Corse, et il me la donna. Il apprit pendant mon absence que Clémente Paoli avait formé le projet de passer entre ses redoutes, de pénétrer dans le cap Corse, et de l'attaquer au même moment sur tous les points. L'instant où M. de Marbœuf reçut cette nouvelle était presque celui de l'exécution. Il était important d'occuper Montebello en avant de Bastia; il voulut m'y envoyer avec quelques compagnies de grenadiers; mais je n'y étais pas, et il fallait qu'elles partissent dès le même soir. Il demanda plusieurs fois à Mme Chardon si je

ne reviendrais par ce jour-là. Elle s'aperçut qu'il y avait quelque chose de nouveau, le pressa vivement, et découvrit son secret. Elle se jeta en pleurant au cou de M. de Marbœuf, qui l'aimait tendrement. « Vous « connaissez M. de Lauzun, lui dit-elle ; il « me serait moins cher, s'il était capable « de me pardonner de lui faire perdre, « par ma négligence, une occasion de se « distinguer, quelque dangereuse qu'elle « puisse être. Je vais lui envoyer un cour- « rier sans lui dire de quoi il est question, « et je vous donne ma parole qu'il sera ici « avant le départ du détachement. » J'arrivai chez elle sans me douter de rien. « Ne « perds pas un instant, me dit-elle, en « m'embrassant ; va chez M. de Marbœuf, « il a à te parler. Il te prouvera que j'aime « autant ta gloire que ta personne. » Je fus assez heureux pour m'emparer de Montebello avant les Corses. J'y aurais passé une nuit bien froide, si elle n'avait été réchauffée par de fréquentes attaques. J'aperçus M. de Marbœuf dans la plaine, au point du

jour. Nous passâmes, la baïonnette au bout du fusil, au milieu des Corses qui nous entouraient, et le joignîmes. Ils se retirèrent en assez grand nombre dans le village de Barbaggio, que nous canonnâmes toute la journée sans succès.

Le lendemain on vint de Bastia voir notre siége, comme à un spectacle. La position mettait d'elle-même en sûreté ceux qui ne voulaient être que spectateurs. Mme Chardon y vint à cheval, et se tint auprès de M. de Marbœuf. Son mari retourna en ville pour commander un second hôpital ambulant, le nombre de nos blessés devenant très-considérable. Un corps assez nombreux de la pièce de Rostine gagna une petite plaine, d'où il fit partir un feu très-meurtrier sur notre batterie, et nous tua beaucoup de canonniers. M. de Marbœuf m'ordonna d'aller les charger avec cinq dragons de la légion de Soubise. Je partis sur-le-camp. Mme Chardon voulut me suivre. Je voulus l'en empêcher, et ensuite la faire arrêter pour la renvoyer

à M. de Marbœuf; mais elle montait un cheval fort vite ; elle passa devant moi à toutes jambes. « Croyez-vous donc, me « dit-elle, qu'une femme ne doive jamais « risquer sa vie qu'en couches; et ne peut- « il lui être permis de suivre une fois son « amant? » Elle essuya beaucoup de coups de fusil avec la plus grande tranquillité : donnant tout ce qu'elle avait dans ses poches aux soldats et aux dragons, et ne revint à moi que l'affaire finie. Toute l'armée garda le secret de cette charmante étourderie, avec une fidélité que l'on n'eût pas osé espérer de trois ou quatre personnes.

Tout le monde sait les suites de l'affaire de Barbaggio, et que la modestie de M. de Marbœuf, qui ne voulut pas envoyer porter la nouvelle par un officier, lui coûta le commandement de l'armée : le bateau de poste ayant arrêté en Italie, au lieu d'arriver, la nouvelle n'arriva qu'après la nomination de M. le comte de Vaux.

Pour calmer la jalousie de M. Chardon, je fus passer six semaines à Roscanc : je re-

vins ensuite en Corse, où j'appris le mariage et la présentation de Mme la comtesse du Barry. Je fis la campagne avec M. le comte de Vaux, comme premier aide-major de son armée. Il ne m'y arriva rien de remarquable; et il me fit partir le 24 juin pour porter à la cour la nouvelle de la soumission totale de l'île, et du départ de M. Paoli. Je ne quittai pas la Corse sans regrets, et j'ai souvent regretté depuis des rochers où j'ai peut-être passé l'année de ma vie la plus heureuse : il m'en coûtait d'abandonner Mme Chardon, pour qui j'avais l'amour et l'amitié la plus tendre, et que je laissais si malheureuse. Je prévoyais tous les obstacles que nous aurions à nous réunir, et cette séparation était vraiment cruelle pour tous deux. Je partis donc de Bognomana triste et malade; car je venais d'avoir la rougeole. Je courus jour et nuit, et j'arrivai, moitié mort de fatigue, à Saint-Hubert le 29 juin 1769, à cinq heures du soir.

Le roi était au conseil : je fis demander M. le duc de Choiseul, et lui remis mes dé-

pêches. Le roi me fit entrer, me reçut avec toutes sortes de bontés, et m'ordonna de rester à Saint-Hubert, comme j'étais, en veste et en bottes. La curiosité de revoir l'*Ange* dans un état si différent me fit rester avec plaisir : j'allai attendre dans le salon la fin du conseil; elle ne tarda pas à y arriver, vint m'embrasser de fort bonne grâce, et me dit en riant : « Aurions-nous « jamais pensé à nous retrouver ici. » Le roi, voyant qu'elle avait l'air très-familier avec moi, lui demanda si elle me connaissait. « Il y a long-temps, répondit-elle sans « embarras, qu'il est de mes amis. » M. le duc de Choiseul voulut se raccommoder avec moi, et revint de si bonne grâce, que j'y fus sensible, et lui vouai un attachement dont je lui ai souvent donné des preuves depuis, et qui n'eût jamais varié, s'il eût voulu. On me donna la croix de Saint-Louis pour prix de ma nouvelle : cette grâce flatteuse à mon âge ne faisait tort à personne, et me fit grand plaisir.

Je suivis le roi à Compiègne, et je conti-

nuai à en être bien traité, ainsi que de Mme du Barry. Le roi offrit à M. le maréchal de Biron de me donner la survivance du régiment des Gardes-Françaises : soit qu'il crût le roi conseillé par M. le duc de Choiseul, soit qu'il eût la répugnance ordinaire des vieilles gens à avoir des survivanciers, il objecta ma jeunesse et s'y refusa. M. le duc de Choiseul voulut me donner la légion corse qu'il levait alors, ce qui me tentait beaucoup, ou un régiment de quatre bataillons : je refusai, et je restai dans le régiment des gardes par déférence pour mon père.

Pendant ce voyage de Compiègne, M. du Barry me donna un rendez-vous dans la forêt, et je m'y rendis le lendemain matin. Il se plaignit à moi de l'acharnement que M. le duc de Choiseul mettait contre Mme du Barry et contre lui; me dit qu'elle rendait justice à un si grand ministre, et désirait ardemment de bien vivre avec lui, et qu'il ne la forçât pas à être son ennemie; qu'elle avait sur le roi plus de crédit que Mme de

Pompadour n'en avait jamais eu, et qu'elle serait très-fâchée qu'il l'obligeât à s'en servir pour lui nuire. Il me pria de rendre compte de cette conversation à M. le duc de Choiseul, et de lui faire toutes sortes de protestations d'attachement. Je fis ma commission. M. le duc de Choiseul la reçut avec la fierté d'un ministre persécuté des femmes, et qui croit n'avoir rien à redouter. Il se déclara donc une guerre implacable entre lui et la maîtresse du roi; et Mme la duchesse de Grammont, dans ses propos outrageans, n'épargna pas le roi même.

Je continuai d'être assez bien traité de tout le monde; je voyais bien que tout cela ne pouvait pas durer, et je diminuai peu à peu mon assiduité à faire ma cour. M. Chardon eut un congé pour ses affaires, et amena à Paris sa femme, poussée à tout par ses mauvais traitemens, et ne désirant autre chose que de s'en séparer. Son père, M. de Maupassant, avait donné 200,000 francs à Mme de Langeac, pour la promesse du bon de fermier-général qu'elle avait fait obtenir

à un autre, sans lui rendre son argent, ce qui était assez son usage. Ce malheureux homme, qui avait emprunté la plus grande partie de cette somme, était ruiné, et au moment de passer le reste de sa vie dans une prison. Il s'en fallait de beaucoup qu'il fût sans talent; il était propre à beaucoup de choses. Je vins à son secours; je m'engageai pour lui; je lui prêtai donc l'argent qu'il voulut; j'en parlai à M. de Choiseul, qui me promit, pour M. de Maupassant, une place de fermier-général des postes, à la condition que Mme Chardon se séparerait de son mari, et que son père lui ferait une pension de 40,000 fr. sur sa place. Mme Chardon consentit à tout. Je ne pouvais la voir que rarement, et d'une manière dangereuse pour elle. M. Chardon était parti pour la Corse, et avait laissé sa femme à Paris.

Je fus à Fontainebleau, où était le roi; une demi-heure avant la chasse, on vint me dire qu'il y avait une dame à la porte qui me demandait; je n'imaginais pas ce que ce pouvait être. J'y fus; et, à mon grand éton-

nement, je trouvai Mme Chardon en chemin pour retourner joindre son mari en Corse. Un prêtre lui avait tourné la tête, et lui avait persuadé que c'était un devoir indispensable : rien ne put l'arrêter. M. le duc de Choiseul en fut d'une colère extrême, ne voulut pas donner la place des postes à M. de Maupassant, qui en mourut de chagrin. Cela me coûta plus de 100,000 écus, dont j'avais répondu pour lui. J'ai eu depuis bien des occasions de rencontrer Mme Chardon, je lui dois la justice qu'elle n'a jamais cessé de prendre l'intérêt le plus vif à mon sort.

Sur la fin de 1769, une très-jolie danseuse de l'Opéra, nommée Mlle Audinot, me reprocha de ne pas la reconnaître; je me souvins en effet que j'avais joué la comédie avec elle à l'Ile-Adam, lorsqu'elle était encore très-enfant. Il était difficile de trouver une figure plus séduisante. Nous nous prîmes de goût l'un pour l'autre; mais nous n'en fûmes pas, pendant quelque temps, plus avancés. Elle était entretenue magnifique-

ment par M. le maréchal de Soubise, étroitement gardée par sa mère et par plusieurs autres personnes. Elle demeurait à un second étage, dans la rue de Richelieu, dans une assez vieille maison, qui tremblait à chaque carrosse qui passait. Il me vint une idée qui me réussit parfaitement; je gagnai une servante qui me fit faire une clef, et je cherchai une voiture anglaise qui fît beaucoup de bruit; je la faisais passer devant les fenêtres, et, avec ce secours, j'entrais et je sortais sans que la mère, qui couchait dans la chambre à côté, s'en aperçût. Cela dura ainsi presque tout l'hiver. On le découvrit enfin, mais il fallait bien permettre ce qu'on ne pouvait empêcher. La petite fille m'aimait beaucoup; il fallut quitter M. de Soubise, je l'en empêchai; il l'apprit, et m'en sut bon gré, et trouva bon qu'elle me gardât. Il se chargea de l'état d'un enfant dont elle accoucha, et qui mourut peu de temps après.

Je menais alors une vie douce et tranquille. Je jouissais de tous les agrémens d'une société

brillante et bruyante, et de tous les plaisirs que peut donner une jolie maîtresse. Les femmes, par état, ennemies des filles, me faisaient honte de ne pas m'attacher à une de bonne compagnie. L'image de lady Sarah n'était pas effacée de mon cœur. Je n'avais pu apprendre sans une grande émotion qu'elle s'était perdue pour lord William Gordon ; je voulais éviter tout attachement sérieux. Je vis cependant à l'Ile-Adam Mme la vicomtesse de Laval. Ses manières me plurent autant que sa figure. Je m'occupai beaucoup d'elle, et cela ne parut pas lui déplaire. Je faisais des déclarations, mais elle y répondait toujours comme à des plaisanries. Son premier amant l'avait dégoûtée des hommes et avec quelque raison : M. le duc de Luxembourg l'avait affichée avec une impudence et une malhonnêteté qui avaient pensé la perdre. Elle commençait cependant à me marquer du goût et du plaisir à me rencontrer.

Un jour que nous devions partir à l'Ile-Adam et que je devais m'en aller à cheval, il

pleuvait à verse, elle me dit : « Je voudrais « bien vous empêcher d'être mouillé, mais « je n'ose vous ramener devant tout le « monde ; si vous voulez sortir de l'Ile-A- « dam et rentrer dans Paris à cheval, je vous « mènerai le reste du chemin. » J'acceptai avec joie, mais malheureusement nous avions été entendus de Mme de C*****, qui eût été bien fâchée de perdre cette occasion de contrarier mes projets. Elle attendit que la vicomtesse fût prête à monter en voiture, et lui demanda de la ramener, sous le prétexte qu'elle ne pourrait avoir des chevaux de poste que fort tard. Il n'y avait pas moyen de la refuser. Mme de Laval eut l'air tout aussi impatiente que moi, et partit. Je les suivis à cheval ; peu à près en montant une montagne, j'étais d'un côté du pavé et leur voiture de l'autre ; Mme de Laval me regardait avec inquiétude, et Mme de C***** parlait avec chaleur ; je devinai aisément qu'elle disait du mal de moi, et la remerciai d'une manière expressive des services qu'elle me rendait. Elle fut confondue : la vicomtesse

se mit à rire, et nous continuâmes notre chemin. Mme de Laval, effrayée de son premier choix, me marquait du goût et de l'intérêt, mais me recevait mal dès que je prétendais à davantage.

Le déchaînement de M. de Choiseul et de ses femmes contre Mme du Barri était plus fort que jamais, et l'indécence de leurs propos contre un prince à qui ils devaient tout, diminuait infiniment le mérite d'une conduite noble et courageuse. Mon père vivait avec Mme du Barry comme il avait vécu avec toutes les autres maîtreses, un peu moins intimement cependant à cause de M. de Choiseul. J'y allais rarement, et j'étais assez mal pour avoir déclaré que je ne permettrais jamais à Mme de Lauzun d'y aller. Je n'ignorais pas qu'on avait fait des propositions à Mme de Luxembourg d'aller aux petits voyages, et qu'elle était à peu près décidée. Ma fermeté l'arrêta, et elle n'osa pas accepter. M. le duc d'Aiguillon et M. le maréchal de Richelieu cabalaient fortement contre M. le duc de Choiseul. M. le prince de Condé

se joignit à eux ; ils l'emportèrent enfin, et M. le duc de Choiseul fut exilé à Chanteloup, le 24 décembre 1770. Jamais faveur ne rendra un ministre aussi célèbre que cette disgrâce. La consternation fut générale, et dans tous les états il n'y eut personne qui ne cherchât à donner à M. de Choiseul quelque marque d'attachement et de vénération.

Je n'hésitai pas à me vouer à sa fortune. Je pris beaucoup d'argent et de lettres-de-change sur différens endroits de l'Europe, et je me préparai à accompagner sa fuite. Tout le monde était convaincu qu'on en voulait à sa tête et qu'il serait bientôt obligé de sortir du royaume pour ne pas être arrêté. J'éprouvai, avant de partir, deux procédés bien généreux de deux personnes d'un état bien différent. Mlle Audinot m'envoya 4,000 louis qui étaient toute sa fortune, et fut dans un véritable désespoir de ce que je les refusai. Mme la vicomtesse de Laval, qui ne m'avait encore rien accordé, m'écrivit qu'elle apprenait mes résolutions, et que je partais avec Mme la duchesse de

Grammont, et qu'elle me demandait de passer la soirée qui précéderait mon départ : « Votre conduite, me dit-elle, me « montre combien vous êtes digne d'être « aimé, et fait désirer de pouvoir être encore « quelque chose pour votre bonheur. » Je fus aussi heureux que je pouvais l'être, et rien depuis ne m'a pu faire oublier ce charmant procédé.

Je restai trois semaines à Chanteloup, et je revins ensuite pour monter la garde à Versailles. A quelques lieues de Paris je trouvai une lettre et des chevaux de M. de Guéménée. Il me mandait qu'il avait été proposé au conseil de me mettre à la Bastille, et que M. le maréchal de Soubise était le seul qui s'y fût opposé; que Mme du Barry insistait fortement sur ce qu'on m'apprît à aller à Chanteloup sans permission et à porter des lettres à M. de Choiseul. Je savais bien qu'on n'oserait pas m'arrêter dans Paris; mais je craignais la barrière. Je m'approchai de celle de Varennes, bien déterminé, si je voyais le moindre mouvement,

à passer à toutes jambes devant les Invalides et à y passer la rivière à la nage. Je passai sans accident, et j'arrivai dans ma petite maison rue Saint-Pierre, où je trouvai tous les amis de M. le duc de Choiseul à m'attendre.

Je fus le soir à Versailles au bal de Mme la dauphine, et j'y fis événement. Tout le monde m'entoura pour me demander des nouvelles de Chanteloup, et tout le monde semblait me savoir gré de mon courage. Je ne jouai de ma vie un plus beau rôle. Mme la dauphine vint à moi avec cette grâce déjà inséparable de ses actions, et me dit : « Comment se porte M. de Choiseul ? quand « vous le reverrez, dites-lui que je n'oublierai jamais ce que je lui dois, et que je prendrai toujours à lui l'intérêt le plus sincère. » Je retournai à Chanteloup après ma garde, et j'y passai tout le reste du temps où je n'étais pas de service. J'étais d'ailleurs dans la disgrâce la plus déclarée. Le roi ne me parlait plus, et je ne soupais jamais dans les cabinets.

Mme de Laval continuait à se conduire à merveille avec moi. Mme de Lauzun commença à se repentir de l'espèce de dédain avec lequel elle me traitait depuis notre mariage. Mme la princesse de Poix, cette même Mme de Poix que j'avais voulu épouser, lui fit mettre de l'amour-propre à gouverner un homme à qui elle avait mis trop peu de prix, et de qui l'on était alors assez généralement occupé. Le sentiment était le seul moyen facile de revenir et qui ne demandât pas d'explications. Elle joua donc la grande passion, devint ou fit semblant de devenir jalouse de Mme de Laval, voulut engager Mme de Luxembourg à lui fermer sa porte, et fit si bien que sans M. de Guéménée et mon courageux sang-froid, cette pauvre petite femme était à jamais perdue ou sacrifiée à la fausseté du caractère de Mme de Lauzun. Elle se mit sous la protection de Mme la duchesse de Grammont, et bientôt Chanteloup où j'avais quelques droits à n'être pas tourmenté, me devint insupportable par l'acharnement que l'on mit

à vouloir me rendre amoureux de ma femme et à me dire du mal de Mme de Laval.

Je retrouvai dans ce temps une ancienne connaissance, au moment où je m'y attendais le moins. Un jour que j'étais à la première représentation d'une pièce nouvelle à la Comédie-Française, je vis dans une loge, près de celle où j'étais, une femme fort bien mise, qui me regardait avec beaucoup d'attention. Je remarquai qu'elle demandait mon nom, et qu'elle me regardait ensuite avec curiosité : en sortant de la comédie, elle s'approcha de moi. « Oserai-je vous demander, Monsieur, si vous « ne vous êtes pas appelé le comte de Biron? « — Oui, Madame, rien n'est plus vrai. — « Et vous ne me reconnaissez pas? — Je ne « me souviens pas d'avoir jamais eu l'hon- « neur de vous voir. — Quoi! vous ne « reconnaissez pas une petite fille bien « ingrate envers vous ; vous avez oublié « Rosalie? — Rosalie, lui dis-je! serait-il « possible? — Si je vous inspire encore « quelque intérêt ou quelque curiosité, ve-

« nez manger un poulet avec moi : je suis
« seule, et rien ne m'empêchera de vous dire
« tout ce qui m'est arrivé depuis que je
« vous ai quitté. » J'acceptai avec plaisir.
« Renvoyez votre carrosse et vos gens, me
« dit-elle, et je vous mènerai. » Rosalie
avait une jolie voiture et des gens bien mis!
Elle me mena dans une maison fort élégamment meublée. « Vous êtes ici chez
« moi, me dit-elle; il faut que je com-
« mence par vous demander pardon; car
« j'ai véritablement des torts envers vous.
« Vous vous souvenez sans doute que vous
« étiez à la campagne quand je désertai, et
« voici ce qui m'y engagea. Un Américain
« fort riche m'avait vue plusieurs fois à la
« promenade, et avait eu envie de moi; il
« me fit faire des propositions par ma
« femme de chambre : vous me plaisiez da-
« vantage, je refusai; enfin, il me fit offrir
« 10,000 liv. de pension viagère, si je vou-
« lais le suivre en Amérique. Cette fortune,
« que je ne pouvais attendre de vous, et les
« conseils de ma femme de chambre, me

« décidèrent. Nous partîmes quelque temps
« après. Je fus assez heureuse pour être
« tombée entre les mains d'un homme es-
« timable : je m'attachai à lui plaire et à le
« rendre heureux. Il m'en sut bon gré :
« mes soins contribuèrent à le tirer de deux
« maladies terribles où sa vie fut dans le
« plus grand danger. Sans parens, seul
« artisan de sa fortune, n'ayant à rendre
« compte de sa personne, il m'épousa. Le
« climat de Saint-Domingue étant contraire
« à sa santé encore délicate, il a pris le
« parti de venir se soigner en Europe, et y
« a apporté une fortune considérable. Nous
« sommes ici depuis six mois ; il s'y est par-
« faitement rétabli, et il est allé voir une
« assez belle terre en Auvergne, qu'il compte
« acheter, et où il veut passer ses étés. J'ai
« souvent demandé de vos nouvelles depuis
« que je suis à Paris ; mais vous aviez changé
« de nom ; et d'ailleurs je vois peu de monde,
« et des gens qui n'étaient pas capables de
« m'en donner. Je désespérais de vous voir,
« quand par hasard je vous ai rencontré. »

On servit un petit souper excellent, après lequel je voulus reprendre mes anciens droits. « Arrêtez, me dit-elle; vous sentez « bien qu'il est impossible que Rosalie vous « refuse si vous l'exigez : soyez assez géné- « reux pour ne pas interrompre mon hon- « nêteté. Je voudrais dire à mon mari que « je vous ai retrouvé, et je voudrais lui dire « tout. » Je n'insistai pas; elle me ramena à minuit à ma porte. Elle m'a écrit plusieurs fois; mais je ne l'ai pas revue depuis.

J'allais beaucoup à Chanteloup; mais tout danger pour M. le duc de Choiseul était passé. Je ne me croyais plus nécessaire à sa sûreté, on m'y tourmentait. Je continuai à faire de fréquens voyages; mais je n'y passais plus ma vie entière comme auparavant. Plus lié que jamais avec M. le prince de Guéménée, nous nous quittions peu. Il me mena chez Mme de Roth, et je retrouvai cette charmante personne que j'avais prise pour Mlle de Boufflers, quelques années auparavant, au bal chez Mme la maréchale de Mirepoix. Elle était alors

Mme la comtesse Dillon. Peu de femmes sans doute ont réuni autant de talens, d'agrémens et de qualités aimables et estimables : douce, noble, généreuse, bonne amie après dix ans. J'ai du plaisir à convenir qu'avec le désir, les moyens et la certitude de plaire, on ne pouvait accuser Mme Dillon de l'ombre de la coquetterie. Le goût de la chasse et de la campagne rendit ma liaison plus intime, et je devins aussi assidu dans la maison que M. de Guéménée. Je ne fus pas long-temps sans m'apercevoir combien Mme Dillon lui était chère, et combien sa manière d'aimer était délicate et discrète. Je n'échappai pas moi-même à un piége si dangereux. Je vis avec douleur que j'étais amoureux de Mme Dillon; mais, grand Dieu! que cet amour ressemblait peu aux autres. Je n'en espérais rien; je ne voyais pas dans l'avenir : je n'osais pas même désirer la possibilité de réussir. Je me reprochais cependant comme une trahison un tel sentiment, pour une femme à qui je ne pouvais douter que M. de Gué-

ménée ne fût voué pour toujours. Je donnai les armes les plus fortes contre moi, sous le prétexte de la confiance : je ne cachais rien à Mme Dillon de tout ce qui était fait pour éloigner une femme de moi. Je lui montrais mon caractère bien plus léger qu'il n'était en effet : je lui montrai mon goût pour l'indépendance ; je convenais que j'étais naturellement inconstant. Je ne faisais pas souper de filles, je ne me passais pas une fantaisie que je ne le lui disse sur-le-champ ; et la vie que je menais ne pouvait être approuvée par une femme qui aurait pris quelque intérêt à moi, et d'après l'idée que j'ai cherchée.

Étant de garde à Versailles, un soir après souper, chez Mme de Guéménée, on parla de sentiment, et je disputai avec M. de Montesquiou, avec d'autant plus d'éloquence peut-être, que je n'osais m'avouer tout celui dont j'étais susceptible. Mme la marquise de Fleuri, qui m'écoutait avec l'air de l'étonnement, me dit : « Quoi! M. de Lauzun, « vous êtes sensible, vous? cela est incon-

« cevable! » Nous nous séparâmes. Je fus me coucher au corps-de-garde. A quatre heures du matin, mon valet de chambre m'éveilla, et me remit une lettre, qu'il dit avoir été apportée par un valet de pied de Mme la comtesse de Provence. Cette lettre, dont l'écriture m'était inconnue, contenait une déclaration des plus claires et des plus emportées. Je me rappelai la conversation du soir précédent. Je fis entrer le porteur, je lui demandai à qui il était, et tout fut éclairci, en apprenant qu'il appartenait à Mme la marquise de Fleuri. Je répondis que j'irais la voir dans la matinée: je ne la trompai point. Je la remerciai de la préférence qu'elle me donnait, et lui déclarai, sans tournure, que mon cœur tenait à un ancien attachement, qui n'y laissait point de place à un nouveau. Elle ne se tint pas pour dit, et affecta, avec une impudence et une publicité extrême, son goût pour moi, et le peu de succès qu'il avait. Elle me faisait des scènes partout où elle me trouvait, et je la fuyais avec autant de soin qu'elle en prenait à me suivre.

Il pensa se passer une scène fâcheuse dans ce temps-là. La vicomtesse de Laval faisait inoculer ses enfans au Gros-Caillou. Je fus l'y voir le matin ; elle me proposa à souper pour le soir ; je refusai, dans la crainte de rencontrer Mme la marquise de Fleuri, qui y allait souvent, et d'y essuyer une nouvelle scène : la suite prouva que je ne me trompais pas. Elle m'assura qu'il n'y aurait qu'elle, peut-être son mari, et deux ou trois personnes qu'elle me nomma. J'y arrivai le soir assez tard, et un moment après la marquise de Fleuri entra, et nous examina avec l'attention la plus embarrassante. Elle ne se mit point à table, et m'écrivit, pendant le souper, une grande lettre, dans laquelle elle m'annonçait une scène terrible après le souper, me disant qu'elle ne pouvait plus douter que la vicomtesse de Laval ne fût la véritable cause de ma froideur envers elle, et que, dans l'instant même, elle allait en informer son mari. J'eus toutes les peines du monde à calmer cette furie ; elle me ramena chez elle, où toute la nuit se passa

en larmes, explications, menaces. Elle partit peu de jours après pour la campagne; et, heureusement pour moi, une nouvelle passion chassa celle qui m'avait tant effrayé. Peu de temps après, nous nous quittâmes, Mme de Laval et moi, sans nous quitter, et même sans cesser de nous voir souvent. Elle ne me donna pas un successeur flatteur pour mon amour-propre, car ce fut le marquis de L***, dont les agrémens sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'en parler.

Ma position m'alarma : je n'avais plus de maîtresse; j'avais refusé une femme, j'avais quitté l'autre; et, en descendant dans mon cœur, je ne pouvais me dissimuler que Mme Dillon était le principe de ma conduite. Je crus alors devoir avertir M. de Guéménée, et lui laisser lire tout ce qui se passait dans mon âme. Il me reçut avec cette confiance généreuse dont les cœurs honnêtes sont seuls susceptibles, ne me cacha pas qu'il adorait Mme Dillon, mais me jura qu'il ignorait encore s'il avait fait impression sur elle. Elle nous traitait en effet avec une si par-

faite égalité, qu'il était impossible de s'apercevoir de la moindre préférence. « Travaillons chacun pour nous, me dit-il; et si « Mme Dillon choisit un amant, qu'elle ne « perde pas un ami. » Je lui dis que j'étais déterminé à voyager pendant quelque temps; il chercha inutilement à m'en dissuader, mais la grossesse de Mme Dillon retarda mon départ. On n'a peut-être jamais vu deux rivaux se marquer plus de confiance et s'aimer plus tendrement.

Mme Dillon eut des couches dangereuses, longues et pénibles. Nos soins, également tendres, également infatigables, adoucirent un peu ses maux; elle paraissait touchée de ma situation, et la partagea sans cependant me marquer de préférence qui pût rien changer à mes desseins. Elle se rétablit, et je fixai mon départ pour l'Angleterre au 15 décembre 1772. Je lui croyais bien du goût pour moi; mais je savais qu'elle ne voulait pas en avoir; mais je n'osais pas même désirer le plus grand bonheur qui fût pour moi sur la terre; le 15 décembre vint; nous

traversâmes la forêt de Compiègne à cheval, car tous les habitans de Haute-Fontaine retournaient à Paris ce jour-là. Nous profitâmes peu de la liberté qu'on nous laissa de causer ; tout le monde s'écartait de nous, mais je n'avais rien ou trop de choses à lui dire. Arrivés aux voitures, Mme Dillon m'embrassa, et nous nous séparâmes les larmes aux yeux. Mme de Roth jusqu'alors n'avait paru ni prendre de parti ni conseiller sa fille ; mais je croyais que je lui plaisais davantage. Mon départ pour l'Angleterre fut une entière renonciation à mes droits, ou plutôt un aveu formel que je n'en avais pas, et que je ne pouvais pas honnêtement en avoir.

J'arrivai à Londres le 20 décembre 1772, et dès le soir même M. le comte de Guines, ambassadeur de France, me mena à l'assemblée chez milady Harrington. J'y retrouvai quelques anciennes connaissances. Une femme mieux mise et mieux coiffée que les Anglaises ne le sont ordinairement entra dans la chambre. Je demandai qui elle était ; on

me répondit qu'elle était Polonaise, et que c'était Mme la princesse Chartoriska[1]. Une taille médiocre mais parfaite, les plus beaux yeux, les plus beaux cheveux, les plus belles dents, un très-joli pied, très-bonne, fort marquée de petite vérole et sans fraîcheur, douce dans ses manières, et dans ses moindres mouvemens d'une grâce inimitable, Mme Chartoriska prouvait que sans être jolie on pouvait être charmante. J'appris qu'elle avait pour amant un Russe nommé le prince Repnin, homme de mérite et de distinction, ci-devant ambassadeur à Varsovie, qui l'adorait, et qui avait tout quitté pour la suivre, et se vouer absolument à elle. Mme Chartoriska me parut gaie, coquette et aimable; mais qui m'eût dit alors qu'elle aurait une si grande influence sur le reste de ma vie, m'eût bien étonné. Tristement occupé de tout ce que je regrettais en France, je ne demandais pas mieux que de m'en distraire.

[1] Ou Czatoriska. — Le nom est mal écrit sur le manuscrit.

M. le comte de Guines avait alors, le plus publiquement qu'il pouvait, une fort jolie petite femme que sa fatuité et les malheurs qu'elle a pensé causer, ont rendue célèbre à l'Angleterre. Douce, simple, tendre, il était impossible de voir lady Craven sans s'y intéresser.

J'allais beaucoup chez elle, et j'y rencontrais toujours une Mme Hampden, belle-fille de milord Trevor, à qui l'ambassadeur me conseilla de rendre des soins. C'était une grande femme droite et roide, une assez belle taille, un beau teint, d'assez jolis yeux, de beaux traits; tout cela était dérangé par une dent qui lui manquait justement sur le devant de la bouche, et obligeait tous ceux qui la voyaient à se récrier : « Quel dommage que cette femme-là n'ait « pas de belles dents ! » Mes hommages furent fort bien reçus; les femmes, en Angleterre, aiment à écrire. Je mis une déclaration dans le manchon de Mme Hampden, et le soir, à un petit bal chez l'envoyé de Russie, elle m'en donna la réponse. Elle

était vive, tendre, et promettait beaucoup. J'avais été la lire dans une autre chambre : Mme Hampden m'avait suivi, m'arracha la lettre des mains dès qu'elle vit que j'en avais fini la lecture, et la jeta au feu; cette méfiance insultante me choqua, et nous brouilla. Mme Hampden voulut inutilement renouer depuis, mais je ne répondis que par de mauvaises plaisanteries.

Je ne pus résister au plaisir de revoir lady Sarah. J'appris qu'elle habitait une petite ferme nommée Anecker, dans le parc du duc de Richmond à Godwood; qu'elle y vivait dans la plus grande solitude et ne voyait personne. Je partis seul à cheval de Londres, et j'arrivai avec beaucoup de peine à neuf heures du soir, en hiver, à la porte d'Anecker. Je frappai plusieurs fois sans qu'on m'ouvrît; enfin une petite fille vint me demander ce que je voulais; je répondis que j'étais un domestique de milady Holland, et que j'avais une lettre à remettre à lady Sarah : « Entrez, me dit-elle. » Je montai sans lumière; je traversai une assez

grande chambre fort obscure, et j'allai vers la porte d'une autre, où il me semblait voir de la lumière. J'ouvris une porte à laquelle lady Sarah tournait le dos; elle était occupée à faire souper une très-jolie petite fille que j'effrayai. Lady Sarah m'aperçut, prit cet enfant entre les bras, vint au-devant de moi : « Embrassez ma fille, Lauzun, ne la « haïssez pas, pardonnez à sa mère; et « songez que si elle la perdait, il ne lui res- « terait d'autre protecteur que vous. »

Lady Sarah, retirée du monde, vêtue d'un simple habit bleu, ses cheveux coupés très-courts et sans poudre, était plus belle, plus séduisante qu'elle n'avait jamais été. Après six ans, nous n'avions pu nous voir sans une grande émotion. Je lui promis de me charger de sa fille quand elle voudrait. Je ne lui fis aucun reproche; elle me remercia, et nous nous séparâmes, après avoir causé deux heures ensemble.

Je revins à Londres, où, après avoir renouvelé connaissance avec lady Harland, je vis ses deux filles; je m'occupai d'abord

davantage de l'aînée, sans cependant qu'il y eût rien de particulier entre nous. Un soir, chez lady Craven, miss Marianne Harland (la cadette) me reprocha d'avoir de l'humeur et de m'ennuyer. « Vous ne cherchez « donc à plaire à personne, et il n'y a per« sonne dans cette chambre qui peut vous « plaire, » ajouta-t-elle avec infiniment d'expression. J'entendis parfaitement ce qu'elle voulait me dire; mais la conversation fut interrompue. Miss Marianne Harland n'avait pas seize ans; elle est petite, mignonne, de beaux cheveux, de jolis yeux, des dents charmantes, une voix comme celle de la Gabrielli, et dont elle se sert aussi bien. Une grande coquetterie, toujours subordonnée à l'ambition; telle est, je crois, l'exacte description de la figure et du caractère de miss Marianne Harland.

Je me rapprochai d'elle après souper, et lui dis tout bas : « Si je vous donne demain « un petit billet, le perdrez-vous? — Non; « mais ne faites pas d'imprudences. » Je fus déjeuner le lendemain chez milady Har-

land. Je donnai un billet à Marianne, qu'elle prit très-adroitement, et elle disparut un moment après. Lorsque je sortis, Mlle Harland m'appela sur l'escalier, et me dit en rougissant : « Marianne m'a chargée de vous « remettre ceci ; ne suis-je pas bien bonne ! » Ce billet contenait les plus fortes recommandations de discrétion et de fidélité. Je passais ma vie chez lady Harland : j'y étais regardé et traité comme l'enfant de la maison. L'amour-propre de Marianne était très-flatté d'avoir un amant français : elle avait d'ailleurs, dans ce temps-là, beaucoup de goût pour moi ; je l'aimais de mon côté bien tendrement. Nous nous écrivions sans cesse, et nous nous donnions nos lettres devant la bonne milady, sans qu'elle se doutât de rien. Je ne pouvais cependant me dissimuler que cette intrigue ne pouvait durer, et qu'elle pouvait avoir les suites les plus fâcheuses et les plus embarrassantes.

M. de Pezai venait souvent dans la maison : il croyait les deux miss Harland immensément riches ; il parla de mariage à l'aînée, et

fut refusé; il revint à la cadette, et ne fut pas mieux reçu. Confondu de ne pas être adoré, il devina que Marianne avait du goût pour quelqu'un, et, bientôt après, que c'était pour moi. Il en parla à milady Harland, et partit pour la France. Un laquais fit à Marianne des assurances de discrétion et de fidélité qui la séduisirent; elle eut l'imprudence de le charger de ses lettres.

Lady Harland forma le projet de mener aux eaux de Bristol sa fille aînée, dont la santé était fort délabrée. Elle me proposa d'y venir passer quinze jours avec elle. J'acceptai avec joie : je partis quelques jours après elle. Je fus passer une semaine chez milord Pembroke, et de là me rendis à Bath. J'y trouvai le chevalier d'Oraison, qui venait de Bristol Hotwels, et qui m'apprit que tout était découvert, et que lady Harland était d'une colère épouvantable contre moi.

Je pris mon parti sans balancer : je fus à Bristol. Je fis demander à lady Harland un quart d'heure d'audience. Après m'avoir

bien grondé et m'avoir fait bien des reproches, elle me pardonna, à la condition que je quitterais promptement l'Angleterre. Enfin, elle ne voulut pas me donner le chagrin de partir sans dire adieu à Marianne; et ce qu'il y eut de plaisant, fut que cette mère terrible finit par tolérer devant elle les assurances de l'amour le plus tendre.

La santé de Mlle Harland se rétablit. Toute la famille quitta Bristol, et retourna à une fort belle terre près de Ipswich. Marianne reçut bientôt les hommages du plus riche et du plus désagréable baronnet du comté de Suffolk : malgré toute sa maussaderie, elle l'eût épousé, si elle n'eût découvert qu'il avait le projet de vivre en province, et de ne pas mener sa femme à Londres ; ce qui la détermina à me le sacrifier, et à m'écrire la lettre suivante :

Sproughton, le 4 mai 1773.

« Vous vous croyez sans doute oublié, « mon cher Lauzun, parce que je ne vous

« ai pas écrit depuis long-temps. Je vous
« jure que ce n'est pas de ma faute : une
« fille que vous avez honorée de votre at-
« tention particulière devient l'objet de celle
« de ses parens, et est gardée à vue. Plume
« et encre me sont refusées : ce n'est pas par
« méfiance, à ce que dit ma mère, mais
« pour plus de sûreté. Je t'écris au lieu de
« dormir, et ce n'est pas un sacrifice; car
« à qui pourrais-je rendre compte de ma
« situation ridicule, et qui pourrait la sen-
« tir comme Lauzun! J'ai un amant qui n'a
« pas comme toi la gaucherie d'être marié :
« sir Marmaduke Hewel met à mes pieds
« une fortune, et, qui pis est, une per-
« sonne immense. Il veut que je l'adore;
« rien de plus juste; mais il veut que ce
« soit en province : je trouve cela un peu
« trop au-dessus de mes forces. Écoute la
« description de ma nouvelle conquête, et
« vois si elle te ressemble. Sir Marmaduke
« est grand comme un de ces anciens fau-
« teuils qui étaient dans notre chambre à
« Bristol, dans cette chambre où tu as été

« si bien reçu. Il est fort gros : cela n'est
« que désagréable maintenant ; mais, pour
« peu que cela augmente, cela pourra de-
« venir curieux. Il est excessivement blond ;
« de petites jambes enflées le transportent
« difficilement près de moi, et malheureu-
« sement l'y laissent long-temps : cette
« énorme masse de chair boit beaucoup de
« vin de Porto, chasse le renard, et entre-
« tient des chevaux de course, tout comme
« toi. Il m'assure que tout cela m'amusera
« beaucoup : enfin, il est fort bien, et, s'il
« veut vivre à Londres, je l'épouse. Tu ne
« t'en fâcheras pas, et tu n'as pas à perdre à
« la comparaison. S'il faut vivre en pro-
« vince, je suis la servante de sir Marma-
« duke, et te reste fidèle. Et moi, jeune,
« jolie, folle de tout ce qui est aimable,
« accoutumée aux hommages de tout ce que
« Londres a de plus élégant et de plus re-
« cherché, la femme d'un *hunter* [1] ! vouée à
« passer ma vie entre mon mari et le vieux

[1] *Hunter*, chasseur.

« ministre de la paroisse, et à être réduite,
« si je veux parler, à causer avec le moins
« ivre des deux! Rappelle-toi Marianne,
« sa figure, son caractère, sa tournure, et
« vois si cela est possible. Mon gros amant
« me prépare une fête digne de lui. C'est
« dans quinze jours les courses d'Ipswich;
« il a fait faire une coupe d'or plus lourde
« que moi, qui sera gagnée par un cheval
« qui lui a coûté deux mille louis, et qu'il
« demande la faveur de mettre à mes pieds.
« Pourquoi ne viendrais-tu pas aux cour-
« ses?..... Non; toutes réflexions faites, n'y
« viens pas : tu serais capable de tuer ce
« vilain animal; attends du moins que je
« sois sa femme. Adieu; Fanni te fait mille
« complimens, et moi, je t'aime, en vérité,
« d'une manière effrayante pour toute autre
« fille moins sûre de sa tête. »

J'eus envie de la grosse coupe d'or. J'avais d'assez bons chevaux de course à New-Market : j'envoyai un des meilleurs courriers à Ipswich; son âge, son nom, dix guinées suffisaient pour le faire admettre. Un petit

garçon, vêtu de noir, suivit bien ses instructions, resta modestement pendant toute la course derrière le cheval de sir Marmaduke, et, à cent pas de Winig-Port, passa comme un éclair. On lui donna la coupe, et il y mit un petit billet, et la porta à Marianne. « Sir Marmaduke étant arrivé « un instant trop tard, permettez-moi de « suivre ses intentions, et de mettre la « coupe à vos pieds. » Marianne reconnut mon écriture. « Il est charmant, » dit-elle en riant : lady Harland même me devina, sans m'en savoir mauvais gré. On se moqua du malheureux *Hunter*, qui disparut et ne revint pas depuis.

Le mariage manqué, lady Harland revint à Londres. Je trouvai encore moyen de me raccommoder avec elle, et de rentrer dans la maison. Nous mettions plus de circonspection dans notre conduite, et la pauvre petite femme n'était pas plus difficile à attraper. Cela fut à merveille pendant quelques semaines. Une lettre que Marianne perdit étourdiment nous décou-

vrit encore : sa mère partit sur-le-champ de Londres avec ses filles, sans leur dire où elle allait. Marianne, dont l'adresse réparait toujours l'étourderie, écrivit sur un de ses gants avec un petit morceau de charbon : « On m'emmène, Dieu sait où! je « l'écrirai sur les vitres de la première au- « berge où nous nous arrêterons : cherche- « la. Si nous n'étions pas tous les deux les « plus intelligentes créatures qu'il y ait au « monde, nous sérions à jamais séparés. » Sur le dessus du chiffon était écrit : « Pour « M. de Lauzun, chez l'ambassadeur de « France; il donnera cinq guinées au por- « teur. »

Je montai à cheval, dès que j'eus ce plaisant billet, qui me parvint heureusement; et le quatrième jour de mes recherches, je trouvai la vitre par laquelle je devais apprendre le sort de ma jolie petite maîtresse. Elle m'avertissait qu'elle allait pour trois semaines à la campagne, chez une amie de sa mère, et de là retournerait à Ipswich, en passant par Winchester; qu'elle atten-

dait une lettre de moi par quelque moyen qu'elle n'imaginait pas, mais que je trouverais sûrement. Elle ne se trompait pas. Je m'adressai à M. Sexton, mon maître d'anglais, pauvre diable comme Basile, prêt à tout entreprendre pour un écu. Je l'envoyai à Winchester, dans une chaise de poste, avec sa femme et ses trois enfans, pour n'être pas suspect; il s'acquitta très-adroitement de sa commission. Il attendit lady Harland; et, comme elle entrait dans la chambre, il arrêta miss Marianne Harland, et lui dit : « J'ai une lettre de M. de « Lauzun pour vous : elle est dans la poche « du tablier de cette enfant; vous la pren« drez quand vous voudrez. » Elle ne fut pas long-temps sans la venir chercher; mais elle mit sur un morceau de papier ce peu de mots : « J'ai reçu la lettre; toute la fa« mille à parfaitement bien fait sa commis« sion; j'aime à la folie le plus adroit et le « plus intelligent de tous les hommes. » Mais, hélas! une étourderie de Marianne perdit tout. Nous nous écrivions exactement; elle

portait elle-même, et allait sans affectation chercher en se promenant les lettres à la poste. La maison de poste changea; on en parla à déjeuner à Sproughton. Marianne dit étourdiment où était la nouvelle maison de poste. Lady Harland lui demanda comment elle le savait; elle répondit, avec un peu d'embarras, qu'une demoiselle du voisinage, avec qui elle était sortie le matin, y avait porté une lettre. Lady Harland sortit, et demanda, plus adroitement qu'à elle n'appartenait, au domestique qui avait suivi sa fille, si elle n'avait point oublié de mettre à la poste une lettre dont elle l'avait chargée. Le laquais répondit fort innocemment qu'il était témoin qu'elle s'en était souvenue. Milady demanda sa voiture sans rien dire, fut à la poste, et se fit rendre la lettre, et la mit dans sa poche. On ne peut rien imaginer d'égal à la colère, à la confusion, à la rage de miss Marianne. Il fallut céder à l'orage, et renoncer à moi; elle en fut affligée, moins encore cependant que de voir qu'elle s'était perdue elle-même

par une gaucherie et par une bêtise. Elle m'écrivit sans aucun détail, me dit qu'elle m'aimait encore, mais me donna cependant le congé le plus clair et le plus absolu. J'en fus fâché; mais je savais que cette intrigue ne pouvait avoir qu'une mauvaise fin, et je sentis qu'il était bien heureux qu'elle n'en eût pas une plus fâcheuse.

Je restai donc à Londres sans occupation; mais l'éclat des amours de l'ambassadeur de France et de lady Craven m'en donna bientôt de sérieuses. La fatuité de M. le comte de Guines, et l'imprudence de la jeune femme, amenèrent nécessairement un esclandre. M. de Guines voulait persuader à lady Craven de se faire séparer de son mari, et de s'enchaîner à son char. Il la conseilla avec tant d'extravagance, qu'il fut au moment d'être attaqué en justice par milord Craven, et condamné à lui payer 10,000 liv. sterl., affaire la plus désagréable et la plus fâcheuse que pût jamais avoir un ambassadeur : cela, joint au terrible procès qu'il avait avec Tort, son secrétaire, il était im-

manquablement perdu. Je le servis avec zèle et avec succès; mais tout dépendait des réponses de lady Craven, emmenée et enfermée à la campagne par son mari, sans avoir de communications avec personne.

Mme la princesse de Chartoriska eut le courage d'aller forcer sa retraite et lui dicter sa conduite, seul moyen de la sauver ainsi que son amant. Cet événement m'éclaira sur la sensibilité et sur la générosité de Mme Chartoriska. Le hasard lui fit découvrir tous les détails de mon histoire avec lady Sarah, et combien j'étais capable de suite et de bons procédés pour ce que j'avais aimé. Le temps du départ de Mme Chartoriska, en s'approchant, m'éclaira sur la sensibilité et la générosité de son cœur; je m'y attachai presque sans m'en apercevoir.

Peu de jours avant son départ pour Spa, l'ambassadeur lui donna à dîner au Waux-hall, avec plusieurs femmes de sa connaissance. Elle me dit qu'elle ferait partir ses enfans et ses gens avant elle, et qu'elle les joindrait à Calais, mais qu'elle était un peu

effrayée de faire ce voyage seule; je m'offris avec empressement pour l'accompagner. Elle me remercia, en me disant qu'elle en était charmée; qu'elle avait peur seulement qu'on ne trouvât pas cela bien. Toutes les femmes l'assurèrent que cela n'avait aucun inconvénient : l'ambassadeur parut en avoir un peu d'humeur.

Je fus le lendemain matin chez la princesse; je parlai de notre voyage. Elle me dit qu'elle était extrêmement reconnaissante de mon honnêteté, mais qu'elle avait changé d'avis pour les propos que cela pourrait faire tenir. Je plaidai ma cause avec tant de chaleur, que je la persuadai; elle me promit que nous partirions ensemble, et me parut sensible au prix que je mettais à la suivre. M. de Guines la vit dans la journée, et l'effraya encore sur mes soins. J'arrivai comme il sortait, et devinai facilement ce qui se passait en elle. « Je n'insiste plus, lui dis-je;
« les persécutions l'emportent sur votre cou-
« rage. Je regretterai toute ma vie une occa-
« sion que je ne retrouverai plus, d'éclaircir

« à vos yeux bien des événemens bizarres,
« et de vous prouver que ma conduite est
« moins inconséquente que vous ne le pen-
« sez peut-être. » Je voyais dans ses yeux de
la curiosité, de l'intérêt, une sorte d'at-
tendrissement. « Ne craignez plus rien,
« me dit-elle, vous avez trop de plaisir à
« venir avec moi, et je perdrais trop à vous
« en empêcher ; cela ne changera plus. » Elle
me tendit la main, je la baisai ; et, dès cet
instant, si elle a voulu, elle n'a pas pu dou-
ter qu'elle ne fût adorée. Notre départ fut
fixé pour le lendemain à midi.

Je me rendis avec exactitude chez la prin-
cesse. « Mes affaires, me dit-elle, ne seront
« pas finies avant cinq heures, venez avec
« moi dire adieu à Mme Pouskin, qui part
« pour Bristol. » Elle quitta la princesse avec
regret et pleura beaucoup, ainsi que la ba-
ronne Dierden et miss Johnson. « Je serais
« bien plus malheureux que toutes ces fem-
« mes-là, dis-je tout bas à Mme Chartoriska,
« si je ne partais pas avec vous. » Un regard
charmant fut sa seule réponse. Je retournai

chez elle à cinq heures; on me dit qu'elle était incommodée et qu'elle dormait. Ce sommeil me parut suspect. Je m'arrêtai dans une petite taverne, au coin de Berkley-quare, et lui écrivis pour lui demander de me rassurer : elle me répondit qu'elle ne partirait que le lendemain matin; qu'elle me ferait dire l'heure.

Je ne puis exprimer combien d'idées différentes se réunirent dans ma tête. Je voyais avec douleur que M. de Guines, pleurant encore la perte de lady Craven, aspirait à sacrifier à sa vanité la femme à qui il devait tout et l'homme qui l'avait le mieux servi. Je vis dès-lors clairement que la reconnaissance était moins sacrée que son amour-propre, et que cet homme pouvait être ingrat. J'aimais trop véritablement la princesse, pour que la crainte de la compromettre ne me rendît pas patient et raisonnable. Je retournai chez l'ambassadeur, où je devais souper avec milord Sandwich et toute *la canaille nécessaire* pour chanter des *keilets*. Je ne pouvais garder mon secret

davantage. J'écrivis à la princesse que je ne doutais pas que M. de Guines n'eût encore dérangé ses projets ; que j'en étais vivement affligé ; que je pouvais juger par moi-même qu'il sentait combien il était impossible de la voir et surtout de la connaître sans l'adorer ; que j'étais bien loin de vouloir dire du mal de M. de Guines, mais qu'il ne pouvait pas exister de bonheur pour moi sans lui consacrer à jamais mes jours, et que j'étais l'être le plus indépendant qu'il y eût au monde. Je transcrirai ici la réponse de la princesse ; le premier billet peint autant son caractère qu'une plus longue lettre.

« Rien au monde ne pouvait m'étonner « plus que ce que je viens de lire ; mais ce « qui ne m'étonne pas et ce qui ne m'éton- « nera jamais, c'est la franchise et la sensi- « bilité de votre âme. Il existe entre nous « des obstacles insurmontables dans les- « quels, je vous jure, que M. de Guines « n'entre pour rien. Je ne dois, je ne puis « pas avoir d'amant ; mais vous m'inspirez « un intérêt qui durera autant que ma vie ;

« quelques lieux que nous habitions, quel
« que soit votre sort, j'exige que vous m'en
« informiez : ma tendre amitié m'en donne
« le droit. Nous ne pouvons aller ensemble
« à Douvres, mais venez me voir avant mon
« départ. »

L'ambassadeur me proposa d'accompagner tous deux la princesse jusqu'à Douvres; je refusai de la manière la plus tranquille et la plus indifférente qu'il me fut possible. Ma nuit se passa dans des convulsions de rage et de désespoir, que je ne comprenais pas moi-même : je me craignis; je n'aurais pas répondu de moi, si j'avais rencontré M. de Guines chez Mme Chartoriska. Je résolus donc de me garder contre moi-même. Je m'enfermai, et j'ordonnai à un de mes gens d'aller chez elle, et de venir m'avertir dès qu'elle serait partie; je comptais la joindre sur le chemin, l'arrêter et avoir avec elle cette explication si importante pour tous deux.

Je restai dans cet état jusqu'à cinq heures, que M. de Guines frappa lui-même à ma

porte, et me demanda si je voulais dîner. J'ouvris : il me dit que la princesse me faisait ses complimens ; qu'elle était partie à midi, fort étonnée de ne m'avoir pas vu : la foudre tombée sur ma tête m'eût moins accablé. Je dis à M. de Guines (par qui celui de mes gens, chargé de m'avertir, avait sans doute été gagné); que je ne pouvais dîner chez lui. Je courus à mon écurie, je sellai moi-même le premier cheval venu, et je fus sur le chemin de Douvres aussi vite que je pus. Mon cheval, trop jeune et point en haleine, manqua à Sittingborn. J'appris que la princesse n'était qu'à six milles de moi, et qu'elle avait rejoint ses enfans et ses gens. Je craignis de la compromettre : je lui écrivis une lettre dont le désordre peignait bien mon amour et mon désespoir. Je retournai à Londres avec précipitation ; j'arrivai encore assez tôt pour jouer à un club assez gros jeu pour être remarqué et pour faire croire que je n'étais pas sorti de la ville. Je reçus le lendemain une réponse triste et touchante de Mme Chartoriska ; elle m'assu-

rait du plus tendre intérêt, et semblait affligée des liens qui m'attachaient à elle.

Au bout de quelques jours, je reçus une lettre du chevalier d'Oraison ; il avait vu la princesse à son passage à Bruxelles ; elle était malade, dévorée de quelque chagrin secret. Je restai encore plus d'un mois en Angleterre. Je fus à Portsmouth avec le roi. Je crus enfin pouvoir partir pour Spa sans inconvénient. Nous nous séparâmes assez froidement, l'ambassadeur et moi : je l'avais pénétré ; je n'étais plus qu'un objet d'embarras pour lui.

Enfin j'arrivai à Spa. La princesse me reçut assez froidement, et me parut plus que jamais attachée au prince Repnin. M. de Guines n'avait rien négligé depuis qu'elle avait quitté Londres pour me persuader qu'il en était aimé ; qu'elle lui avait donné son portrait, et toutes les autres preuves qu'une femme peut donner. Je résolus donc de me détacher d'elle à quelque prix que ce fût, et de la traiter avec beaucoup d'indifférence. Je vivais à merveille avec le prince

Repnin, qui ne se doutait pas que je fusse amoureux. La princesse parlait de l'ambassadeur avec un intérêt dont j'étais assez choqué, pour désirer qu'elle me crût attaché à une autre; mais aucun objet ne pouvait me distraire d'elle.

Les redoutes et les assemblées me firent cependant faire connaissance avec Mme et Mlle de Saint-Léger, toutes deux Irlandaises. Mme de Saint-Léger avait entre quarante et quarante-cinq ans; elle avait été jolie, et, sous un maintien réservé, conservait du goût pour le plaisir. Sa fille, âgée de dix-huit ans, était aimable et jolie. Je dansais, je montais à cheval avec elle : toutes deux prirent du goût pour moi. La mère, quoique jalouse de sa fille, et devenue plus sévère pour elle, se rendit justice, et sentit qu'elle me perdrait absolument, si elle m'empêchait de voir sa fille : je devins donc fort assidu dans la maison. La princesse me fit des plaisanteries. « C'est vous « qui l'avez voulu, me dit-elle en riant, « et d'un mot vous pourriez l'empêcher. »

Mes soins pour Mlle de Saint-Léger furent bientôt publics. Une querelle que j'eus avec M. Braniski montra pourtant à la princesse qu'il s'en fallait bien que j'eusse cessé de m'intéresser à elle.

M. Braniski, depuis long-temps amoureux de la princesse, et toujours mal reçu, en parla d'une manière que je ne pus supporter : je le lui dis franchement, et nous nous parlâmes avec toute la fierté de deux hommes qui ne s'aimaient pas. Cette querelle eût été plus loin sans lady Spencer. La princesse apprit avec quelle chaleur je l'avais défendue, et m'en sut gré. Il y eut une course de chevaux où un des miens gagna : je fis hommage du prix à Mlle de Saint-Léger. Dans l'instant même, Mme la princesse Chartoriska se trouva mal, et retourna chez elle. J'étais bien loin d'en soupçonner la cause, et à peine y pris-je garde. Une longue et dangereuse maladie suivit cet évanouissement. Je ne la quittai pas, et lui rendis tous les soins qui m'étaient dictés par mon cœur. Je m'éloignai à mesure que

sa santé se rétablit, et que je les crus moins nécessaires.

Tout le monde partait de Spa ; et je m'arrangeais pour partir avec Mme et Mlle de Saint-Léger, lorsque le prince Repnin, qui n'avait aucune raison de se méfier de moi, me dit qu'il était obligé de rester encore quinze jours environ, et de ramener Mme Cherfilzef; que je ferais sûrement plaisir à la princesse de lui proposer de revenir à Paris avec elle. Je ne me fis pas prier : la princesse m'était bien plus chère qu'il ne croyait. Nous partîmes donc, et le prince Repnin nous reconduisit quelques postes. Nous faisions de petites journées, et je voyageais sur mes propres chevaux. Mme Chartoriska était encore très-faible, et se trouva très-fatiguée en arrivant à Bruxelles; elle ne voulut pas souper et se coucha. Je restai à lui tenir compagnie. Nous parlâmes de l'Angleterre, et la conversation regarda bientôt le comte de Guines et lady Craven. Je lui racontai avec détail tout ce que son départ m'avait fait souffrir : ses yeux se

remplirent de larmes. « Finissons, me dit-
« elle, et ne renouons jamais un entretien
« si dangereux. » Il était trop tard, et il
fallait que notre destinée fût remplie. La
princesse m'aimait et me le dit. Tant de
bonheur fut empoisonné par l'effroi que lui
causait son sentiment, et les suites hor-
ribles qu'il ne pouvait manquer d'avoir.
Elle voulut s'ôter tous les moyens de s'y li-
vrer : nous nous séparâmes, et passâmes la
nuit la plus agitée.

Le prince nous proposa d'aller le lende-
main à Anvers voir un cabinet de tableaux
qu'il voulait acheter. Il fut arrangé, sans
qu'elle pût s'y opposer, qu'elle irait avec
moi dans un petit phaéton que j'avais amené
d'Angleterre, avec des chevaux qu'elle s'était
souvent amusée à mener elle-même à Spa.
Nous ne fûmes pas plus tôt en liberté, que la
conversation suivante commença :

« Il serait inutile, M. de Lauzun, de cher-
« cher à vous cacher combien je vous aime;
« mais je dois à ce sentiment même, qui
« m'est plus cher que la vie, de mettre de-

10

« vant vos yeux tous les malheurs irrépa-
« rables qu'il entraînera pour tous les deux,
« si nous n'avons pas le courage de nous
« séparer promptement. Écoutez-moi sans
« m'interrompre, vous jugerez, par les aveux
« que je vais vous faire, s'ils ont dû me coû-
« ter.

« Née avec des avantages et quelques agré-
« mens, je reçus bien jeune les hommages
« des hommes : ils flattèrent mon amour-
« propre; et depuis que je me connais, je me
« connais coquette. J'épousai mon mari sans
« amour, et n'eus pour lui qu'une amitié
« bien tendre qu'il mérite chaque jour da-
« vantage. De tous ceux qui me rendaient
« des soins, le roi de Pologne fut le plus
« assidu. Le plaisir de l'emporter sur la
« plus belle femme de Varsovie me les fit
« recevoir avec complaisance : je n'y cédai
« cependant pas.

« Le prince Repnin, ambassadeur de
« Russie, vint à Varsovie. Il fut amoureux
« de moi, et mal reçu. Les troubles qui dé-
« chirèrent mon infortuné pays lui don-

« nèrent bientôt occasion de me prouver à
« quel point je lui étais chère. Mes parens
« et mon mari irritèrent fortement l'impé-
« ratrice, en s'opposant toujours à ce qu'elle
« voulait. Le prince Repnin reçut contre
« eux les ordres les plus sévères. Les princes
« Chartoriski continuèrent à être coupa-
« bles, et à n'être jamais punis. L'impéra-
« trice, indignée que ses ordres n'eussent
« pas été exécutés, ordonna au prince
« Repnin de faire arrêter les princes, et de
« faire confisquer leurs biens. Elle lui man-
« dait que sa vie répondait de son obéis-
« sance. Les princes étaient perdus, si le
« prince Repnin n'eût pas eu le généreux
« courage de lui désobéir. Je crus devoir
« être le prix de tant de tendresse : je dirai
« plus, même en me donnant à la recon-
« naissance, je crus céder à l'amour.

« Je fus bientôt le seul bien qui restât au
« prince Repnin. Il perdit son ambassade,
« ses pensions, la faveur de l'impératrice,
« et, parce qu'il m'avait, à peine resta-t-il
« mille ducats de revenu à l'homme dont le

« faste avait ébloui toute la Pologne. Il ne
« pouvait revenir en Russie; il me demanda
« de voyager et de me suivre : je ne balan-
« çai pas à tout quitter pour lui. Le comte
« de Panin, son oncle, le raccommoda avec
« l'impératrice, qui lui fit dire d'aller pren-
« dre le commandement d'un corps considé-
« rable à l'armée du maréchal de Romanzof.
« Il refusa, et acheva d'irriter l'impératrice
« contre lui.

« Nous vécûmes parfaitement ensemble
« jusqu'à ce qu'il soit devenu jaloux du comte
« de Guines; et il l'a été d'une manière si
« violente, si insuffisante, que j'en ai été
« offensée : il me semblait que je méritais
« plus de confiance de l'homme pour qui
« j'avais tout fait. Je supportai cependant
« son humeur avec patience; mais l'ambas-
« sadeur m'en parut plus aimable : je l'a-
« vouerai franchement, je fus flattée de lui
« plaire, et je l'aurais certainement aimé,
« s'il s'était moins uniquement aimé lui-
« même. Je m'arrachai au goût que je sentais
« pour lui : celui que vous avez pris pour moi

« l'a détruit. Mon cœur n'en a que trop senti
« la différence. Je suis sûre maintenant de
« vivre et de mourir malheureuse; mais je
« ne ferai point mourir de douleur l'homme
« qui a tout sacrifié pour moi, et à qui il
« ne reste que moi dans le monde.

« Fuyez, oubliez une femme qui, suivît-
« elle son penchant, ne peut rien pour
« votre bonheur. Croyez-moi, l'amour qui
« n'est pas fondé sur la confiance n'est
« qu'un supplice; et quel droit ai-je à la
« vôtre? Pourrez-vous en avoir dans celle
« qui a trahi le prince Repnin, et qui a eu
« du goût pour M. de Guines? Chaque
« marque d'amour que vous recevrez de
« moi vous prouvera, me prouvera à moi-
« même, que je puis aimer deux fois : la
« femme qui a changé peut changer encore;
« et pensez-vous que celle qui aura aban-
« donné sans pitié le prince Repnin, à qui
« elle devait tout, vous épargnera davan-
« tage, vous dont les droits finiront dès que
« son sentiment pour vous finira? Vous ne
« savez pas d'ailleurs à quel excès je suis

« capable de vous aimer, et tous les mal-
« heurs qui peuvent suivre une telle pas-
« sion, et tous les remords qui me dévore-
« ront sans cesse : un voile entre le reste de
« l'univers et mon amant m'empêchera de
« voir tout ce qui ne sera pas vous ; l'entier
« oubli de ma considération, de ce que je
« dois à mon mari, à mes enfans, à mes pa-
« rens, à moi-même, la juste jalousie du prince
« Repnin; chaque jour sera marqué par des
« craintes ou par des événemens funestes :
« une telle vie peut-elle durer long-temps?

« — Vous devez trop au prince Repnin,
« lui dis-je; de nous deux, ce n'est pas lui
« qui doit mourir de douleur! que je vous
« voie encore quelques jours, que je jouisse
« du dernier bonheur qui existera pour
« moi, et je me sépare pour jamais! Souve-
« nez-vous quelquefois que je vous adorerai
« jusqu'à mon dernier soupir, et que je
« vous ai perdue; que je vous ai aimée assez
« pour vous fuir : peut-être aurais-je plus
« fait pour vous que le prince Repnin. O la
« plus tendre, la plus honnête des créa-

« tures! c'est à ton amour que je devrai de
« n'être pas un monstre d'ingratitude; c'est
« à ta générosité que je devrai mon honnê-
« teté; c'est du moins une consolation pour
« tous deux. »

Nous étions de bonne foi; mais nous ne savions pas nous-mêmes à quel excès nous nous aimions. Les deux cœurs les plus tendres, les plus ardens de l'univers, peut-être, s'étaient rencontrés. Nous ne trouvâmes pas à Anvers le cabinet pour lequel le prince y avait été; il était vendu : on lui parla d'un autre qu'il pourrait avoir à Amsterdam, et qui lui conviendrait davantage. Cela le détermina à profiter de l'occasion pour faire le voyage de Hollande. Je refusai courageusement d'en être, et tins bon jusqu'à la veille du départ. Un regard de la princesse me fit oublier tous mes projets : j'acceptai les propositions du prince, et le lendemain nous partîmes tous.

Le bonheur, le danger d'être ensemble avaient rempli nos têtes d'une agitation, d'une confusion indéfinissables. Tous nos

compagnons de voyage dormaient heureusement pour nous, et notre trouble ne fut pas remarqué : la nuit vint, et nous ne nous contraignîmes plus. Les larmes de la princesse coulaient : j'y mêlai les miennes. Tout à craindre, tout à souffrir, rien à espérer ; notre douleur nous accablait, et ne nous laissait pas même la force de faire des réflexions distinctes. Nous arrivâmes à onze heures du soir à une mauvaise cabane, où nous fûmes obligés de passer la nuit. La princesse et la Bochdanowitz (vieille femme-de-chambre polonaise de la princesse) couchèrent dans une chambre, et tous les hommes dans l'autre.

Quelques heures après, la Bochdanowitz fit des cris affreux qui n'éveillèrent personne ; mais je ne dormais pas ; je courus voir ce qu'elle avait : un homme, qui s'était caché dans la chambre, avait pensé la faire mourir de peur. Je le chassai avec assez de peine. La princesse était éveillée ; elle m'appela. Je me mis à genoux près d'elle : mes yeux ne pouvaient exprimer tout l'amour

qui était dans mon cœur; mais ils en montraient beaucoup. « Vos peines, me dit-elle, « déchirent mon âme; mais elles me sont « chères; il m'est si doux de vous voir par- « tager les miennes. Si nous ne pouvons « être heureux, soyons du moins constans « et irréprochables. » Nous nous promîmes un courage et une prudence bien au-dessus de nos forces.

Nous partîmes un peu plus calmes, et avec un maintien passable : nous arrivâmes au Moerdick, que nous passâmes sur-le-champ. Je restai dans la chambre du yacht avec la princesse, et tout le monde, craignant d'être malade, se tint sur le pont. Je lui lus un joli roman de Dorat, qui venait de paraître, intitulé : *Sacrifices de l'amour*. Quelques situations avaient rapport à notre position : nous ne pûmes le lire sans un grand intérêt et un grand attendrissement. Que de charmes réunissait Mme de Chartoriska! des années de malheurs et de regrets n'ont pu en effacer l'image. Nous nous arrêtâmes à Rotterdam, et arrivâmes le lende-

main à La Haye, où le prince et la princesse furent reçus avec la plus grande joie par M. de Lachérésia, ambassadeur d'Espagne. Je n'eus qu'à me louer de lui, et je n'ai rien à en dire. Mme de Lachérésia, grande, vigoureuse, ardente et chaude Péruvienne, me remarqua, et fut avec moi, au bout de dix minutes, comme une connaissance de dix ans; elle ne cessait de questionner la princesse sur mon compte que pour me questionner moi-même, et nous embarrassait également.

Il y avait deux jours que nous étions à La Haye, lorsqu'à deux heures après minuit, la Bochdanowitz, qui ne parlait pas un mot de français, frappa à ma porte et me dit en mauvais allemand : « Descendez, la princesse meurt. » (Le prince n'était pas à La Haye, ayant été à la campagne chez le prince d'Orange). Je descendis avec précipitation, et la trouvai en effet sans connaissance. Je ne parvins qu'au bout de quelques heures à lui faire reprendre ses sens. Elle me tendit la main dès qu'elle m'aperçut près d'elle. « Je

« suis contente, me dit-elle, je meurs dans « les bras de ce que j'aime, sans avoir rien à « me reprocher. » Elle eut dans la journée de fréquentes et de violentes attaques de nerfs, et s'évanouit souvent.

Je connaissais de réputation le célèbre Gaubius, professeur en médecine. Je fus le consulter à Leyde, et partis au point du jour. J'expliquai à M. Gaubius, dans le plus grand détail, la maladie que la princesse avait eue à Spa, et celle qu'elle avait alors, sans lui dire son nom; il me demanda si elle était ma femme; je lui répondis que non, mais qu'elle était ma sœur. Il me demanda ensuite si j'étais médecin ou chirurgien; je lui répondis que non : « Vous êtes donc, me « dit-il, le plus tendre et le plus intelligent « de tous les frères. » Il me rassura sur l'état de la princesse, me dit qu'il n'était pas dangereux; qu'il était trop vieux et trop goutteux pour que sa santé lui permît de l'aller voir. Il m'ordonna pour elle un régime dont il me garantit le succès, me chargea de lui rendre compte de ses effets, et me dit

qu'il serait bien aise de voir la malade quand elle serait moins faible. Je revins à La Haye. La princesse apprit avec plaisir et reconnaissance ce que j'avais fait.

Nous déterminâmes que je la ramènerais jusqu'à Bruxelles, après avoir fait durer le voyage de Hollande le plus long-temps que nous pourrions, et que je partirais ensuite pour l'Italie. Les amans sont comme les enfans, ils ne sentent que par momens une peine éloignée, et ils sacrifient beaucoup au présent. Dix ou douze jours de bonheur nous semblaient suffisans pour payer notre vie. Ce court répit nous calma. La princesse se rétablit. Je ne pensais pas à lui rien demander dont elle pût jamais se repentir. Je voyais toute sa tendresse, et ne désirais rien. Dans ce temps cependant je fus jaloux sans aucun sujet de l'être, et ce fut d'une manière si extravagante, que je ne puis m'empêcher d'en parler.

J'avais vu à Londres un jeune prince Poniatowski, neveu du roi de Pologne, et cousin du prince, qui avait été élevé en Angle-

terre, et à qui je n'avais jamais fait grande attention. Mme de Chartoriska me dit qu'on l'attendait à La Haye. Cela ne me fit d'autre effet que de craindre l'importunité d'un tiers. Un soir que j'étais à la comédie avec le prince et la princesse, on vint lui dire tout bas que le prince Poniatowski venait d'arriver, et il sortit. Je ne puis exprimer la révolution que cela fit en moi. Tous les agrémens du prince Poniatowski, tous les avantages qu'il avait pour plaire à sa cousine, avec laquelle il était destiné à vivre, se présentèrent à mon esprit, et me tournèrent la tête. Je sortis de la comédie, et rentrai chez moi. Je fis d'affreuses réflexions : la princesse me parut perdue pour moi, et perdue dans le moment. Je m'effrayai tellement, que je me déterminai à fuir et à partir sur-le-champ pour l'Italie.

J'envoyai chercher des chevaux de poste, et j'ordonnai ma voiture. Dix heures étaient passées. La princesse, étonnée de ne pas me voir arriver chez Mme de Lachérésia, chez qui elle soupait, sortit sans rien dire, prit

la première voiture qu'elle trouva dans la cour, et vint à notre auberge. Elle fut très-surprise de trouver à la porte ma chaise de poste attelée et chargée. Elle demanda où j'étais, et monta à ma chambre. « Que signifie « ceci, me dit-elle; où allez-vous? — Mourir « loin de vous, lui répondis-je avec déses-« poir, fuir des malheurs plus grands en-« core que d'en être séparé. — Je ne vous en-« tends pas; expliquez-vous; vous êtes hors « de vous-même; croyez-vous que je puisse « vivre et vous voir dans l'état où vous êtes? » Les yeux de la princesse me montraient tous mes torts, et combien de raisons pour être tranquille. J'étais honteux de mon extravagance, et embarrassé de l'avouer; il le fallut bien cependant. La princesse ne me fit ni reproches ni plaisanteries; elle m'embrassa: « Ne crains jamais de perdre mon cœur; je « suis fâchée que tu aies tant souffert; mais « combien je sens le prix de tant d'amour. « Ne perdons pas de temps; on nous attend « chez l'ambassadeur d'Espagne; le moindre « prétexte suffira pour nous excuser. » Elle

dit en descendant à mon valet-de-chambre : « Il ne partira pas, il ne partira plus, » avec une grâce inexprimable. Nous partîmes pour Amsterdam, et nous arrêtâmes à Leyde pour voir le docteur Gaubius. Il causa long-temps avec la princesse : « Il est, lui dit-il, des « maladies rarement dangereuses pour les « femmes, et que les médecins ne peuvent « guérir. Votre frère, ajouta-t-il en riant, « en sait peut-être plus que moi (la princesse « rougit); soyez constans et prudens, vous « serez heureux. Je n'ai jamais vu de femme « mieux aimée. » Il lui parla de notre conversation avec intérêt. Rien n'était perdu avec une âme si tendre. On ne pouvait être plus aimable à aimer.

Nous partîmes tard pour Amsterdam. La nuit était obscure. J'étais au fond d'une grande gondole avec la princesse ; je pressais ses mains contre mon cœur, je la serrais dans mes bras sans qu'elle m'opposât de résistance. Elle se coucha sans souper ; et, selon ma coutume, je restai près de son lit. Nous nous embrassâmes avec tendresse dès

que nous fûmes seuls ; je ne pus réprimer des désirs qu'elle semblait partager ; j'osai beaucoup, et fus bientôt puni. « Je n'aurais pas « cru, me dit-elle avec douleur et indigna-« tion, que l'être qui m'est si cher eût oublié « si vite ses promesses et ses résolutions ; et « qu'il eût voulu sacrifier le bonheur de ma « vie à un instant de plaisir. Il m'était si doux « de devoir à votre amour jusqu'à mon hon-« nêteté et ma tranquillité ! » Sa femme-de-chambre entra ; elle dit qu'elle voulait dormir, et me renvoya.

Il n'est pas d'état plus affreux que d'avoir mérité la colère de ce qu'on aime avec excès. Je passai la nuit dans la douleur et le repentir. Le lendemain à huit heures du matin, M. Oueska vint me prèndre, et, quelque chose que je pusse faire, me mena promener et voir ce qu'il y avait de curieux dans Amsterdam et aux environs, jusqu'à huit heures du soir. La princesse me traita avec une froideur qui me désolait ; elle m'aimait trop pour s'en apercevoir sans en avoir pitié. Elle s'approcha de moi, et me dit tout

bas : « Vois combien je suis à plaindre, et je « suis sûre que tu ne seras plus coupable ; « moi te punir, moi t'affliger, je n'en désire « pas le courage. » Ce peu de mots me rendit la vie. Le souper fut gai, et le départ fixé pour le lendemain. On proposa de revenir dans de petits cabriolets à deux places que l'on mène soi-même, et qui vont extrêmement vite. On me destina à mener la princesse, comme étant le meilleur cocher. Elle commença par refuser ; mais elle vit tant de tristesse dans mes yeux, qu'elle y consentit. Nous partîmes. Je la trouvai sérieuse pendant le chemin : je lui demandai ce qu'elle avait : « Je ne veux pas te gronder, « me répondit-elle ; je t'ai pardonné de bon « cœur, mais une si forte impression ne « peut facilement s'effacer ; et ce n'est pas « de toi, c'est de moi que je suis mécon- « tente, et si j'ai eu tort d'avoir en toi une « confiance aveugle, je suis bien coupable, « j'ai de furieux reproches à me faire. » Je dissipai facilement ses craintes ; les larmes les plus tendres en furent le prix. Nous restâmes encore une semaine à La Haye.

Il fallut enfin retourner à Bruxelles, où nous comptions de bonne foi nous séparer pour toujours. Nous pensâmes mourir de désespoir : je crachais tous les jours plusieurs mouchoirs de sang. La princesse n'était pas en meilleur état que moi; elle pensa mourir le jour que nous traversâmes le Moerdick. Je passai la nuit près d'elle. « Nous nous sommes engagés, me dit-elle, « à plus que nous ne pouvons tenir : l'excès « de ton amour et de ton courage pourrait « encore me sauver la vie. Serais-tu capable « (uniquement aimé) de n'être pas jaloux « du prince Repnin, de te contenter de « mon cœur, de ne prétendre à rien de « plus. » Un nouveau plan de vie fut arrangé d'aussi bonne foi que les autres, et, comme on le verra par la suite, sans un plus grand succès. Nous ne nous arrêtâmes qu'un jour à Bruxelles, et revînmes à Paris.

Je quittai la princesse à Senlis, et fus passer vingt-quatre heures à Haute-Fontaine, bien différent de ce que j'en étais

parti. J'arrivai le lendemain à neuf heures du soir à Paris ; je descendis à l'hôtel de Chartres où logeait la princesse. J'y trouvai le prince Repnin. Il me reçut honnêtement; mais il avait l'air froid et contraint. Mme Chartoriska était dans son lit; elle se trouva mal, dit qu'elle voulait dormir, et nous congédia tous deux. Elle n'eut que le temps de me donner un petit paquet dans lequel était un billet fort tendre et une tresse de ses cheveux que j'avais vivement désirée. Vers les onze heures du soir, d'Oraison entra dans ma chambre : « Je quitte un « fou, me dit-il, à qui j'ai promis d'aller le « rassurer demain matin de bonne heure. « Voilà ce qui vous attire ma visite si tard : « le prince Repnin s'est fourré dans la tête « que vous étiez amoureux de la princesse « et aimé. Je lui ai dit que j'étais sûr que « non, que je vous connaissais un autre at- « tachement, et pour plus de sûreté, je suis « venu vous en parler. » Mon trouble et ma confusion apprirent au chevalier qu'il s'était trompé. « Vous êtes, me dit-il, le plus bi-

« zarre et le plus léger de tous les hommes.
« Et la jolie Marianne, vous ne l'aimez donc
« plus? » Je lui contai tout ce qui s'était passé
depuis qu'il avait quitté Londres, il me
blâma moins, me plaignit, et ne me rassura
pas sur l'avenir.

D'affligeantes réflexions consumèrent ma
nuit entière. J'allai le lendemain savoir des
nouvelles de la princesse, je ne la trouvai
pas mieux que la veille. Le prince Repnin,
que je rencontrai, me parut assez tranquille.
La princesse me reçut froidement. Je ne
voulus pas m'en plaindre, et je souffris en
silence. Quelques jours se passèrent de la
sorte sans que le prince Repnin me laissât lui
parler seul une minute. Il avait l'air satisfait
et calme. Je ne dormais ni ne mangeais. Je
crachais beaucoup de sang; je voulais cepen-
dant cacher mon état, mon mouchoir plein
de sang me trahit. « Que vois-je! me dit-
« elle en passant à côté de moi; venez à sept
« heures, je serai seule; je veux vous parler
« absolument. » Je fus exact. « Mon ami,
« me dit-elle en entrant, vous êtes bien ma-

« lade; c'est ma faute sans doute; de deux
« êtres qui me sont bien chers, l'un doit
« donc mourir de douleur ! Qu'avez-vous?
« ouvrez-moi votre âme, je le veux, je
« l'exige, je vous le demande à genoux. —
« Je n'ai rien (en la serrant dans mes bras);
« je n'ai besoin que de courage, il ne tient
« qu'à vous de m'en donner. Dites-moi que
« vous m'aimez, j'ai besoin de l'entendre.
« — Oui, mon ami, mon tendre ami, je
« vous aime, je vous adore; il n'est point
« de puissance qui m'empêche de vous le
« dire. Armez-vous de patience; persistez
« dans une conduite qui me fait ajouter à
« tant de tendresse l'estime la plus méritée.
« Votre manière de vivre avec le prince
« Repnin est trop bonne; il ne peut vous
« accuser de sécheresse, ni de fausseté. Je
« me reproche bien sévèrement les peines
« que je vous cause. Je lui en épargne ce-
« pendant le plus qu'il m'est possible; il
« m'en coûte doublement de n'être pas
« franche, et de vous traiter devant lui d'une
« manière si différente. C'est à ces précau-

« tions cependant que je dois la sécurité
« dont j'espère qu'il jouit encore, et dont
« la perte entraînerait pour nous tous les
« suites les plus fâcheuses. Ne te fâche pas,
« mon ami; la raison fait des représenta-
« tions, mais l'amour ordonne; et où il
« parle, il est toujours le plus fort. Ménage
« une vie qui est tout mon bien; ménage le
« sang que je racheterais de tout le mien.
« — Oh! mon amie, vous y versez un baume,
« un calme que je croyais à jamais perdu.
« Mon cœur n'est point indigne du vôtre;
« il est capable aussi de générosité. Je rends
« au prince Repnin toute la justice qu'il mé-
« rite. Plaise à Dieu qu'il ne soit jamais mal-
« heureux par moi! Que tous les soins, que
« tous les égards soient pour lui! Un re-
« gard me consolera, me rappellera que je
« vous suis plus cher que tout, me rassu-
« rera, si j'étais injuste. Ma chère amie, je
« ne souffrirais jamais autant que si je vous
« connaissais de justes reproches à vous
« faire. »

Le prince Repnin arriva lorsque nous nous

y attendions le moins ; nous en fûmes embarrassés, et, malgré nous, il s'en aperçut ; car, dès ce moment, il lui fut impossible de contenir sa jalousie ; elle fut telle qu'on devait l'attendre d'un homme violent, généreux et sensible. Il savait combien une scène ferait de mal à la princesse, il désirait la lui épargner, il sortait lorsqu'il craignait de n'être plus maître de lui. Il fut un soir chez Mme l'Huilier. « Je me meurs, lui dit-il, je ne puis plus « supporter la contrainte que je me suis im« posée ; il faut que je vous ouvre mon âme. « M. de Lauzun adore la princesse et en est « adoré. Il est fier et jaloux autant que moi ; « il doit me haïr. Sa conduite honnête et « modérée est la plus forte preuve de tout « l'empire que votre amie a sur lui, empire « qu'elle a sans doute acheté du don de son « cœur et de sa personne. De viles tracasse« ries ne sont pas faites pour deux hommes « qui doivent se reconnaître dignes d'elle. « L'un de nous doit périr, ou nous ne serons « jamais tranquilles ni l'un ni l'autre ; il me « ravit le seul bien auquel mon bonheur fût

« attaché, je le défendrai. » Ce fut inutilement que Mme l'Huilier voulut le calmer. Je reçus le lendemain le billet suivant :

« Mon estime et ma haine vous sont con-
« nues : défendons un bien que nous ne pou-
« vons partager; l'un de nous doit périr par
« la main de l'autre. Je vous laisse avec con-
« fiance le choix du temps, du lieu et des
« armes. »

Signé PETROWITZ REPNIN.

Je fis la réponse suivante : « Le prince Rep-
« nin ne me croira pas capable de crainte. Je
« l'estime assez pour refuser l'honneur qu'il
« me propose. Je n'accepterai point un com-
« bat qui compromettrait une personne que
« je respecte, et qui la priverait de l'un de
« ses plus fidèles amis. Si le prince m'attaque,
« je défendrai mes jours de manière à lui
« prouver que je ne veux pas répandre le
« sang d'un homme à qui Mme la princesse
« Chartoriska doit autant. »

Signé LAUZUN.

Après avoir reçu ma réponse, il me fit

prier de l'attendre chez moi le lendemain de bonne heure. Il vint en effet dans la rue Saint-Pierre, où je logeais; on nous laissa seuls, et la conversation suivante commença.

PRINCE REPNIN.

« Écoutez-moi, Monsieur, et vous ne me
« refuserez pas ce que je vous ai demandé.
« C'est mon rival, c'est mon ennemi que je
« prends pour juge de ce qui me reste à
« faire dans l'affreuse position où je suis.
« Je fus nommé ambassadeur de Russie en
« Pologne, dans le commencement des trou-
« bles. Je vis, j'adorai la princesse; je sacri-
« fiai tout au bonheur de le lui prouver. Sa
« famille offensa souvent l'impératrice. Je
« reçus contre ses parens les ordres les plus
« rigoureux : ils ne furent pas exécutés; j'en
« fus vivement réprimandé; ma tête devint
« responsable de leur conduite. Les princes
« Chartoriski ne cessèrent jamais d'être cou-
« pables, et ne furent jamais punis. Je per-
« dis la faveur et la confiance de ma sou-

« veraine. Je vis écrouler la plus étonnante
« fortune qui se soit annoncée dans l'em-
« pire russe. Je fus rappelé pour me justi-
« fier. Le crédit de M. le Comte [1].... mon
« oncle, sauva seul mes jours...........
« nomma à l'ambassade de Varsovie.....
« pouvait vivre comme particulier........
« cependant généreuse et sensible........
« crut se devoir à la reconnaissance.......
« prix de tant de services; je ne..........
« je fus heureux. L'impératrice m'ordonna
« de joindre l'armée de Romanzoff: je refusai
« d'obéir. Tous ses bienfaits me furent ôtés;
« il ne resta plus qu'une pension médiocre,
« suffisante pour vivre, à l'homme dont le
« faste avait ébloui la Pologne. La princesse
« eut la bonté de quitter Varsovie, où je ne
« pouvais rester sans dangers, et reçut par-
« tout des hommages. Ils...jamais long-temps.
« Elle démêlait aisément la vanité, la fatuité,
« la mauvaise foi de ceux qui les lui ren-
« daient. Elle partit pour Londres quelques

[1] Le manuscrit est dans un si mauvais état en cet endroit, qu'une grande partie du feuillet manque.

« semaines après moi : je vous rencontrai avec
« à Calais ; nous passâmes la mer ensemble.
« Le chevalier d'Oraison, que je connaissais
« plus anciennement, m'avait souvent parlé
« de vous : votre attachement pour la belle
« lady Sarah était connu de toute l'Angle-
« terre, et vous rendait intéressant. Vous
« craindre fut mon premier mouvement. Je
« fus bientôt rassuré en vous voyant vous
« fixer, et rendre des soins à une jeune et
« aimable personne. La fatuité de votre
« ambassadeur ne me causa pas une véri-
« table inquiétude. Je partis pour Spa, où
« vous vîntes nous joindre. La princesse y
« fut toujours triste, malade ; mais je vous
« voyais occupé de Mlle de Saint-Léger, et
« je n'en devinai pas la cause.

« Engagé, sans pouvoir m'en dispenser,
« à ramener Mme de Czernicheff à Paris, je
« poussai la sécurité au point d'être bien
« aise que vous accompagnassiez la prin-
« cesse. L'intérêt que vous m'aviez marqué,
« la manière dont nous avions vécu en-
« semble à Spa, m'avaient inspiré du goût

« pour vous : mon inclination m'eût porté
« à vous aimer, si le sort ne m'eût forcé à
« vous haïr. Je ne reçus point de nouvelles
« de la princesse pendant tout son voyage
« de Hollande. La terreur s'empara de mon
« âme, l'avenir se déploya devant moi, je
« fus certain de mon malheur avant d'en
« avoir des preuves. Tout me l'a confirmé
« depuis notre arrivée à Paris : la princesse
« vous aime. Je la connais trop pour ne pas
« la savoir tourmentée de remords; elle ne
« me verra pas sans embarras, sans répu-
« gnance. Elle souffrira des peines inimagi-
« nables : sans vous je serais encore tout
« pour elle. Si elle ne perd ni l'un ni l'autre,
« elle nous perd tous deux. Je n'ai point
« d'asile à espérer dans mon pays, que j'ai
« abandonné pour elle. Tant que j'existerai
« vous ne serez pas tranquille possesseur
« d'un cœur dont vous connaissez le prix :
« tant que vous vivrez, il sera plus à vous
« qu'à moi, et chaque instant sera marqué
« par de nouvelles inquiétudes et de nou-
« velles fureurs.

LAUZUN.

« Votre haine est juste, Monsieur, et,
« involontairement criminel, je la mérite
« tout entière : mon cœur n'est cependant
« pas indigne de vous, ni des hommages
« qu'il rend à la princesse. J'ai long-temps
« combattu une passion, qui ne pouvait
« être suivie que par les plus affreux mal-
« heurs. J'ai compté comme un des plus
« grands celui qui troublait la paix qui ré-
« gnait dans votre âme. Entraîné malgré
« moi par cette passion déraisonnable, j'ai
« sans cesse devant les yeux l'effroyable
« idée de n'inspirer que des remords : prêt
« à faire tous les sacrifices, jamais je n'en
« puis exiger. Je connais tous vos avantages
« sur moi, je ne puis que troubler votre
« bonheur; mais, étranger, nécessairement
« séparé d'elle par les circonstances, vous
« auriez bientôt détruit tout le mien, si
« j'en pouvais espérer. Je ne déshonore-
« rai pourtant pas, en la disputant, une

« conquête qui, toute glorieuse qu'elle est,
« doit rester ignorée. Je ne veux pas que la
« princesse puisse me reprocher d'avoir at-
« taqué les jours de celui à qui elle doit
« tant de reconnaissance. Si je périssais,
« ma mort serait aisément justifiée; et,
« après avoir causé la vôtre, la princesse ne
« vous survivrait pas long-temps. Je m'éloi-
« gnerai, Monsieur; j'irai chercher des dan-
« gers qui ne me rendront pas coupable.
« Je vous plains, je vous estime, je vous
« hais; mais ce ne sera que malgré moi que
« je me battrai contre vous, et je vous
« avertis que je suis et que j'ai voulu être
« ici sans armes.

PRINCE REPNIN.

« Ç'en est assez, Monsieur, je dois de la
« franchise à un si généreux ennemi. Je mé-
« nagerai la sensibilité de Mme Chartoriska.
« Je ne compromettrai point sa gloire, mais
« je vais employer ce qui me reste de crédit
« sur elle pour lui faire quitter promptement

« un pays où elle ne peut pas être heureuse.
« Je vous en avertis, Monsieur, et je vous
« demande votre parole d'honneur de ne
« pas la suivre.

LAUZUN.

« Je n'ai besoin de vous rien promettre,
« Monsieur; je ne balancerai jamais sur ce
« que je croiraï nécessaire au bonheur de la
« princesse, et je ne m'en rapporterai qu'à
« moi pour en juger. »

Le prince Repnin sortit de chez moi et fut chez la princesse; je ne la vis pas seule le reste du jour. Elle me parut douloureusement et profondément affectée. Elle fut malade, s'enferma de bonne heure dans sa chambre, et ne voulut voir ni le prince Repnin ni moi. Il est des situations pénibles au-dessus du courage, des forces de tout le monde, et des résolutions les plus raisonnables. Ce n'est pas à tout sacrifier à l'objet aimé qu'il y a du mérite, tous les cœurs sincèrement touchés en sont capables; c'est la manière de supporter le sacrifice qui en fait

le prix; en montrant trop ce qu'il coûte et ce que l'on souffre on le rend impossible. C'est à cette époque que j'ai été égaré par l'excès de ma passion. J'idolâtrais la princesse, je me comptais absolument pour rien, je la comptais pour tout, les malheurs les plus affreux me semblaient préférables à celui de jeter le trouble et le remord dans son âme; elle lisait dans la mienne; l'amour et le désespoir se lisaient dans ses yeux; elle m'aimait et se livrait malgré elle à son penchant pour moi; mais je voulais, je croyais pouvoir être généreux, je sentais tout l'empire que j'avais sur elle; je m'en servais pour la défendre contre moi-même. Je lui inspirai de la confiance; sûre de moi, elle ne m'évita plus : sa tranquillité m'alarma, je devins jaloux, défiant, je ne trouvai plus de mérite à sa conduite, je ne la crus sage que parce que son cœur était devenu plus calme; j'osai le lui marquer; elle pouvait résister à tout excepté au malheur de ne pas me voir. Convaincu de tout son amour, elle ne me cacha plus la vivacité de sa tendresse, ni celle de ses désirs:

elle ne chercha plus à arrêter les miens ; ce n'était rien que de se perdre, il fallait que je fusse certain d'être adoré. J'étais au moment de m'éloigner pour huit jours, et cet effort était au-dessus de mon courage; j'étais encore dans le régiment des Gardes françaises, et rien ne pouvait me dispenser de monter la garde à Fontainebleau. La princesse ne sentait de nécessité que celle de me rassurer en se livrant à moi. J'ai d'affreux momens à me rappeler; je frémis en écrivant, mais un serment sacré m'impose cette terrible tâche.

C'était le 5 novembre. Je devais partir le surlendemain pour Fontainebleau. Contre son ordinaire, la princesse avait fait défendre sa porte pour tout le monde, même pour le prince Repnin. J'étais seul avec elle ; je lui reprochai d'être triste et sérieuse avec moi. « Je ne puis m'aimer : je suis à vous, me « dit-elle ; jouissez de tous vos droits, il le « faut, je le veux. » Je me précipitai dans ses bras ; je fus heureux, ou plutôt le crime se consomma. Qu'on juge de l'horreur de mon

sort, même en possédant la femme que j'idolâtrais. Elle n'eut pas un instant de plaisir ; ses larmes inondèrent son visage, elle me repoussa. « C'en est fait, me dit-elle, il « n'y a plus de bornes à mes torts, il n'y en « aura plus à mes malheurs; sortez d'ici. » Je voulais rester, elle se jeta à mes genoux : « sortez, au nom de Dieu, sortez. » Frappé comme de la foudre, je n'osai répliquer; je rentrai chez moi. Ma nuit fut un supplice que moi seul encore je suis capable de concevoir. Je retournai chez elle le lendemain de bonne heure; ses rideaux étaient fermés; je les ouvris en tremblant. Elle était sans connaissance; du sang coulait de sa bouche sur sa poitrine; une petite boîte ouverte sur son lit m'apprit qu'elle s'était empoisonnée. Je la crus morte, et j'avalai avec avidité ce qui restait dans la boîte. Je ne sais ce que je devins: je vomis beaucoup de sang; j'eus toute la journée et toute la nuit de violentes attaques de nerfs : je ne sais ce que je devins pendant vingt-quatre heures, et je sais seulement que je ne sortis pas de mon lit, et

que je vomis beaucoup de sang ; ce qui, selon toute apparence, me sauva la vie.

Mme de Lauzun vint me prendre, et me mener à Fontainebleau, où je devais aller avec elle. J'étais dans un état d'affaissement et de stupidité qui ne me laissait pas imaginer de rester. Je priai Mme de Lauzun de m'attendre un moment. Je me levai et m'habillai avec beacoup de peine, et je fus savoir des nouvelles de la princesse. Elle était encore mourante. Je partis cependant; je fus à Fontainebleau comme un fou. Excepté le temps de mon service, je ne vis personne. J'étais réellement très-malade. J'y reçus une lettre de la princesse, que je crois devoir rapporter ici.

« O mon ami, mon amant! toi que j'ido-
« lâtre, toi qui réunis toutes les affections
« de mon cœur, tu n'es plus près de moi !
« Tu es parti, je l'ai voulu. Pourquoi m'as-
« tu obéi ! Ai-je donc dû faire quelque
« chose pour des devoirs que j'ai tous vio-
« lés ! Des horreurs qui m'environnent,
« celles de la mort sont les moins affreuses ;

« si tu savais quel avenir s'ouvre devant
« moi ! J'ai perdu toute espérance, tout droit
« d'être heureuse. Je n'ose plus rien pro-
« mettre, j'ai trahi mes sermens. Que ton
« amour du moins, que ton bonheur me
« tienne lieu de ce que j'ai perdu. Mais,
« hélas! je parle de l'avenir, et je me meurs !
« Je n'aurai point le barbare courage de
« t'ordonner de vivre; je ne sais ce qui se
« passe en moi, tous mouvemens jusqu'alors
« inconnus. Je sens mes derniers soupirs
« sur des lèvres qui brûlent encore de tes
« baisers. Viens, ne perds pas une minute;
« mourons dans les bras l'un de l'autre :
« que le bonheur et le plaisir soient notre
« dernière sensation ! Non ; n'écoute pas des
« désirs insensés. Que mes remords, du
« moins, expient ma faute. Puisse le cou-
« rage de n'être plus coupable me rendre,
« aux dépens de ma vie et de mon bon-
« heur, quelque estime pour moi-même ! »

Cette lettre, écrite d'une main tremblante, inondée de ses larmes, acheva de m'égarer. Je partis seul pour Paris, dès que la nuit

fut venue. J'indiquai à la princesse un lieu où nous pourrions nous voir en sûreté. Sa faiblesse était extrême, elle s'évanouissait à tout moment. Je n'étais guère plus fort. Je n'abuserai pas de la patience de ceux qui me liront : s'ils n'ont jamais aimé, peut-être même s'ils n'aiment pas dans l'instant où ils liront ceci, ils me trouveront bien ennuyeux. Je me contenterai donc de dire que cette conversation nous fit bien du bien et bien du mal. Je retournai à Fontainebleau; je finis ma garde, qui me parut durer des siècles, et je revins. Notre conduite fut circonspecte pendant quelques semaines. Le prince Repnin était généreux. Le changement affreux dont j'étais la cause, la certitude que je ne voyais pas la princesse seule, l'espérance qu'elle partait bientôt, le calmèrent; il me plaignit, et reprit sa tranquillité.

Il se trompait cependant. Je voyais quelquefois Mme Chartoriska seule hors de chez elle; la sagesse de ma conduite, ma modération semblaient avoir éloigné les dangers

qu'elle avait si prodigieusement redoutés. L'amour et la nature ont des droits auxquels on ne saurait échapper. Comment refuser quelque chose à l'amant qu'on adore, surtout lorsqu'il ne demande rien! La princesse fut à moi, prête à tout souffrir. Dans l'avenir, nos jours nous parurent payés par tant de bonheur! Incapable de tout autre soin, je voyais la princesse, ou je l'attendais, et à quelque heure que je perdisse l'espérance de la voir avant le lendemain, je me couchais; mon corps ne pouvait suffire à la fatigue d'être loin d'elle. Le prince Repnin eut quelques soupçons. La princesse s'aperçut qu'il la faisait suivre; tout lui parut préférable à l'horreur de tromper. Elle prit le terrible parti de lui tout avouer; cet aveu, fait par une âme généreuse, fut reçu par une âme généreuse. Le prince Repnin ne se permit ni une plainte, ni un reproche. « Soyez heureuse, lui dit-il; je ne me flatte « pas du courage d'en être témoin. Je par- « tirai dans quinze jours; je joindrai l'armée « russe. » Nous ne crûmes pas offrir aux

yeux de cet homme généreux l'objet et la cause de ses malheurs et de ses peines; je fis un effort que je croyais au-dessus de mes forces; je consentis à aller chez M. le duc de Choiseul, à Chanteloup, jusqu'après le départ du prince Repnin.

Je partis; je recevais chaque jour des nouvelles de la princesse; je souffrais, et je ne vivais pas loin d'elle. Je revins, et trouvai le prince Repnin parti. Qui n'a pas éprouvé une dure contrainte ne peut sentir tout le prix de la liberté. Mon bonheur n'était plus troublé que par la crainte de l'avenir, que par l'horrible certitude de le voir bientôt finir. Nous nous occupions sans cesse des moyens de ne nous séparer jamais. Nous espérions quelquefois; mais le sort de ses charmans enfans nous arrêtait toujours. Ses soins étaient si touchans, ils leur étaient si nécessaires, ils leur réussissaient si bien! Accoutumé à aimer tout ce qui était chez ma maîtresse, je m'attachai fortement à ses enfans. Je crus devoir partager les devoirs de leur mère : mes

yeux se remplissaient de larmes en les caressant. J'aimai mieux prévoir toutes les peines qui m'accablaient que de leur ôter une mère que l'on ne peut raisonnablement comparer à aucune autre. Elle pénétra les sentimens qui remplissaient mon âme; ils ajoutèrent à mes droits sur elle. Elle savait que j'eusse donné avec plaisir la moitié de ma vie pour qu'il me restât un de ces enfans précieux dont il me semblait être le père. Nous ne nous quittions plus; nous montions à cheval deux fois par jour pour éviter les visites importunes, dont il n'y avait pas d'autre moyen de se débarrasser.

Le temps de son départ pour la Pologne arriva : son mari resta pour un procès. Je résolus de la reconduire le plus secrètement et le plus loin que je pourrais : je ne la quittai en effet qu'à deux lieues de Varsovie. Ce voyage avait été charmant, et la princesse chaque jour plus tendre et plus aimable. L'instant où nous nous séparâmes fut terrible. « Mon ami, me dit-elle, il faut

« enfin te découvrir un secret que j'ai eu
« bien de la peine à te cacher. Tu as tant
« désiré un de mes enfans, tu l'auras : je
« veux te laisser la plus chère, la meilleure
« partie de moi-même; je suis grosse, et
« n'ai point vécu avec mon mari depuis que
« je me suis donnée à toi. J'aurai le courage
« de tout avouer à mon mari, d'obtenir que
« le gage le plus cher de notre ardent
« amour te soit renvoyé. » Que l'on connaisse mon cœur, si l'on veut juger de l'impression que me fit ce discours. Il épuisa mes forces en un moment : je m'évanouis, et, lorsque je repris mes sens, je ne retrouvai plus la princesse. Son beau-père, venu au-devant d'elle, l'avait obligée de m'abandonner; elle avait laissé un de ses gens pour me soigner. J'étais dans un abattement dont rien ne pouvait me tirer : je me laissai ramener jusqu'à Breslau, sans boire ni manger, ni proférer une seule parole; je m'y arrêtai, et y attendis des nouvelles de la princesse. Elles remirent un peu ma tête, et je continuai mon chemin jusqu'à Franc-

fort, où j'appris que le roi était dangereusement malade de la petite-vérole.

Je sus sa mort en passant aux Deux-Ponts, ce qui dérangea tous mes projets : je n'étais pas en état de faire ma cour au nouveau roi, et je fus joindre la légion royale, dont j'étais colonel, à Mouzon en Champagne. J'y vécus dans la plus grande retraite, et ne vis absolument que les officiers de mon régiment. Mon temps se partageait entre mes exercices militaires et la princesse. Je la savais triste, malade ; mais elle écrivait toutes les postes. Plusieurs manquèrent enfin : j'envoyai un courrier qui fit la plus grande diligence. J'appris par son retour que la princesse avait été dangereusement malade, et n'avait pas avec elle la seule personne qui pût me donner de ses nouvelles. Ses forces avaient succombé au terrible aveu qu'elle avait fait à son mari. Elle en avait été reçue avec tendresse et générosité ; mais des vapeurs, des maux de nerfs, une tristesse mortelle, joints aux incommodités de son état, l'avaient mise

dans la situation la plus déplorable. Elle désirait vivement me voir, et n'en espérait pas la possibilité. Je demandai à M. de Conflans, aux ordres de qui j'étais, s'il pouvait me donner une permission de trois semaines, que je serais bien aise de passer à la campagne près de Francfort.

Je partis seul et le plus secrètement possible. Le dernier jour je me perdis, et j'allai demander mon chemin à une maison où je voyais de la lumière. Je fus fort surpris de trouver une famille anglaise et d'apprendre que c'était celle du jardinier de la princesse. Je savais bien qu'il n'était pas difficile d'entrer dans le parc, mais je ne voulais pas être connu ; je craignais d'être arrêté par les patrouilles de Cosaques et de ne pouvoir obtenir sans me découvrir qu'on me menât à elle. Il était onze heures du soir; je vis rentrer les différentes troupes qui venaient de faire leur ronde, et je m'introduisis dans le jardin, où je fus bientôt attaqué par deux gros chiens qu'on lâchait toutes les nuits. Il y en avait un que j'avais donné à la princesse en An-

gleterre, je l'appelai par son nom; César me reconnut, et vint à moi me caresser; l'autre chien se retira, et je m'approchai de la maison. Je vis deux femmes qui se promenaient, l'une rentra, et l'autre vint au-devant de moi; je la reconnus pour Mme Parisot, femme de chambre que j'avais donnée à la princesse. « Venez, me dit-elle, ni les obstacles, « ni les distances ne peuvent tromper son « cœur; il vous attendait. » La princesse me serra dans ses bras. « Les besoins de mon « cœur me font toujours deviner tes actions; « il était impossible que tu me laissasses « l'affreuse idée de tout ce qui nous séparait; « que tu ne vinsses pas prêter de nouveaux « charmes à ma retraite, mon unique con- « solation. » Je passai deux fois vingt-quatre heures à Pawansky : là tout était intéressant pour moi; il en fallut partir. J'avais pris des mesures certaines pour me trouver à ses couches, ou du moins pour être près d'elle.

Je revins un peu plus tranquille que la première fois. De retour à mon régiment,

je me procurai tous les mémoires relatifs aux affaires de Pologne, de Prusse et de Russie; et, d'après un grand nombre de bons et de mauvais ouvrages que j'eus la patience de lire, je me fis un système politique sur les intérêts de ces trois puissances. Je fis un assez long mémoire que j'adressai au prince Adam. Il le communiqua à M. de Stackelberg, ministre de Russie à Varsovie, qui l'envoya à Moscou sans que j'en susse rien. L'espoir d'être ambassadeur ou ministre de France à Varsovie me donna pour le travail une ardeur infatigable. La princesse approuva mon plan, et chaque poste m'apportait de nouveaux encouragemens.

Elle me manda, dans le mois de septembre, qu'elle était moins contente de son mari; que mon dernier voyage avait été su, et qu'elle craignait que celui que je voulais faire pour ses couches n'eût de grands inconvéniens; mais qu'elle mourrait de douleur s'il n'avait pas lieu. Je partis vers la fin de septembre, et trouvai à Strasbourg une

lettre de la princesse, venue par estafette, qui me demandait instamment de retarder mon départ. J'en trouvai une autre à Francfort, plus faite encore pour m'effrayer sur les mauvaises dispositions du prince. Rien ne put me décider à rester loin de la princesse pendant le temps de ses couches. Je lui envoyai un Polonais, nommé Mouskowski, que j'avais amené avec moi, et j'allai l'attendre dans une petite ville libre bâtie sur la Vistule et appelée Thorn.

J'y reçus la réponse de la princesse. Elle me mandait qu'elle ne pouvait être si près de moi sans désirer me voir, quelque danger qu'il y eût; qu'il était important que je ne fusse vu de personne; que Mme l'Huilier me cacherait chez elle, et qu'elle viendrait m'y voir. Je ne perdis pas un instant pour arriver : l'inquiétude, l'agitation, la fatigue, m'avaient changé au point de me rendre méconnaissable. « Vous ne verrez point « votre princesse ce soir, me dit la compa« tissante l'Huilier, en m'embrassant; elle « a des douleurs assez vives pour lesquelles

« on lui a ordonné de se coucher; elles
« se dissiperont probablement pendant la
« nuit, et elle sera demain matin ici de bonne
« heure. »

Le lendemain au contraire les douleurs augmentèrent, et j'obtins avec beaucoup de peine d'être introduit dans le palais bleu, où Mme Parisot m'enferma dans une grande armoire où l'on mettait des robes, derrière le le lit de la princesse. Elle eut un travail douloureux qui dura près de trente-six heures. J'entendais ses cris, et chacun semblait devoir être le dernier. Je n'entreprendrai pas de décrire ce qui se passa dans mon âme, mes malheurs étaient les fruits de mes crimes; ce que j'aimais le mieux sur la terre en était la victime. Ce supplice finit enfin: on me tira de ma prison, on me fit entrer dans la chambre de Mme Chartoriska. J'inondai son visage de mes larmes, je ne pouvais proférer un seul mot. « Tu m'as sauvé la vie,
« me dit-elle, je te savais là, je n'ai dû mes
« forces qu'au courage que m'inspirait la
« certitude d'être si près de toi; pouvais-je

« en manquer, sûre que tu recevrais mon « dernier soupir. Baise cet enfant, qui m'est « déjà plus cher que tous les autres : il serait « si dangereux pour lui que tu fusses décou- « vert! éloigne-toi, va t'établir à quatre « meilen (huit lieues) d'ici, dans une ferme « dont je puis disposer. Ce billet te fera « bien recevoir par les bonnes gens qui l'ha- « bitent; nous nous reverrons bientôt; vous « recevrez tous les jours de mes nouvelles. » Il fallut encore une fois la quitter.

Je gagnai lentement mon nouveau gîte. Je trouvai une maison simple, mais d'une propreté qui allait jusqu'à l'élégance. Je fus reçu par un homme d'environ soixante ans, d'une figure vénérable; sa femme, un peu plus jeune que lui, paraissait avoir été belle. Deux jeunes femmes d'une figure agréable, dont l'une était au moment d'accoucher, et une petite fille, composaient cette honnête famille : je remis ma lettre; elle était conçue en ces termes.

« M. Ombowsky, je vous prie de recevoir « chez vous celui qui vous remettra ce bil-

« let; je vous confie ce que j'ai de plus cher
« au monde, et ma confiance dans vos soins
« et dans votre discrétion est sans bornes.

« J. Chartoriska. »

« Vous êtes ici chez vous, me dit le bon
« M. Ombowsky; vous pouvez disposer de
« nos personnes mêmes, car nous apparte-
« nons à la princesse bien plus encore par
« notre reconnaissance que par ses bienfaits,
« quelque immenses qu'ils aient été envers
« nous. » Je me retirai dans ma chambre,
sans qu'il me fût possible de souper. Je re-
çus le lendemain des nouvelles de la prin-
cesse; elle était aussi bien qu'on pouvait
l'espérer.

Je me promenai dans un assez grand
jardin avec M. Ombowski. Il me raconta
son histoire : il était né avec une fortune
satisfaisante à son ambition. Il avait épousé
par amour une fille de qualité de Kami-
niek, et en avait eu plusieurs enfans. Il n'y
avait pas de situation plus heureuse que la
sienne, lorsque le prince Radziwill, auquel

il était attaché depuis long-temps, l'engagea à entrer dans la confédération de Bar. Deux jeunes Polonais, qui aimaient éperdument ses deux filles, ne crurent pouvoir mieux leur prouver leur dévouement qu'en suivant leur père. Ils furent blessés, pris, et envoyés tous trois en Sibérie; leur maison brûlée, les terres dévastées par les Russes, et tous les biens confisqués par l'impératrice. Mme Ombowski, qui était de Kaminiek, terre appartenante à la princesse, qu'elle avait vue dans son enfance chez le comte de Flemming, son père, fut se jeter à ses pieds avec ses filles, et n'eut pas de peine à attendrir un cœur si généreux et si compatissant. La princesse entreprit avec chaleur de réparer les malheurs de cette famille infortunée; elle obtint son pardon, fit revenir les hommes de Sibérie, maria les deux filles à leurs amans, à qui elle fit accorder deux places considérables en Lithuanie, et donna à M. Ombowski et à sa femme une très-jolie terre où ils habitaient tous, et où ils ne

cessaient de bénir leur bienfaitrice. Depuis que je vis avec des hommes, je n'en ai jamais vu qui sentissent mieux leur bonheur, et pour qui la reconnaissance eût plus de charmes.

Je recevais tous les jours des nouvelles de Mme Chartoriska, et les soins de mes hôtes rendaient mon séjour chez eux agréable. J'entendis sans cesse faire des vœux pour celle qui m'y retenait. Je passai un mois sans impatience dans ce séjour tranquille. Un jour que j'étais inquiet de n'avoir point reçu de lettre de la princesse, je la vis arriver fort incognito. Une divinité descendue dans cette maison y eût été moins adorée. On nous laissa seuls. « Mon « ami, me dit-elle, je vous dois une grande « explication; j'ai eu le courage de faire à « mon mari l'aveu que j'avais projeté; il a « eu pitié de l'état affreux où j'étais en lui « parlant, et ne m'a point fait de reproches. « Je vous laisserai cet enfant, m'a-t-il dit, « si vous le voulez; mais il faut que vous « vous engagiez par les sermens les plus

« sacrés à ne jamais voir son père. Mes
« larmes ont été ma seule réponse ; pou-
« vais-je promettre de l'abandonner ! Tu
« connais mon mari : aigri par des gens
« méchans, il peut avoir un moment d'hu-
« meur; mais le fond de son caractère est
« bon et indulgent. Il n'est point jaloux, et
« te verra bientôt sans répugnance. Passe
« quelque temps à Dresde et à Berlin; que
« Varsovie ne paraisse pas l'unique but de
« ton voyage, et je pourrai bientôt te ser-
« rer encore dans mes bras. » La fille aînée
de M. Ombowski accoucha pendant cette
conversation. Nous tînmes sur les fonts, et
nous appelâmes l'enfant, qui était une fille,
la Belle Armance Fortunée, du nom de la
princesse, du mien et du hasard qui lui
avait donné son parrain et sa marraine. La
princesse repartit pour Varsovie, et moi, le
lendemain matin, pour Dresde.

La ville et l'électeur sont aussi tristes
que l'électrice est gaie. Je fus bientôt en
grande faveur près d'elle; la circonspection
avec laquelle je recevais les distinctions

dont elle m'accablait eut beaucoup de succès près de l'électeur. L'électrice crut devoir parler plus clairement. Un jour de cour elle me prit dans une embrasure de fenêtre : « Pour un Français, me dit-elle, vous « n'êtes ni galant, ni pénétrant. (Comme « je ne répondais pas) : Il faut donc vous « faire des questions pour obtenir quelques « mots de vous ? Est-il possible qu'il n'y ait « pas dans cette cour de femme à qui vous « rendiez des soins. — Rien n'est plus vrai, « Madame.—Et pourquoi, je vous prie ?— « Les vieilles ne me tentent pas, et les jeunes « ont toutes des amans.—Toutes ? vous n'en « savez rien : j'en connais qui n'en ont point, « et qui désireraient peut-être vos homma- « ges, si elles pouvaient les croire sincères. « Devinez », ajouta-t-elle en me regardant avec beaucoup d'expression. L'électeur, en approchant, interrompit cette conversation, que l'on commençait à remarquer. Je ne crus pas devoir exposer l'électrice à une seconde, et je partis de Dresde pour Berlin.

Je recevais exactement des nouvelles de la princesse; mais elle ne me permettait pas encore d'aller à Varsovie. Je m'occupai avec application de l'administration militaire et de l'administration intérieure de la Prusse. J'envoyai plusieurs mémoires à M. le maréchal de Muy et à M. de Vergennes, en l'absence de M. de Pons, ministre du roi de Berlin. Mlle de Hartefeld, dame d'honneur de la reine de Prusse, qui avait eu précédemment une grande passion pour M. le comte de Guines, sachant que j'avais épousé sa nièce, se crut obligée aux plus grandes honnêtetés pour moi. La confiance s'établit bientôt; elle me confia tous les détails de son attachement pour M. de Guines, et finit par prendre du goût pour moi. Les lettres de la princesse ne devenaient pas plus rares; mais elles étaient plus froides, et tendaient toutes à reculer l'époque de mon voyage en Pologne.

Je me liai très-intimement avec M. Harris, ministre d'Angleterre, dont la société faisait tout le charme de mon séjour à Berlin.

Il me mena partout, et je fus bientôt aussi établi que j'eusse pu l'être à Paris. Le roi revint de Potzdam; j'eus souvent l'honneur de lui faire ma cour; il me traita avec bonté et distinction; le prince Henri me prit dans la plus grande amitié. Je vivais beaucoup avec lui, et je l'entendais toujours parler guerre et militaire avec une nouvelle admiration. Il eut la bonté de me dire que le roi désirait que je pensasse à être ministre de France près de lui, et qu'il lui avait permis de m'apprendre qu'il ferait faire avec plaisir toutes les démarches qui pourraient m'y faire réussir : cela ne convenait nullement à mes vues; je remerciai et refusai, en donnant pour raison que j'étais fort attaché à la carrière militaire, et que je ne me sentais point de talent pour la politique. M. le prince Henri eut la bonté d'insister à plusieurs reprises; mais sans me faire changer d'avis.

Dans cet intervalle, Mlle de Hartefeld, que je voyais souvent, se prit d'un goût très-vif pour moi; il s'en fallut bien que je le partageasse. Je ne lui cachai pas même que

j'en aimais une autre. Un tel aveu ne diminua pas son attachement. J'en fus reconnaissant et touché; je crus lui devoir la plus grande amitié, je la consolai, je la plaignis, mais je ne devins pas son amant, et ne cessai pas une minute d'adorer la princesse. On jugea sur les apparences, et l'on ne douta bientôt plus à Berlin que je n'eusse Mlle de Hartefeld : on le manda à Mme Chartoriska; elle le crut, m'écrivit une lettre très-froide, dans laquelle elle me disait qu'il fallait rompre tout commerce entre nous, et me demandait instamment de ne pas aller à Varsovie.

Abandonné de la princesse, je pensai mourir de douleur; j'aurais donné ma vie pour lui parler un quart-d'heure. Vingt projets plus extravagans les uns que les autres se présentèrent à mon esprit. La princesse m'était trop chère pour n'être pas décidé par la crainte de la compromettre. J'obéis donc, et me résolus à repartir pour la France. La veille du jour fixé pour mon départ, M. de Rullecour, officier français passé au

service de Pologne, vint en courrier m'apporter une lettre du prince Adam, qui me demandait, comme la plus grande marque d'amitié que je puisse lui donner, de venir passer vingt-quatre heures à Varsovie pour des affaires de la plus haute importance, ajoutant que je m'y cacherais aisément, si je ne voulais pas y être connu. Je ne balançai pas un instant, et partis le soir même. Je renvoyai tous mes gens à Leipsick, et ne gardai avec moi qu'un seul chasseur polonais que j'avais pris à Berlin. Je préférai un découvert à toute autre voiture, comme la plus légère. Je m'aperçus à peine du froid excessif dont beaucoup de malheureux périrent. L'espérance de voir la princesse avait absorbé toutes mes sensations physiques et morales; j'arrivai, et me cachai dans Mariville, chez M. de Rullecour.

Le prince Adam vint m'y voir aussitôt. Il me dit qu'il avait communiqué à M. de Stackelberg le Mémoire relatif aux affaires de Pologne et de Russie que je lui avais précédemment adressé; que ce ministre l'a-

vait envoyé à sa cour, où il avait fait une telle impression, qu'il avait désiré en conférer avec moi, ne doutant pas que, pour peu que la France voulût s'y prêter, on ne pût raccommoder le partage de la Pologne, et rendre à cette puissance la plus grande partie de l'existence qu'elle avait perdue. Je répondis au prince que je verrais avec plaisir M. le baron de Stackelberg; mais que je n'avais aucun pouvoir, et qu'il m'était difficile de deviner les intentions d'un ministre que je connaissais à peine. M. de Stackelberg vint dans la nuit : nous causâmes longtemps. Le résultat de notre conversation fut un Mémoire que j'envoyai à Versailles, et lui à Moscow. Il m'était impossible de rester caché jusqu'au retour de nos courriers : je me fis donc présenter à la cour, et j'allai partout.

Mme Chartoriska était à la campagne, d'où elle ne revint que deux jours après; elle arriva à la comédie. Je ne puis exprimer l'émotion que me causa sa présence. Je fus dans sa loge; elle me reçut très-froide-

ment. Je n'obtins qu'avec peine la permission de la voir seule. Le lendemain elle ne voulut point écouter ma justification ; elle exigea que je lui rendisse ses lettres et son portrait. Je fis tout ce qu'elle voulut, et me renfermai chez moi dans le plus affreux désespoir. Elle m'envoya chercher le lendemain matin : je la trouvai plus calme et moins sévère. Elle me demanda tous les détails de ce qui s'était passé entre Mlle de Hartefeld et moi. Je brûlai devant elle son portrait et ses lettres, et promis de ne répondre à aucune de celles qu'elle pourrait m'écrire, promesse que j'ai tenue exactement. Mlle de Hartefeld est la seule femme pour qui j'aie eu de mauvais procédés, qu'elle ne méritait assurément pas : aussi me les suis-je souvent et sévèrement reprochés.

La princesse me pardonna, avec cette grâce inséparable de tout ce qu'elle fait. Je voulus rentrer en possession de mes anciens droits; mais elle s'y refusa absolument. « Tu m'affligerais, me dit-elle ; tu serais

« perdu, si, dans tes bras, quelque chose « troublait encore mon bonheur. » M. Braniski, grand général de la couronne, était plus amoureux d'elle que jamais, et marquait chaque jour son amour par de nouvelles extravagances. La princesse le traitait mal, et le voyait peu chez elle; mais toute la société de la palatine de Polosk, dans laquelle M[me] Chartoriska vivait beaucoup, lui était entièrement dévouée. Ce fut la seule maison de Varsovie où l'on ne chercha pas à m'attirer. La princesse Poniatouska s'y joignit; et la princesse fut tellement obsédée de tout cela, que les ménagemens qu'elle se voyait obligée de garder ravissaient une grande partie du temps que nous aurions pu passer ensemble.

Je m'en affligeai, je crus qu'il y avait de sa faute, je m'en plaignis à sa Lulli. « Elle « vous aime, me dit-elle; mais vous êtes « un bien dont elle est trop avare. Un peu « de jalousie vous la rendra plus tendre que « jamais, et lui donnera le courage d'écar- « ter tout ce qui veut l'eloigner de vous.

« Allez davantage dans le monde; que « toutes ces femmes n'aient pas l'air de « vous être si parfaitement indifférentes ; « vous vous en trouverez bien. » Je suivis malheureusement les conseils de la Lulli. L'amant de Mme Chartoriska ne pouvait manquer d'exciter la curiosité des autres femmes; plusieurs me firent des avances assez marquées, entre autres une jeune comtesse Potoska Plumaska, qui était nièce de la grande générale Oliniska, chez qui j'allais continuellement, et chez qui je la trouvais sans cesse. J'affectai de m'en occuper beaucoup; la princesse le remarqua, et ne dit rien. La petite femme était fort coquette, et l'était beaucoup avec moi.

Je lui donnai le bras à un bal masqué, où elle me parla des conditions auxquelles elle consentait à se donner à moi, et même à me suivre en France. Je ne me croyais pas si avancé, et ne désirais pas que cela fût si loin. J'éludai donc, sans rien répondre de positif. Un petit masque, assis près de moi, se leva brusquement, et se perdit dans

la foule. Je ne m'en aperçus pas, et sortis un instant après du bal. Je fus le lendemain, comme à mon ordinaire, pour me promener à Pawansky. C'était mon plus grand plaisir. La princesse y arriva un instant après moi; mais dès qu'elle me vit, elle fit retourner sa voiture. Je voulus m'en approcher; mais elle ordonna à son cocher d'aller à Varsovie aussi vite qu'il pourrait. Je ne concevais pas ce que cela voulait dire. Je fus trois fois chez elle dans la journée sans la voir; je lui écrivis que je ne concevais rien à sa conduite, et que la tête me tournait. Elle me répondit : « J'ai vu, « j'ai entendu ce que je n'aurais jamais pu « croire; vous me trompez pour Mme Plu- « maska. — Vous m'avez perdu, dis-je à la « Lulli. »

Je rentrai chez moi; une fièvre affreuse me prit, et j'eus le transport le plus effrayant. La Lulli fut chez la princesse : « Qu'avez- « vous fait! lui dit-elle; Lauzun se meurt, « et c'est votre ouvrage. » Mme Chartoriska vint chez moi, passa la journée et la nuit

entière, sans que je la reconnusse. Je la vis enfin à genoux près de mon lit, baignée de larmes. Un passage si subit du désespoir à la joie pensa me coûter la vie ; je me rétablis difficilement ; les soins tendres et touchans de la princesse me faisaient préférer mon extrême faiblesse aux forces que j'avais perdues, et que je commençais à reprendre. M. Braniski en fut jaloux, se plaignit hautement, osa menacer mes jours. « Je ne vous aime pas, lui dit-elle, et ne me « forcez pas à vous haïr. — Cela suffit, Ma« dame, répondit-il avec fureur ; je verrai « si M. de Lauzun est digne de posséder « un bien que j'acheterais de tout mon « sang. — Oui, Monsieur, reprit la prin« cesse avec fierté ; il sait que ma vie est « attachée à la sienne ; il saura la défendre ; « je n'exige plus rien de vous ». M. Braniski se calma, et il ne se passa rien. On m'avertissait cependant que le grand général n'avait rien de sacré ; que j'avais tout à craindre de la foule de coupe-jarrets dont il était sans cesse entouré. On me conseillait

de ne pas marcher sans escorte; je ne pris d'autres précautions que celle d'être bien armé; et il ne m'arriva rien.

J'allais davantage dans le monde; la manière dont la princesse semblait me.... [1] augmentait la curiosité que j'inspirais à toutes les femmes de Varsovie....... me voir. Une revue des.......... fut une occasion qui en réunissait un grand nombre. Elles revinrent ensuite à l'assemblée, chez la grande générale. La princesse paraissait leur demander....... son choix avec une grâce qui me...... et leur indulgence....... plumet de mon bonnet, en ramassant quelque chose. Mme Plumaska, que je n'avais pas vue depuis la scène qui m'avait coûté si cher....... une assez belle plume de héron, qui était dans ses cheveux, me dit avec empressement : « .... de plume, je vous demande « pardon de........, répondis-je froidement; « je suis attaché à votre plume brûlée ».

[1] Le manuscrit en cet endroit est dans le plus mauvais état.

Mme Chartoriska, qui m'avait entendu, me dit avec un regard charmant : « Donnez-« moi votre bonnet, que j'y mette la mienne. « J'aime mieux maintenant la plume brû-« lée. » M. Braniski se leva avec humeur, et sortit.

Le soir, au bal masqué de l'Opéra, il eut l'air de vouloir me chercher querelle. « Fi-« nissons ceci, M. le grand général, lui dis-je; « cinq minutes d'entretien à Vola [1] suffi-« ront. Le moyen sera beaucoup plus digne « de vous et de moi qu'une dispute au bal. » Il accepta, et nous nous donnâmes rendez-vous pour le lendemain à huit heures du matin. Tout Varsovie le sut bientôt et se prépara à nous servir de témoin. Le roi en fut vivement affligé, et envoya chercher à six heures du matin M. Braniski, avec qui il eut une longue conversation, après laquelle le grand général vint chez moi avec une suite assez nombreuse, me dire qu'il désa-

[1] Plaine à un quart de lieue de Varsovie destinée aux duels publics, fort communs en Pologne.

vouait publiquement tous les propos dont j'avais pu être offensé, et qu'il me demandait mon amitié, qu'il méritait par son estime et sa considération pour moi. Je n'avais plus rien à dire : il fallut céder, et le prince Casimir Poniatowski, frère du roi, nous fit embrasser et nous raccommoda. Mme Oginska m'avait envoyé le matin un superbe cheval turc avec une paire de pistolets et un sabre, en me faisant dire qu'elle espérait me porter bonheur.

Le soir même, nos courriers de Versailles et de Moscou arrivèrent. L'impératrice approuvait mes propositions, m'écrivait une lettre pleine de bonté, et m'envoyait des pouvoirs fort étendus. M. de Vergennes me mandait de me rendre à la cour le plus promptement possible. Je fixai mon départ le surlendemain au soir. Je dînai à Powanski avec la princesse. Je la serrai long-temps dans mes bras; il fallut enfin m'en séparer. Je ne m'arrachai de Powanski qu'avec un déchirement que l'espoir fondé de la revoir bientôt ne pouvait soulager, et qui était un vrai

pressentiment que nous ne nous reverrions plus.

J'arrivai à Versailles dans la fin du mois de mars 1775. M. de Vergennes, que je ne connaissais pas, me reçut avec tout l'intérêt que devait naturellement inspirer les importantes affaires dont j'étais chargé. Il loua ma conduite, et m'avertit de partir sous peu de jours pour Pétersbourg, mais il changea bientôt d'avis; il ne lui convenait pas que le traité fût fait pour moi, et que je restasse ministre du roi près l'impératrice des Russies, qui semblait le désirer vivement. M. de Juniez, son ami intime, venait d'y être nommé. M. de Vergennes faisait journellement des difficultés absurdes, traînait en longueur et voulait faire rompre cette négociation, sans qu'il parût y avoir de sa faute. Je perdis pendant ce temps-là un procès de quatre-vingt mille livres de rentes; j'en fus peu touché; ma fortune était ce qui m'intéressait le moins.

J'avais trouvé à mon retour la reine infiniment liée avec Mme la princesse de Gué-

ménée et Mme Dillon; elles lui avaient quelquefois parlé de moi, et lui avaient inspiré de la curiosité de me connaître davantage. Elle me reçut avec bonté; j'eus souvent occasion de la rencontrer chez Mme de Guéménée, où elle me traitait avec distinction; je montais exactement à cheval avec elle, et en moins de deux mois, je devins une espèce de favori. Ma faveur fut cependant interrompue par la nécessité de joindre mon régiment. Les révoltes pour le blé dans les villages voisins de Paris avaient engagé à faire marcher des troupes. La reine désira que mon corps se rapprochât, et que je ne m'éloignasse pas; je ne crus pas devoir y consentir, et je pris congé. Elle en parut véritablement affligée, et vint dans l'après-dîner du même jour à Montreuil chez Mme de Guéménée pour me dire adieu, et pour m'offrir de demander au roi la permission de me faire revenir au sacre, ce que je refusai.

Les affaires de Russie paraissaient être oubliées. Je pressai inutilement M. de Vergennes de finir et de me donner une réponse

décisive : il me dit qu'il avait le traité plus à cœur que jamais, et qu'il espérait conclure dans le courant de l'été ; que le roi me ferait revenir de mon régiment, si cela était nécessaire. Le soir même que je devais partir, la reine me fit dire d'attendre encore deux heures, et d'aller lui parler le lendemain matin à Montreuil. « Ne partez pas en-« core, me dit-elle avec beaucoup de grâce ; « la révolte pour les grains oblige à faire « approcher des troupes : nous ferons venir « votre corps. » Je la remerciai, et lui répondis que, s'il n'était pas nécessaire, je ne désirais pas un déplacement désavantageux à ma légion. « Vous êtes un imbécile, » repliqua-t-elle en riant. Le baron de V*******, chargé par M. le maréchal de Muy du mouvement des troupes, entra : « Baron, « lui dit-elle, faites donc marcher la légion « royale, et faites-les venir assez près pour « que cet imbécile-là ne nous quitte pas, « comme il en a le projet. » Le baron répondit qu'il exécuterait ses ordres, et parut étonné. Je le priai de ne rien changer à son

plan. Je chassai encore au bois de Boulogne avec la reine; elle ne cessa de me parler, et de ce moment ma faveur fut tellement remarquée, qu'il fut peut-être heureux pour moi de partir dans la nuit même.

Les lettres de la princesse devinrent plus courtes et moins fréquentes; on me manda de Varsovie qu'elle était entièrement subjuguée par la société de la palatine de Polosk et que M. Braniski passait sa vie chez elle; je lui en écrivis fortement; mes représentations furent mal reçues. Pénétré de douleur, je répondis avec désespoir et indignation. J'osai redemander mon enfant; « je ne voulais pas, disais-je, qu'il fût élevé « parmi mes ennemis; » je ne pus l'obtenir. Nous nous brouillâmes et cessâmes de nous écrire. Une profonde tristesse m'accablait, je restai fidèle à la princesse et absolument insensible à toutes les avances que me faisait une assez jolie petite Mme de M******, enlevée par M. le prince de Nassau, et retirée près des Deux-Ponts.

Je logeais chez la mère d'un officier de

mon régiment, et le mis en prison pour quelques sottises; sa sœur, jeune et jolie, vint me le demander; je le lui refusai. Lorsque tout le monde fut retiré le soir, Mlle Plumkett entra dans ma chambre : « Sire, êtes-vous, « me dit-elle en riant, aussi sévère, aussi « pédant que vous l'avez été ce matin de- « vant tout le monde ?» Nous causâmes; elle était drôle et folle, elle me fit rire. Je lui promis de faire sortir son frère de prison le lendemain; elle m'embrassa pour me remercier, et m'inspira des désirs qu'elle partageait plutôt qu'elle n'avait l'air d'accorder. Nous eûmes encore une conversation de ce genre. Elle partit ensuite pour Strasbourg avec une de ses tantes, me quitta gaîment, le plaisir d'aller dans une grande ville lui ôtant toute espèce de regrets.

Je fus obligé, pour quelques affaires relatives à mon corps, d'aller dîner près de Sarguemine, chez M. le comte de la L...n. On était dans cette maison poli, aimable à l'allemande; ce qui ne pouvait pas trop me convenir. Mme la baronne D******, belle-

sœur de Mme de la L...n, me parut cependant d'une gaieté franche et fort différente de toute la société. Au bout de quelques heures, nous fûmes aussi familièrement ensemble que nous eussions pu l'être après plusieurs années. Je la retrouvai quelques jours après aux Deux-Ponts. Elle me confia qu'elle avait eu un amant qu'elle avait beaucoup aimé; qu'il s'était mal conduit, que les circonstances les avaient séparés; qu'elle n'aimait plus rien; que c'était un état triste, mais qu'il fallait bien prendre son parti, et qu'elle s'occupait uniquement de l'éducation de ses enfans, et de donner de la considération à son mari, qui était une assez bonne bête, incapable de s'en donner par lui-même. Je me proposai de bonne foi; je fus accepté de même, et nous convînmes que, dans la semaine d'ensuite, j'irais prendre possession de mon nouvel emploi dans le vaste et lourd château de Herusheim, au beau milieu du Palatinat, pendant que le baron ferait la semaine de service de chambellan chez l'électeur pa-

latin. Je fus reçu à merveille, et dès le soir, je remplaçai le baron dans le lit où couchaient depuis tant de siècles les aînés de la maison D*****.

Le mari revint avec son père, et quelques amis de même trempe. Je parlai politique avec les uns; je bus immensément avec les autres. Je me fis expliquer tous les arbres généalogiques de la famille : je donnai de l'excellence à tout le monde; j'assurai le vieux bourgraff qu'il vivrait très-long-temps, le baron, qu'il serait quelque jour un grand ministre palatin, et le bailli, que les armées françaises ne viendraient plus dans le Palatinat. Enfin je réussis parfaitement, et j'eus la satisfaction de voir le choix de la baronne déclaré et généralement approuvé.

On aime, dans les pays étrangers, à se faire honneur de ce qu'on a. La baronne me mena à une fête chez l'électrice palatine à Ockersheim, où elle ne fut pas fâchée de me montrer, ainsi qu'un petit cheval isabelle à crins blancs qu'on lui avait envoyé

de Mecklenbourg, et qui lui était arrivé en même temps que moi. Nous fûmes tous deux examinés avec attention.

Quatre jours après je fis mon entrée à Schweizingen, où je fus inspecté comme à Ockersheim. Nous revînmes de là souper à Manheim, chez M. Odune, ministre de France, et je pensai m'y bien mal conduire. Mlle Odune, jeune et jolie personne, coquette et moqueuse, était à table vis-à-vis de moi, et étouffait de rire toutes les fois qu'elle me regardait. Nous promenâmes après souper : je lui demandai pourquoi elle s'était moquée de moi. « Je vous de- « mande pardon, me dit-elle, vous connais- « sant aussi peu; mais c'est qu'il est par trop « plaisant et par trop ridicule de vous voir « devenu *amant d'Allemagne.* Savez-vous « que c'est une charge au moins aussi im- « portante que celle du bailli, et qu'il faut « que vous paraissiez dans toutes les occa- « sions de représentations. » Nous plaisantâmes assez gaîment : je me proposai à elle comme amant extraordinaire, sans préten-

tions, sans titres et sans droits, mais non pas sans désirs. La promenade finie, je ramenai Mlle Odune chez elle; je montai dans sa chambre, où nous aurions sans doute continué long-temps à faire de la morale et peut-être pis, si un vieux valet ne m'avait officieusement proposé de m'éclairer pour m'en aller. Dieu sait ce qui serait arrivé, si j'étais sorti sans lumière; car Mlle Odune paraissait de la meilleure volonté du monde.

Nous partîmes le lendemain matin de bonne heure pour Hernsheim, et je retournai bientôt après à mon régiment. Mme la marquise de Chamboran, grosse femme fraîche et bête, dont la mari commandait à Sarguemine, se mit dans la tête de jouer la tragédie en société, et de me la faire jouer. Dès qu'elle savait un rôle, je lui en faisais apprendre un autre, en lui persuadant qu'elle y serait infiniment mieux. Je trouvais tous les jours quelque nouvelle difficulté à fixer celui de la représentation. Elle me fit entendre que, puisqu'elle ne pouvait jouer la comédie, elle jouerait vo-

lontiers avec moi à quelque autre jeu. C'était une fort bonne femme à qui son mari donnait souvent cent coups de baton mal à propos, et à qui il en eût donné mille pour peu qu'il y eût eu une raison. Je crus devoir lui dire franchement que je ne lui convenais pas, et qu'il lui fallait, à tous égards, un amant plus solide que moi. Elle ne se fâcha pas, me remercia, m'embrassa, et nous continuâmes à vivre en fort bonne intelligence.

Je revins à Paris, et mon retour à la cour fut au moins aussi brillant que l'avait été mon départ. Une course de chevaux français, où mon cheval, monté par un enfant, gagna, acheva de me mettre à la mode. La reine parut désirer vivement d'en voir, et il y en eut un grand nombre d'arrangées pour le printemps prochain. Je fus à Fontainebleau, où ma faveur commença à avoir la publicité qui m'a fait depuis tant d'ennemis.

M. de Vergennes avait entièrement rompu le traité de Russie, et, quoique offensée, l'impératrice n'y renonçait qu'à regret. Je

m'attachai sincèrement à la reine, dont les bontés et la confiance me touchaient. Je voulus lui faire gouverner un grand empire, lui faire jouer à vingt ans le rôle le plus brillant qui pût à jamais la rendre célèbre. Je voulus enfin qu'elle devînt l'arbitre de l'Europe; mais plus je désirais la couvrir de gloire, plus il me semblait que je devais rendre facile la route qui devait la conduire à l'immortalité. J'osai m'adresser à l'impératrice de Russie, et lui demander si elle voulait après elle laisser encore l'empire du monde entre les mains d'une femme. J'en indiquai aisément les moyens. Il fallait qu'un traité avantageux à la France, et dont la Russie n'eût point à rougir, signé de l'impératrice, et revêtu des formalités nécessaires, fût déposé entre les mains de la reine de France, et qu'avec de telles armes, elle eût le courage de plaider devant le roi et son conseil une cause sans réplique. Je ne m'étais pas trompé en comptant sur l'impératrice : elle reçut avidement mes propositions, m'honora de

pouvoirs sans limites, et ne me donna d'autres instructions que d'allier par la reine, à quelque prix que ce fût, son empire au sien. La reine ne m'écouta pas sans étonnement : le développement d'un si vaste plan lui en imposa. Elle me demanda du temps pour réfléchir, et je vis que tout était perdu. Il n'y avait rien cependant que je n'aimasse mieux risquer que d'avoir le plus petit reproche de négligence ou d'impatience à me faire, et j'attendis.

Ma faveur cependant paraissait monter au plus haut degré. La reine ne croyait pouvoir trop faire pour un homme qui voulait tout faire pour elle. Elle sortait rarement sans moi, ne me permettait pas de quitter la cour, qui était alors à Fontainebleau, me faisait toujours place près d'elle au jeu, me parlait sans cesse, venait tous les soirs chez Mme de Guéménée, et marquait de l'humeur lorsqu'il y avait assez de monde pour gêner l'occupation où elle était presque toujours de moi. Il était impossible qu'une telle conduite ne fût pas remarquée ; cependant,

comme mes manières n'étaient pas familières, que je n'intriguais pas, que je ne demandais rien ni pour moi ni pour personne, le peuple avide des courtisans, avant de se déclarer pour ou contre moi, cherchait s'il ne pouvait tirer quelque utilité de mon crédit.

Mme la princesse de Lamballe, surintendante de la maison de la reine et son amie intime alors, vint à Fontainebleau, donna à souper aux gens que la reine traitait le mieux, et ne me pria pas. La reine me dit d'y aller. Je connaissais trop Mme de Lamballe pour ne pas croire que cela fût léger, et je n'y fus pas. La reine m'y mena le lendemain, et me dit en me présentant à elle : « Je vous demande d'aimer comme votre « frère, l'homme du monde que j'aime le « mieux, et à qui je dois le plus : que votre « confiance en lui soit sans bornes comme « la mienne. » Mme de Lamballe eut le droit de regarder cette présentation comme la confidence la plus importante, et de me croire infiniment plus cher à la reine que je

ne l'étais en effet. Sa conduite fut conforme à cette idée.

Dans ce temps, M. le chevalier de Luxembourg, précédemment bien traité par la reine et encore une espèce de favori de M. le ***, lui demanda une audience particulière pour lui détailler le plan qu'il avait fait de mettre M. le comte*** sur le trône de Pologne. La reine l'écouta avec embarras et avec trouble, et lui répondit froidement qu'elle ne voulait se mêler en rien des affaires d'état. Elle m'envoya chercher, et me raconta la conversation qu'elle venait d'avoir avec lui : j'en profitai pour la presser vivement de s'expliquer sur le traité de Russie, et je vis avec une douleur inexprimable combien cela était au-dessus de ses forces et de son courage ; elle me montra tant d'effroi et si peu de caractère, que je dus dès lors ne plus compter sur elle. La reine crut pourtant devoir s'occuper de ma fortune, et peu de jours après me proposa chez Mme de Guéménée d'obtenir du roi pour moi, la survivance de la compagnie des gardes-du-corps

de M. le duc de Villeroy. Je la remerciai et lui répondis qu'à aucun égard une charge à la cour ne pouvait me convenir ; elle me demanda pourquoi. « C'est, lui répondis-je, Ma-
« dame, que je désire être le maître de m'en
« retirer, lorsque je cesserai d'y être bien
« traité, lorsque V. M. ne me marquera plus
« les mêmes bontés. — Cette raison est ou-
« trageante, dit-elle avec sensibilité ; c'est
« à moi que vous dites cela ? — Oui,
« Madame, je connais le pouvoir imman-
« quable de l'intrigue : je dois m'attendre
« à en être la victime, à voir la reine me re-
« tirer et sa confiance et la protection dont
« elle m'honore, et je ne veux pas qu'aucune
« grâce, aucun bienfait, aucun prix de mes
« services, laissent un jour à mes ennemis un
« prétexte de dire que j'ai été ingrat ! » Cette conversation fut interrompue et se renouvela bientôt après dans la fin de la même semaine.

Mme la princesse de Bouillon me reprocha chez Mme de Guémenée d'être triste et occupé, et me dit en riant, que j'avais une

grande passion dans le cœur. « Si cela est, « répondis-je en plaisantant, elle est malheu- « reuse; car il faut convenir que j'en vois « rarement l'objet. — On ne dit pas cela, « répliqua Mme de Bouillon, et on assure que « vous êtes fort bien reçu. — Au moins, « dites-moi le nom de ma passion, et il est « juste que je le sache aussi. — Il s'agit « d'un trop grand personnage pour oser le « nommer; il y a cependant si peu de monde « dans la pièce, que je veux bien vous con- « fier que c'est la reine. » Mme de Guéménée rougit et s'embarrassa. « Il faut donc, lui « dis-je le plus froidement possible, qu'elle « soit informée de cette belle nouvelle, et « je vais sur-le-champ la lui apprendre sans « citer personne, comme de raison » (en fixant Mme de Bouillon, qui me parut entièrement déconcertée), et je sortis de la chambre.

Je montai chez la reine, que je rencontrai allant au salut. Je la suppliai de m'accorder une demi-heure d'audience après le salut. Elle me dit de l'attendre, me fit

entrer dans son cabinet dès qu'elle fut revenue, et me dit ; « Qu'y a-t-il de nou-
« veau? — J'ai cru devoir informer V. M.
« que l'on osait mal interpréter mon atta-
« chement sans bornes à sa personne, et
« que l'on poussait l'audace jusqu'à blâmer
« les bontés dont elle m'honore. J'ose la
« supplier d'en diminuer les marques trop
« frappantes, et de me permettre de me
« présenter moins souvent devant elle. —
« Y pensez-vous? reprit-elle avec colère;
« dois-je céder à d'insolens propos que je
« n'aurais pas dû craindre? et serais-je excusable de leur sacrifier l'homme du
« monde sur qui je compte le plus et de
« qui l'attachement m'est le plus nécessaire?
« —Oui, V. M. le doit, et j'ai dû m'y atten-
« dre; quelque affreux qu'il soit pour moi
« de renoncer à la douceur de lui consacrer
« mes services et ma vie, je dois m'y ré-
« soudre, et profiter, puisque les circons-
« tances l'exigent, de l'asile que m'offre
« une grande princesse, et fuir les persé-
« cutions que l'on me prépare de toutes

« parts dans ma patrie. — Vous croyez donc
« que je ne vous défendrai pas ? — J'ose
« supplier V. M., j'ose même exiger, comme
« seul prix de mon dévouement absolu,
« qu'elle ne se compromette pas en me sou-
« tenant; je suffis pour me défendre. —
« Comment! vous voulez que j'aie la lâ-
« cheté......... Non, M. de Lauzun. — Oh!
« Madame, l'intérêt particulier d'un sujet
« peut-il être comparé aux grands intérêts
« de la reine!... Je ne prendrai point de parti
« sans les ordres de V. M.; elle disposera
« de mon sort. — Allez-vous-en, me dit-elle;
« cette conversation a duré assez, et n'a
« peut-être été que trop remarquée. » Je fis
une profonde révérence, et me retirai.

Ma position devenait tous les jours plus difficile et plus effrayante. La reine n'avait été ni courageuse, ni discrète. Les ministres du roi n'ignoraient plus quel rôle j'avais voulu qu'elle jouât, et cherchaient avec soin à rassembler de quoi me faire mettre à la Bastille, et à me traiter en criminel d'état.

Je reçus dans cette même semaine des réponses de l'impératrice de Russie, qui sans entrer dans de grands détails sur les négociations entamées, en parlait comme d'une chose à laquelle elle ne pensait plus; elle me faisait les propositions les plus glorieuses pour entrer à son service. J'écrivis à la reine, et lui demandai de m'entendre chez Mme de Guéménée et devant elle. Elle y vint le même soir. Je ne lui cachai pas qu'en France je pouvais être arrêté à chaque instant, et et qu'on m'offrait en Russie le sort le plus élevé auquel un sujet pût jamais prétendre, elle répéta plusieurs fois. « L'impératrice de « Russie est bien heureuse et je suis bien mal- « heureuse; elle ajouta ensuite: M. de Lauzun, « vous allez être perdu pour nous, je l'ai pré- « vu depuis long-temps. — Madame répon- « dis-je, mais comme j'ai déjà eu l'honneur « de le dire plus d'une fois à V. M., tant que « je conserverai la bonne opinion de l'estime « dont elle m'honore, rien ne m'effraiera « et je ne crains rien. Je ne quitterai point « la France comme un criminel, je ne

« quitterai point le service du roi sans sa
« permission, et il ne me condamnera point
« sans m'entendre. Que l'on m'attaque, mes
« papiers sont en sûreté et ma correspon-
« dance avec ses ministres me justifiera. Je
« serai libre alors de porter mes services aux
« puissances qui ne les dédaignent pas.—On
« ne vous attaquera pas, M. de Lauzun; on
« ne l'osera pas : on sait que c'est s'attaquer
« à moi-même et je suis bien aise qu'on le
« sache; mais que répondrez-vous en Rus-
« sie?—J'accepterai, Madame, les offres de
« l'impératrice, à condition de ne me ren-
« dre à ses ordres que lorsque je pourrai
« quitter la France d'une manière convena-
« ble, que dans six mois par exemple. —
« Donnez-moi un an, ce temps suffira; j'es-
« père que je trouverai des moyens de vous
« garder, il en est un déjà de vous attacher
« particulièrement à moi, ne le refusez pas.
« M. de Tessé n'est pas éloigné de quitter
« sa place, et je pourrais arranger des choses
« qui lui seraient agréables; ne voulez-vous
« pas bien être mon premier écuyer? — Pé-

« nétré de tant de bontés, j'en sens tout le
« prix sans en pouvoir profiter. Combien
« ce choix semblerait justifier les insolens
« propos qui ont déjà été tenus; et que
« V. M. ne s'offense pas que j'ose lui répé-
« ter que je ne veux jamais recevoir de
« bienfaits, dont la suite indispensable se-
« rait d'abord de faire soupçonner mon dé-
« sintéressement, et ensuite de me faire
« accuser d'ingratitude. J'attendrai un an,
« puisque la reine le désire, mais sans me
« tromper sur l'impossibilité de rester au
« service de France. Ce terme d'ailleurs
« sera peut-être plus que suffisant pour que
« V. M. me voie éloigné, sans en être con-
« trariée. — Vous me traitez bien dure-
« ment, M. de Lauzun, » me dit-elle, et
s'adressant à Mme de Guéménée : « Prin-
« cesse, joignez-vous donc à moi pour
« obtenir de votre ami de ne pas nous
« abandonner; et si j'avais un fils, conti-
« nua-t-elle, pourrais-je être heureuse, et
« le voir élevé par un autre que par vous!
« — Le servir, Madame, aussi fidèlement

« que vous, serait tout ce que pourrait mon
« zèle : je ne me sens pas les talens néces-
« saires pour élever un grand roi. — Il est
« peu d'hommes comme vous, et je ne le
« désirerais assurément pas en de meil-
« leures mains : la princesse, j'en suis sûre,
« sera de mon avis. — Je serais suspecte,
« Madame : V. M. sait que rien au monde
« ne m'est plus cher que M. de Lauzun, et
« je le crois bon à tout; mais il me paraît
« aussi difficile qu'à lui qu'il refuse le glo-
« rieux établissement qui lui est offert,
« pour rester dans un pays où l'on sait aussi
« peu ce qu'il vaut. » La conversation dura
encore quelque temps.

Mon projet, et c'était le parti le plus sage, était de passer une grande partie de l'hiver en Italie; mais jamais la reine n'y voulut consentir; et pour m'éloigner au moins quelques jours de la cour, vers la fin de. . . . . , je fis un voyage à Chanteloup, où je trouvai tout le monde extrêmement occupé de ma faveur. Mme la duchesse de Grammont surtout fondait les plus hautes espérances sur

mon crédit près de la reine. Elle ne tarda pas à m'en parler et à me dire que la bienveillance avec laquelle la reine me traitait ne me rendait rien difficile près d'elle. Je lui dis qu'elle me traitait avec distinction, à la vérité; mais que ne prétendant à aucun crédit, et étant résolu à ne jamais rien demander, je ne pouvais juger quelle en était la mesure. Mme de Grammont répliqua qu'elle ne voulait pas m'engager à lui confier mon secret, mais que personne ne doutait que la bienveillance de la reine pour moi n'eût eu les suites qu'elle devait naturellement avoir, et que je ne fusse son amant; que par conséquent elle ne me faisait pas l'injure de penser que je ne ferais pas tous mes efforts pour ramener le duc de Choiseul à la tête du ministère. J'assurai Mme de Grammont qu'elle avait et ne saurait plus mal juger l'espèce de liaison que j'avais avec la reine; que je n'étais nullement à portée d'intriguer, ni de lui donner des conseils; et que, quand j'aurais sur elle une influence que je n'avais pas, je lui étais trop attaché pour la porter jamais

à se mêler des ministres du roi; que tout le monde savait combien j'étais dévoué à M. le duc de Choiseul; et que, quand je le pourrais, je croirais lui rendre un très-mauvais service en le mettant alors à la tête des affaires. « Et pourquoi, reprit Mme de Grammont avec une grande vivacité? C'est, lui « dis-je, que M. le duc de Choiseul n'aurait « plus maintenant qu'à perdre; que le but « des gens les plus ambitieux ne pouvait « être que de réunir une grande réputation « et une haute considération à de belles « places et à une fortune considérable; qu'il « me paraissait que M. de Choiseul n'avait « plus de vœux à former sur aucun de ces « objets; qu'il n'y avait pas en Europe de « ministre qui eût joui d'autant de réputa- « tion et de considération; qu'il était peut- « être le seul qui eût vu le prince qui l'avait « exilé, abandonné pour lui de ses courti- « sans mêmes; qu'en redevenant ministre, « on le rendrait peut-être responsable des évé- « nemens malheureux amenés par les fautes « de ses prédécesseurs. » M. le duc et Mme la

duchesse de Choiseul furent de mon avis; mais Mme de Grammont continua de répéter avec chaleur que tous ceux qui aimaient M. de Choiseul devaient désirer le voir encore gouverner un grand royaume, et dans tous les genres augmenter sa fortune. Je ne me laissai pas persuader; malgré son attachement pour la reine, je ne pouvais me dissimuler tous les inconvéniens qu'aurait pour elle M. de Choiseul subjugué par une femme aussi impérieuse que sa sœur. On continua de me fort bien traiter à Chanteloup où je restai encore quelques jours; mais Mme de Grammont me jura une haine éternelle.

Je revins à Paris, et rien ne m'étonna plus que de trouver à ma porte un billet de Milady Harland qui me mandait qu'elle était à Paris et qu'elle serait ravie de me voir. Le chevalier Harland, nouvellement arrivé de Londres, était venu passer en France quelques semaines pour y voir son fils, qui était en pension à Paris. Ma conduite avec Marianne fut d'une telle circonspection que la pauvre

milady reprit encore une fois toute confiance en moi; et nous laissa passablement d'occasions de nous parler.

Marianne, aussi coquette, aussi drôle que jamais, convint que pendant mon absence elle n'avait guère songé à moi; et qu'elle avait été plus occupée de trouver un mari qui lui convînt qu'un amant; « mais en vé-« rité, disait-elle, elle ne pouvait exprimer « avec quel plaisir elle me revoyait, et com-« bien je gagnais à être comparé à tout ce « qui avait cherché à lui plaire. » Mlle Harland, qui ne pouvait souffrir la vie de l'Angleterre et à qui son intérieur était désagréable, obtint de son père la permission de passer quelques années à Paris dans un couvent et se fixa à l'Assomption. Dès qu'elle y fut établie ses parens repartirent et pour cette fois Marianne se sépara de moi avec la douleur la plus sincère.

J'avais toujours tendrement aimé Fanny, qui m'avait constamment montré tant d'amitié, tant d'intérêt; j'en fus fort occupé. Je la vis souvent, et la malheureuse Fanny, dont la

tête était vive, dont le cœur était sensible, qui avait commencé par avoir du goût pour moi, en reprit un si vif, que j'en fus embarrassé autant que douloureusement affligé. Jolie, aimable comme Fanny, j'eusse satisfait sans les combattre, les désirs que toute autre qu'elle eût pu m'inspirer; mais, assez honnête pour n'avoir pas voulu perdre Marianne, eussai-je été excusable de perdre Fanny, qui m'aimait de bien meilleure foi. Je pris donc le parti de rendre mes visites moins fréquentes, et je vis qu'il était nécessaire de les supprimer entièrement. Fanny m'écrivit, se plaignit sans me faire de reproches, se contenta de me mander qu'en faisant une action honnête, je la rendais extrêmement malheureuse, et garda ensuite le plus profond silence.

La reine, depuis quelque temps, témoimoignait beaucoup de bienveillance à la comtesse Jules de Polignac. Une jolie figure, l'air doux et naturel augmentait journellement sa faveur. Ce fut à elle que M. le duc de Coigny s'adressa pour former un

parti contre moi. Mme de Grammont s'y joignit avec empressement, et établit dans cette société, comme son représentant, le baron de Besenval, anciennement attaché à M. le duc de Choiseul, et fort bien traité par la reine. Le baron voulut me persifler; mais un mauvais ton et peu de mesure sont un grand désavantage à la cour. La comtesse Jules fit aussi la même entreprise, mais avec beaucoup de galanterie, d'égards, et jamais d'humeur. Je l'en dégoûtai assez promptement.

Ma faveur était toujours la même. La reine me donnait toute confiance, et ne me permettait presque jamais de quitter Versailles. Mes manières étaient très-circonspectes; je ne me prêtais qu'avec une extrême réserve aux préférences qui pouvaient être remarquées. La reine au contraire ne cachait pas et les bontés dont elle m'honorait et le crédit que j'avais sur elle. Les propos se renouvelèrent, et l'on disait hautement à la cour que j'étais ou que je serais bientôt son amant.

La reine marquait en effet à Mme de Guémenée l'amitié la plus tendre et une confiance sans bornes. Elle lui parlait sans cesse de moi avec un intérêt et un plaisir qu'elle ne cherchait pas à cacher. Beaucoup de gens me demandaient ma protection près d'elle. Je les recevais très-poliment, et les assurais que je n'avais point de crédit, et ne me donnais les airs de protéger personne. M. le ***, thermomètre sûr de la faveur de la reine, ne se contentait pas de me traiter avec la plus grande distinction; il en était, pour ainsi dire, au respect pour moi, ne pouvait s'en passer, et voulait tellement m'avoir avec lui, que c'était fort ennuyeux et souvent insupportable.

La reine aimait le gros jeu, et savait que cela ne plaisait pas au roi. Cela l'obligeait à cacher un peu celui qu'elle jouait, et à choisir dans un très-petit nombre sur la discrétion de qui elle comptait. Je lui représentai que cela était très-mal fait, et donnait lieu à des propos véritablement désagréables pour elle. Je l'exhortai à jouer

dans les cabinets un jeu qu'elle pût jouer avec tout le monde, ajoutant que, chez Mme de Guémenée, elle pourrait faire tout ce qu'elle voudrait. Ce conseil et celui d'être plus occupée du roi sont les seuls que je lui aie donnés. Elle les reçut avec cette grâce et cette aimable préférence qui accompagnaient toutes ses actions.

Comme je ne voulais pas paraître ne faire ma cour qu'à elle, je chassais assez souvent avec le roi; ce qui m'ennuyait mortellement, et elle le savait bien. Aussi ne manquait-elle jamais à chasser à cheval ces jours-là, ou à chercher à rencontrer la chasse en voiture. Le roi me renvoyait toujours près d'elle, et me disait d'y rester. Il paraissait approuver sa manière d'être avec moi, et y avait d'autant plus de mérite, que les propos tenus dans le public étaient venus jusqu'à lui; qu'il ne s'était pas contenté de très-mal recevoir ceux qui avaient osé les lui répéter; mais que, dès cet instant, il avait commencé à me traiter infiniment mieux, et à être aussi honnête pour

moi que son caractère pouvait le comporter. Il apprit un jour, pendant l'hiver, que M. le comte *** était sorti seul à cheval très-matin; il en fut fort inquiet, et craignit qu'il n'eût eu quelque querelle. On lui dit que j'étais avec lui, et il étonna beaucoup tous les gens qui l'entouraient, en disant fort tranquillement : « Puisque M. de Lau-« zun est avec lui, je n'ai plus d'inquiétude, « il ne lui arrivera rien de fâcheux, et il eût « prévenu la reine, s'il eût prévu quelque « chose qu'il n'eût pu empêcher. » Voilà quelle était ma position dans le commencement de 1776. On verra dans la suite les intrigues et les tracasseries de toute espèce qui suivirent ma faveur, et l'accompagnèrent environ un an, avant de l'anéantir tout-à-fait.

A la fin de 1775, je rencontrai au spectacle milady Barrymore, une de mes plus anciennes connaissances en Angleterre, mais que le hasard m'avait fait peu rencontrer dans les différens voyages que j'y avais faits. Elle était jolie, pleine d'esprit et de grâce : je lui connaissais la réputation d'une mau-

vaise tête ; elle me plaisait, et ne pouvait être dangereuse pour moi. Je fus chez elle plusieurs fois. Le vicomte de Pons y était établi, se donnait des airs sur elle qui ne paraissaient pas sans fondement. Je n'ai jamais aimé à aller sur les brisées de personne, et j'étais prêt à me retirer, lorsque M. de Saint-B*******, mon cousin, me dit que milady Barrymore était charmante; qu'il ne fallait pas que M. de Pons l'affichât sans l'avoir, et que je devrais ou m'assurer de ses droits ou le faire chasser.

Cela n'était pas trop selon mon caractère. Cependant, comme elle me convenait, et que, loin d'avoir aucun inconvénient, la publicité de cette intrigue pouvait avoir des avantages, je me déterminai à demander à milady Barrymore où elle en était avec le vicomte de Pons. Elle me jura qu'il ne se passait rien entre eux. Je me proposai : « et la reine, » me dit-elle en riant ; je lui dis combien tout ce qu'elle pouvait penser à cet égard-là était absurde et mal fondé. « Écoutez, me dit-elle, je suis plus jolie

« que la reine, et trop jeune encore pour « servir de prétexte à personne. » J'eus assez de peine à lui persuader que je n'avais jamais songé à lui faire jouer un tel rôle; elle me crut enfin, appliqua pour me le prouver ses lèvres sur les miennes, et ne remit pas mon bonheur à un autre moment; signifia le lendemain à M. de Pons qu'il était le maître de continuer à venir chez elle comme ami; mais que son goût pour moi ne lui permettait pas de souffrir qu'il s'y montrât avec aucune autre prétention; et, en moins de vingt-quatre heures, j'eus une maîtresse plus authentiquement qu'il ne m'était jamais arrivé d'en avoir.

Cela réussit médiocrement à Versailles. Mme de Guéménée était au désespoir de me voir une femme, et voulait me persuader que la reine en était fort affligée. Ma faveur cependant était plus grande que jamais, et j'allais très-exactement à Versailles, la reine et M. le *** ne pouvant pas faire un pas sans moi. Les tracasseries commencèrent alors : voici qu'elle fut la première.

J'étais allé au bal avec milady Barrymore, qui n'en manquait pas un. Je ne savais pas que la reine y fût. Je la rencontrai; elle prit mon bras, me parla bas longtemps, et cela fut remarqué. Quelques jours après, gardant ma chambre, malade d'un gros rhume, M. d'Esterhazzi vint me voir, et me dit qu'il était trop de mes amis pour ne pas m'avertir que la reine était mécontente de ma conduite; que mes manières avec elle étaient trop empressées; que j'avais l'air de la suivre et d'en être amoureux; que dernièrement encore, au bal de l'Opéra, on avait remarqué combien j'en étais occupé, et que cela l'avait embarrassée. Je demandai à M. d'Esterhazzi ce qui lui faisait croire cela. Il me répondit que Mme de Lamballe, à qui la reine en avait parlé, le lui avait dit. Il me pria instamment de lui garder le secret. « Je ne « puis vous le promettre, lui répondis-je; « la reine doit à mon attachement pour elle « de ne pas me faire avertir par un tiers, « lorsque j'ai eu le malheur de lui déplaire. »

M. d'Esterhazzi me parut tout déconcerté, et très-effrayé de la résolution où il me voyait d'écrire à la reine; il n'osa insister davantage, et sortit.

J'écrivis sur-le-champ à la reine, et lui rendis compte de notre conversation. Elle traita fort mal M. d'Esterhazzi, me fit dire qu'elle l'avait prié très-sèchement de ne pas la faire parler, et que j'avais bien dû voir que tout ce qu'il m'avait dit n'avait pas le sens commun.

Un grand bal au Palais-Royal que M[me] la duchesse de Chartres donna à la reine, fut, je crois, l'occasion de la première infidélité que me fit milady Barrymore, qui fut suivie de beaucoup d'autres. Du bal du Palais-Royal on allait se promener au bal de l'Opéra. Milady Barrymore monta dans la loge de M. le duc de Chartres avec M. le ***, et Dieu sait ce qui s'y passa. M. le duc de Chartres, qui savait que j'avais lady Barrymore, me le dit le lendemain. Je lui en parlai; elle me répondit avec l'air de la vérité qu'il était vrai qu'elle était montée en haut avec M. le *** pour mieux voir le bal,

que ce pouvait être une étourderie, une chose peu convenable; mais qu'il n'avait pas été question d'autre chose, et qu'elle était redescendue quelques minutes après. Je ne suis pas naturellement soupçonneux : je n'étais pas jaloux; je la crus. Je découvrais chaque jour en elle plus d'esprit et de grâce, et elle était capable de suite, d'application et de raisonnemens sérieux.

Je m'y attachais, j'étais au moment d'en être amoureux; mais sa légèreté, sa mauvaise tête, son défaut absolu de principes, m'arrêtaient : je n'étais cependant pas mécontent de sa conduite, lorsqu'un des gens de M. le ***, qui avait été long-temps à moi et qui m'avait été fort attaché, crut me rendre un service et empêcher des tracasseries en m'avertissant que M. le *** avait milady Barrymore en même temps que moi, et m'en donna des preuves. Choqué de sa fausseté, je voulus lui en faire des reproches; elle les reçut avec un sang froid qui me confondit. « J'en « conviens, me dit-elle, et en vérité je vous « l'aurais dit si je n'avais pas craint votre

« chaleur et votre vivacité : mon intention
« n'a jamais été de vous tromper. » Je voulus
tout finir avec elle. « Lauzun, me dit-elle,
« vous avez tort de me quitter. Vous me
« plaisez, vous me convenez, je vous aime
« beaucoup, mais ma liberté m'est plus
« chère que vous. Je ne vous la sacrifierai
« pas. Je ne souffrirai point que mon amant
« soit un mari jaloux, gênant, impérieux et
« difficile sur ma fidélité; je me soucie peu
« de M. le ***; j'y renoncerais sans peine,
« mais je ne veux pas faire de sacrifices, je
« vous le déclare. Je le garderai sans en faire
« grand cas, et il s'en faut bien que j'aie pour
« lui les sentimens que vous m'avez inspirés.
« Tenez, ajouta-t-elle, en me montrant un
« porte-feuille qui était sur sa table, voilà
« toutes ses lettres, prenez-les, gardez-les,
« faites-en tout ce que vous voudrez; je vous
« jure que je ne ferai jamais le même usage
« des vôtres. » J'étais étonné et ne répondais
rien. Elle continua. « Ne nous brouillons
« pas, Lauzun, pour si peu de chose; les hom-
« mages du *** m'amusent, flattent peut-

« être mon amour-propre et ma vanité, que
« voulez-vous? c'est une enfance, c'est un jou-
« jou que je ne veux pas que l'on m'ôte.
« Mais cela n'empêchera pas que toujours
« en moi vous ne trouviez le plus tendre
« abandon, l'intérêt le plus vrai. Mon goût
« me porte vers vous, j'en ai la meilleure
« opinion, je vous promets que jamais vous
« ne serez importuné de mon petit....., qu'il
« ne prendra pas un seul des momens que j'ai
« tant de plaisir à vous donner. Je n'ai pris
« à personne un intérêt aussi vrai, aussi vif
« qu'à vous; je ne veux pas être votre es-
« clave, je serais bien fâchée de n'être plus
« votre maîtresse. »

En parlant ainsi, milady Barrymore, nonchalamment couchée sur une ottomane, jolie comme le jour, à moitié déshabillée, m'inspirait des désirs, et le voyait bien; ses bras passés autour de mon cou me penchaient sur elle, et je fus bientôt ivre de plaisir. « Vous me trouviez de l'esprit, dit-
« elle en m'accablant des caresses les plus
« voluptueuses; vous en avez beaucoup. Je

« sens que je serais beaucoup plus heureuse
« si vous me convertissiez, si vous me ra-
« meniez à vos principes ; mais je ne l'espère
« pas. » On peut aisément imaginer que nous
nous raccommodâmes.

Quant à M. le ***, elle tint parole ; je ne le rencontrai jamais. Sa conduite fut ce qu'elle m'avait dit qu'elle serait : elle n'était pas exigeante ; et tous les momens que je ne passais pas à Versailles, elle désirait que je les lui donnasse, avec une grâce infinie, et j'allais chez elle presque toutes les nuits. Les rendez-vous qu'elle donnait à M. le *** ne me dérangeaient pas. Dans un des hivers les plus rudes que j'aie jamais vus en France, elle se divertissait à le faire attendre quatre ou cinq heures dans son cabriolet, au milieu de la place Louis-Quinze, et je ne sortais pas de chez elle un moment plus tôt. Je ne le savais ordinairement pas ; et lorsque je paraissais en douter, elle faisait tout ce qui dépendait d'elle pour me retenir davantage : aussi le pauvre *** toussait-il d'une manière épouvantable. Il savait bien qu'il m'en

avait l'obligation ; il n'imaginait seulement pas que je fusse dans le secret.

Dans le commencement de 1776, M. de Saint-Germain résolut de réformer toutes les légions au moment où l'on croyait qu'il allait en augmenter prodigieusement le nombre. La reine le sut avant que cela fût public, et vint chez Mme de Guéménée fort embarrassée de la manière dont elle me l'annoncerait. Je voyais bien que quelque chose la tourmentait ; mais je ne savais pas ce que c'était. Le duc d'Harcourt entra. « Je « vous fais mon compliment, me dit-il dans « la conversation ; car il paraît certain que « M. de Saint-Germain augmente fort les « légions, et les porte à deux mille hommes. » La reine fit un cri, et sortit de la chambre. Mme de Guéménée, tout effrayée, la suivit. « Je suis au désespoir, lui dit-elle ; vous en« tendez ce que l'on dit des légions ? Eh bien, « elles sont réformées. Votre ami sera fu« rieux, et rien ne l'empêchera de nous quit« ter — Il est en effet, dit Mme de Guémé« née, bien attaché à sa légion ; mais si quel-

« que chose peut le retenir, c'est l'intérêt « que votre majesté daigne prendre à lui, et « de l'apprendre de sa bouche. » Elle m'appela : « Suis-je assez malheureuse ! me dit « la reine, les légions sont réformées. — Cet « événement, répliquai-je, Madame, me « rendra ma liberté. J'espère que la reine « ne permettra pas que les anciens et braves « officiers de la légion royale soient maltraités. » Elle m'imterrompit. — « Ils auront « d'excellentes retraites ; je m'en suis déjà « occupée. Et vous, que ferez-vous ? — Moi, « Madame ; si je sers, ce ne sera pas en « France. — Ainsi, dit-elle, il aura dépendu « de M. de Saint-Germain de nous ôter « l'homme sur qui je comptais le plus. »

M. de Saint-Germain fut prendre ses ordres, et lui dit qu'il n'avait jamais eu l'intention de m'ôter les moyens de servir avec distinction, en reformant la légion royale; qu'il désirait, au contraire, que je gagnasse à ce changement, et qu'il proposerait au roi de me donner un corps de 1,200 chasseurs à cheval. Il envoya à M. le

baron de Wimpffen, en qui il avait grande confiance, l'ordre de me l'annoncer et de m'en donner sa parole, en m'assurant que je ne ferais que conserver toute la légion royale sous un autre nom et considérablement augmentée. Je n'avais pas à me plaindre, et la reine fut fort contente.

Au bout d'environ quinze jours, M. de Saint-Germain renvoya le baron de Wimpffen me dire que le corps de 1,200 chasseurs à cheval, qu'il avait eu l'intention de créer, ne pouvant avoir lieu; il avait fait un arrangement pour que M. de Schomberg me cédât la propriété de son régiment étranger de dragons. Cet arrangement était fait, à cela près que l'on n'en avait point parlé à M. de Schomberg, qui, comme de raison, refusa net au premier mot.

M. de Saint-Germain fut le premier à l'annoncer à la reine, en montrant le désir de me très-bien traiter. Il dit que tout cela pouvait se réparer; qu'il était très-certain que M. de Chamboran se déferait avec plaisir de son régiment de hussards;

que, quelque condition qu'il y mît, il fallait la lui accorder, et me donner son régiment. M. de Saint-Germain me conseilla de porter moi-même à M. de Chamboran, à Sarguemines, des propositions très-avantageuses, et tâcher d'en revenir avec sa démission; ce qui, disait-il, serait très-aisé. Cela charmait la reine; elle aimait les hussards, et ce qui pouvait lui plaire le plus était de me voir un régiment hongrois.

Je fus à Sarguemines avec la plus grande diligence. Loin d'accepter des conditions fort au-dessus de ses espérances, M. de Chamboran s'en offensa, et répondit à M. de Saint-Germain une lettre pleine de maximes et de bêtises, dans laquelle il déclarait qu'il ne se déferait jamais de son régiment. On ne s'attendait pas, à Versailles, au peu de succès de ma négociation. La reine, toujours charmante, pleine de grâce, me donna, à mon arrivée, un superbe sabre, et fut au désespoir quand elle apprit que je n'avais pas le régiment de Chamboran. Elle voulut alors demander

au roi de trouver bon que l'empereur lui donnât une garde noble hongroise, dont elle me destinait le commandement. Je lui représentai que, quelque flatteuse que fût cette grâce, je serais obligé de la refuser, ayant au moins d'aussi grands inconvéniens qu'une charge dans sa maison. Je ne parlai plus de ma fortune militaire, et quelques mois se passèrent sans qu'on s'en occupât.

L'affaire du comte de Guines fixa l'attention générale, et voici comment elle se passa, et la part que j'y eus. Mme de Guéménée donnait, pendant le carnaval, tous les samedis, des bals à la reine. On dansait dans deux pièces, et on jouait dans les autres. C'était dans le temps où on avait fait des noëls et des chansons épouvantables contre la reine. Heureusement je n'y avais pas encore été nommé; mais les propos sur ma faveur devenaient chaque jour plus inquiétans, et je ne pouvais douter que mes ennemis n'espérassent en tirer parti pour me perdre. Je jouais au quinze avec M. le

comte ***, M. le duc de Chartres et deux autres personnes. Mme de Guéménée entra dans la chambre, avec l'air d'une personne qui vient d'apprendre un grand malheur ; elle s'approcha de moi, et me dit : « Quittez le jeu sur-le-champ ; j'ai quel« que chose d'important et de pressé à vous « dire. »

Je fus convaincu que l'ordre de m'arrêter était donné, et que j'allais être mis à la Bastille. Je me levai et je la suivis. Elle me dit que le comte de Guines était rappelé de son ambassade d'Angleterre de la manière la plus humiliante ; qu'il était accusé d'avoir agi contre ses instructions, et d'avoir fortement compromis la cour de France relativement au pacte de famille. M. de Choiseul, qui s'était toujours beaucoup intéressé au comte de Guines, disait qu'il était inexcusable, et que s'il était son fils, il ne demanderait d'autre grâce que la certitude que son procès ne lui fût pas fait, et qu'il consentirait de bon cœur à ce qu'il fût pour long-temps à la Bastille.

Il me paraissait impossible que le comte de Guines pût avoir fait de si grandes sottises, et je résolus de le servir encore une fois sans en attendre plus de reconnaissance. La reine et le duc de Coigny arrivèrent; et il fut décidé qu'elle abandonnerait le comte de Guines, et ne s'en mêlerait en aucune façon. J'osai m'y opposer avec force, et représenter que la reine ne devait pas abandonner aussi facilement un homme à qui elle avait marqué un intérêt aussi décidé. Le duc de Coigny insista fortement pour que la reine ne s'en mêlât point; et j'osai répondre plus fortement encore. Je dis que je n'étais assurément pas d'avis que la reine demandât grâce pour le comte de Guines; mais que je croyais que la reine devait lui faire obtenir d'être entendu avant que d'être jugé. J'ajoutai que, sans cette faveur, il serait impossible aux plus fidèles serviteurs de la reine de compter sur ses bontés et sur son intérêt; et que je pouvais juger par moi-même de l'effet que tout cela ferait sur tous les autres. « En voilà assez, dit la reine, je suis décidée

« et convaincue. Je suivrai l'avis de M. Lau-
« zun ; oui, répéta-t-elle d'une manière char-
« mante, je ferai de bon cœur ce que vous
« jugerez convenable dans cette affaire. »
Elle rentra dans le bal. Mme de Guéménée
était revenue à mon avis dès le commence-
ment de la conversation ; mais le duc de
Coigny sortit mortellement choqué.

Le comte de Guines revint de Londres ;
il fut écouté et justifié de la dernière incul-
pation. La reine obtint que le roi lui écri-
rait qu'il était content de sa conduite, et lui
donnerait le brevet de duc. Elle l'envoya
chercher pour la première fois (car elle ne
l'avait pas vu chez elle jusqu'alors), vers
neuf heures du matin, pour lui annoncer
une si bonne nouvelle, et lui remettre le titre
du roi ; elle lui dit : « portez tout cela sans
« perdre de temps à M. de Lauzun, car vous
« lui devez plus qu'à personne la réussite de
« vos affaires. Priez-le en même temps de
« venir sur-le-champ chez moi. »

J'avais joué une partie de la nuit, et
j'étais encore dans mon lit. M. de Guines

me fit éveiller, et me marqua la plus vive reconnaissance. Je m'habillai promptement, et je montai chez la reine.—« Eh bien! êtes-« vous content, me dit-elle, et ai-je bien suivi « vos avis? — Puis-je ne pas être enchanté, « lui répondis-je, de vous voir juste et bienfai-« sante! — M'emploierez-vous, continua-« t-elle, toujours pour les autres? et ne me « sera-t-il jamais permis de rien faire pour « vous? — Non, Madame; vous connaissez « ma profession de foi; j'y tiens plus que « jamais. — Fière, bizarre, extraordinaire « créature! Cela m'impatiente, cela m'af-« flige encore davantage. » Et elle sortit.

Le commencement du printemps ramena les courses; j'avais beaucoup de chevaux engagés, pour lesquels la reine pariait toujours, quoique dans sa société on le trouvât mauvais. Dans les premiers jours d'avril, je fis courir un cheval contre un de ceux de M. le duc de Chartres, pour une somme fort considérable, beaucoup trop sans doute. La reine s'en occupa beaucoup, vint à la course, et un moment avant le dé-

part des chevaux, me dit : « J'ai tant de peur, « que, si vous perdez, je crois que je pleu- « rerai. » Cela fut remarqué et blâmé. Mon cheval gagna assez facilement, et le public, qui m'aimait mieux que M. le duc de Chartres, m'applaudit long-temps. La reine en parut transportée de joie. J'eus toutes les peines du monde à l'empêcher d'avoir des chevaux de course, et de monter à cheval à l'anglaise. Ce fut, je crois, la plus grande preuve de mon crédit sur elle.

Quelques jours après, à une chasse du bois de Boulogne, la reine remarqua un très-joli cheval sous un piqueur anglais qui me suivait, et à qui elle parlait souvent; elle lui demanda s'il était sage, et s'il serait bon pour une femme. Le piqueur répondit qu'il n'en connaissait pas de meilleur et de plus charmant. La reine me dit qu'elle voulait l'avoir. Je lui répondis tout bas, en plaisantant, que je ne voulais pas le lui donner; elle appela mon piqueur, lui dit de changer de cheval avec un des siens, et me dit : « puisque vous ne voulez pas me le donner,

« je le prends. » Le duc de Coigny s'approcha encore à temps pour entendre ces dernières paroles, qui le scandalisèrent prodigieusement (ce sont ses propres termes).

Ma faveur paraissait ne pouvoir plus augmenter, et n'était en effet pas loin de décliner. Le roi commençait aussi à me traiter fort bien, lorsque M. de Saint-Germain, après avoir manqué successivement à tous ses engagemens envers moi, m'offrit enfin le commandement du régiment royal de dragons, qui passait pour le plus insubordonné et le plus mauvais qui fût alors au service. Je le refusai froidement et sans humeur.

Le roi m'envoya chercher à Marly, me parla encore avec une bonté, un intérêt auxquels il m'était impossible de n'être pas sensible; il exigea de moi de prendre le commandement du régiment royal de dragons, me promit de me donner en propriété le premier régiment étranger à pied ou à cheval qui viendrait à vaquer ou à être créé, et dit en sortnat à M. de Saint-Ger-

main : « tout est arrangé, Lauzun prend « le régiment royal. » M. de Saint-Germain me promit de me laisser choisir mes garnisons, et faire tout ce que je jugerais convenable, et ajouta que, quoique le prix de ce régiment fût de 40,000 écus, le roi me le donnerait sans rien payer.

Dans la fin de la même semaine, la reine apprit à Marly que Mme de Lamballe, encore son amie intime, était malade de la rougeole à Plombières. Elle en fut dans la plus vive douleur, et crut qu'on lui cachait l'état dangereux de son amie. Rien ne pouvait la rassurer : je lui offris d'aller à Plombières avant de me rendre à mon régiment, et de lui envoyer les nouvelles les plus exactes. Elle accepta avec reconnaissance, passa la journée du lendemain à écrire, et à me donner un gros paquet dans lequel elle me dit qu'elle parlait beaucoup de moi. Je partis sur-le-champ, et j'arrivai à Plombières où je trouvai Mme la duchesse de Grammont, qui, ne doutant point que je n'eusse plus de crédit que jamais, me fit les plus fortes

avances de toute espèce, et fit tout ce qui était en son pouvoir pour découvrir si mon voyage n'avait pas quelque cause secrète.

Mme de Lamballe, qui se portait bien, écrivit elle-même à la reine, à qui j'envoyai la lettre par un courrier, et je partis pour Sarguemines, où je devais assister à la réforme de la légion royale, avant de joindre le régiment royal. Je ne pus quitter de si braves gens, sur l'attachement de qui je comptais autant, sans la plus grande peine. Notre séparation fut véritablemnent touchante.

Je me rendis à Sarre-Louis, où mon nouveau régiment était en garnison, et je fus fort étonné, en y arrivant, d'apprendre que M. le comte de Saint-Germain, pour soutenir davantage sa conduite avec moi, me faisait payer 40,000 écus le régiment qu'il m'avait donné pour rien. Le régiment royal, négligé depuis trente ans par tous ses chefs et à qui toute sa subordination était inconnue, me vit arriver avec une extrême frayeur ; mais nous fûmes bientôt fort bien

ensemble; je n'ai point vu de corps de meilleure volonté ni qui désirât plus de bien servir.

Je ne puis passer sous silence une aventure assez plaisante qui m'arriva pendant que j'étais en garnison à Sarre-Louis. Il y avait à une demi-lieue de la ville un chapitre de chanoinesses appelé Loutre. L'abbesse était une fille de qualité d'Allemagne, et son chapitre était généralement bien composé. On y trouvait quelques jeunes et jolies personnes. Entre elles s'élevait une grande et belle Mlle de S***, que l'innocence la plus pleine de grâces rendait charmante. Il n'y avait point de société; j'allais souvent au chapitre, et Mlle de S*** me plaisait tous les jours davantage. Elle me marquait beaucoup de préférence, qu'avec toute autre j'aurais pris pour des agaceries; son genou à table rencontrait souvent le mien; elle me marchait sur le pied à tout moment, et, dès que nous étions seuls quelques instans, m'embrassait de la meilleure amitié du monde. J'eus de grandes tentations d'en

profiter. Je fus arrêté par la manière dont l'abbesse, Mme de Warstensleben me parlait continuellement de l'innocence de Mlle de S*** et de la pureté de son cœur. Il me parut qu'il serait horrible à moi d'abuser de l'inexpérience d'une jeune fille de qualité, et de risquer de la perdre. Je continuai donc à être encore de la même circonspection : je me livrai sans scrupule aux agaceries d'une petite Mme Dupresle, mariée à Luxembourg, qui était laide, mais aimable et gaie. J'appris au mois d'octobre, en partant de Sarre-Louis, que cinq ou six officiers de mon régiment avaient couché avec cette innocente Mlle de S***, et qu'elle n'avait pas craint d'en laisser la preuve dans leurs mains par des lettres très-claires.

Je reçus à Sarre-Louis un courrier de Mme de Guéménée, qui m'écrivait de la part de la reine, et mandait que Mme la comtesse Jules de Polignac avait demandé à la reine la survivance de M. de Tessé et l'adjonction à sa place de premier écuyer de la reine pour son mari; que, quoique cet ar-

rangement ne fût possible qu'à des conditions qui ne pouvaient certainement pas me convenir ; la reine, qui se regardait comme engagée avec moi, ne voulait pas terminer cette affaire sans mon consentement, et sans savoir si cela ne me serait pas désagréable. Je répondis comme je le devais à la reine et à Mme de Guémenée, que je n'avais jamais eu la moindre prétention sur cette place, et que j'étais enchanté qu'elle pût en disposer en faveur de son amie. Je fis tout ce que je pus pour que ma lettre exprimât exactement et gaîment, que l'arrangement projeté par la reine ne me déplaisait en aucune façon.

Je retournai à Paris au commencement d'octobre. Je fus le lendemain à Choisy, où était le roi ; la reine me reçut parfaitement bien, montra une grande joie de me revoir, et me parla bas long-temps. Je sortis de la chambre ; et lorsque je rentrai, j'eus le temps d'entendre le duc de Coigny disant à la reine, assise auprès de la porte : « Vous « n'avez pas tenu votre parole : vous aviez

« promis de ne pas lui parler beaucoup et « de le traiter comme tout le monde. » Il ne me fut pas difficile de deviner qu'il parlait de moi. Quelques instans après, la reine vint me parler, et je lui dis : « Prenez garde, « vous vous ferez gronder encore une fois. » Elle fut embarrassée, et finit cependant par en convenir et en plaisanta avec moi.

L'apparence d'une guerre prochaine faisait penser à se mettre en mesure dans l'Inde. On avait fait demander des mémoires à M. de Bussy, qui y avait été long-temps. Cela me tenta. Je lui en fis parler par M. de Voyer, qui avait depuis dix ans la plus tendre amitié pour moi, et M. de Bussy voulut bien désirer de m'avoir pour second. Je le dis à la reine, qui s'y opposa fortement, et montra la plus vive douleur, me dit qu'elle n'y consentirait jamais, et refusa net d'en parler au roi. Je n'avais pas d'autre ressource, car je n'avais jamais vu M. de Maurepas, que la reine n'aimait pas et chez qui elle ne m'avait jamais permis d'aller.

Pendant le voyage de Fontainebleau, je

jouissais de la plus ridicule faveur dont on puisse se former une idée ; car la reine me témoignait plus de bienveillance que jamais (je mourais de peur de sa société, qui me détestait); elle paraissait uniquement occupée de moi quand elle n'était pas observée ; et, quand on la regardait, elle n'osait souvent me dire un mot, et en convenait assez plaisamment avec moi. Je la pressais de me laisser aller dans l'Inde ; c'était le moyen de tout arranger ; elle continuait à le refuser avec la même opiniâtreté. Sa société croyait mon crédit fort diminué, et s'en applaudissait.

Il y eut, dans le mois de novembre, une fameuse course d'un cheval de M. le comte ***, contre un cheval de M. le duc de Chartes. La reine pariait contre M. le duc de Chartres, et moi, contre M. le comte ***. Il perdit, et, en sortant de la course, la reine me dit : « Lauzun, vous « étiez sûr de gagner. » On l'entendit. Cette manière familière de me parler alarma : on craignit de s'être trompé. Les intrigues re-

doublèrent. La société de la reine et celle de M. le duc de Choiseul, qui s'y joignit d'une manière subalterne, se crurent perdues, si elles ne me perdaient pas.

J'avais alors des dettes considérables, et, quoi que l'on en ait dit, cela n'était pas fort extraordinaire. Mme de Lauzun ne m'avait apporté que 150,000 liv. de rentes. Je désirais qu'elle fût magnifique. Nous attendions tous deux une fortune très-considérable, et l'avenir ne pouvait nous causer d'inquiétude. Mes affaires avaient été mal faites pendant ma minorité. On avait fait pour moi des marchés détestables, sur lesquels j'avais énormément perdu. Beaucoup de négligence, beaucoup plus de penchant à la dépense qu'à l'ordre, depuis dix ou douze ans que j'étais dans le monde, m'avaient dérangé. Je devais environ 1,500,000 liv., sur une fortune de plus de quatre millions. Mes créanciers ne me pressaient pas, et consentaient de bon cœur à attendre le temps où je pourrais les payer sans me gêner. Je les avais tous vus à mon retour de

Fontainebleau, espérant alors aller dans l'Inde.

Ils avaient tous été contens des arrangemens que je leur avais proposés; et j'étais aussi tranquille que si je n'eusse pas eu de dettes, lorsque des gens officieux achetèrent de mes créanciers la plupart de mes dettes. Ils désiraient tant acquérir de tels titres, qu'ils ont donné à quelques-uns dix pour cent de plus que leurs créances. On me fit tout signifier en même temps chez le suisse de Mme la maréchale de Luxembourg, chez qui je n'avais jamais logé, et chez qui on savait parfaitement bien que je ne logeais pas. On y fit signifier ensuite un effet de 100,000 liv. payable dans huit jours; objet pour lequel le propriétaire m'avait proposé de placer sur moi cette somme, et avait pris jour pour faire le contrat de l'échéance de l'effet.

Quand tout cela fut suffisamment bien arrangé, Mme la maréchale de Luxembourg m'envoya chercher, voulut m'effrayer, et me dit qu'il ne me restait rien au monde : je lui

répondis que cela n'était pas vrai; elle fut embarrassée de voir que je savais mieux mes affaires qu'elle ne l'avait supposé. On me dit, pour m'effrayer, que ma famille pouvait me faire interdire ou peut-être même me faire enfermer. J'assurai très-respectueusement Mme la maréchale que je ne craignais ni l'un ni l'autre; elle me dit que l'on viendrait saisir les meubles de Mme de Lauzun pour les 100,000 francs qu'il fallait payer dans huit jours, et que la seule ressource qui me restait était d'abandonner entièrement ma fortune et ma personne à ma famille, qui voudrait bien disposer de l'une et de l'autre. Je refusai, j'assurai Mme la maréchale que les 100,000 francs seraient payés et qu'on ne saisirait pas les meubles de sa petite-fille. Je sortis et la laissai assez mécontente de moi.

Quant à Mme de Lauzun, elle était dans un embarras qui pensa me faire rire deux ou trois fois, quoique je n'en eusse guère envie. Elle aurait voulu paraître très-sensible et très-généreuse, mais elle ne voulait pas que cela pût lui rien coûter, ni l'engager à la

moindre chose. Cela gêna beaucoup tout ce qu'elle allait dire de beau et de touchant; elle prit donc le parti de se taire et de se coîffer.

Je fus chez mon père, je lui dis ce qui venait de se passer, et le priai de ne pas s'en mêler, lui demandant seulement de m'avertir, si on lui proposait de me faire enfermer ou interdire; ce parti, qui ne le compromettait pas, et ne devait rien lui coûter, lui convînt beaucoup.

En le quittant, je fus chez mon homme aux cent mille francs, et lui reprochai vivement son mauvais procédé. Il en convint, et me dit qu'on lui avait acheté si cher cet effet payable dans huit jours, qu'il n'avait pu refuser un marché si avantageux. Je ne lui cachai pas combien les suites en avaient été fâcheuses pour moi. Il voulut réparer le mal qu'il avait fait involontairement. Il me proposa, très-honnêtement, de me prêter 100,000 f. au terme que je voudrais pour retirer cet important effet, ce qui fut exécuté sur-le-champ.

Je m'occupai le lendemain d'assembler tous mes créanciers, que je trouvai très-disposés à faire tout ce qui me conviendrait, à l'exception de ceux qui l'étaient devenus depuis peu en achetant d'anciennes créances. Le nombre en était peu considérable, et j'eus heureusement assez d'argent pour les payer. Mon projet était de vendre mes terres le plus promptement possible, de payer mes dettes, de voyager avec beaucoup d'économie et de placer en rente viagère sur ma tête et sur celle de Mme de Lauzun, de manière à n'être pas obligé de rien diminuer de sa dépense.

M. de Voyer vint me voir, et me dit, avec sa simplicité ordinaire : « on vous a « dit ruiné sans ressources : j'ai de la peine « à le croire; mais enfin cela se peut, et « voici ce que j'ai à vous proposer. J'ai une « terre, qui s'appelle la Guerche, à quatre « lieues des Ormes; la maison est très-lo- « geable, et suffisamment bien meublée. Je « vous offre la terre et le revenu pour aussi « long-temps que vous le voudrez : je le

« puis sans me gêner. Si l'argent de la terre « vous convient mieux, on m'en offre un « million, je vous le donnerai et vous en « disposerez : je ne veux d'ailleurs savoir « aucun détail. Je n'entends peut-être pas les « affaires beaucoup mieux que vous. » Je sentis vivement ce que M. de Voyer voulait faire pour moi. Je le refusai, n'en ayant pas besoin, et l'assurai que je m'adresserais à lui plutôt qu'à aucun de mes parens. Le sacrifice n'était pas grand ; car aucun ne me demanda s'il pouvait m'être de quelque secours. Je craignis que l'on ne donnât au roi, contre moi, des préventions difficiles à détruire ; je me déterminai à lui écrire, et à lui envoyer l'état de ma fortune et celui de mes dettes.

Je fus à Versailles prier la reine de remettre ma lettre au roi. Elle me reçut d'un air contraint et embarrassé, me dit que Mme de Lauzun était bien à plaindre, et que sa conduite était bien noble et bien sensible. Je lui répondis que je ne doutais pas assurément que Mme de Lauzun ne montrât

de la noblesse et de la sensibilité dans toutes les occasions où cela serait nécessaire; mais que je ne la mettrais jamais à l'épreuve pour de l'argent. La reine me demanda, en rougissant, ce que l'on pourrait faire pour moi, et m'offrit sa protection, un peu trop en reine pour la circonstance. Cela me décida à finir sur-le-champ la conversation. Je lui demandai pardon de l'avoir importunée du détail de mes affaires particulières. Je la laissai dans un embarras dont je fus au moment d'être peiné.

Je montai chez M. de Maurepas, à qui je n'avais jamais parlé. Je lui expliquai en peu de mots ma situation, et le priai de remettre ma lettre au roi. Il me répondit, avec beaucoup de grâce : « Il n'y a pas de « temps à perdre; je vais sur-le-champ chez « le roi, attendez-moi. » Il revint au bout d'un quart d'heure, et me dit que le roi avait été sensible à ma confiance et lui avait ordonné de m'assurer que je pouvais compter sur sa protection et sur son intérêt, dont il voulait bientôt me donner des

preuves. M. de Maurepas m'assura que, comme une partie de ma fortune avait été employée au service du roi, S. M. avait l'intention de me donner une somme d'argent considérable et une forte pension. Je lui dis que je refuserais toutes deux; que je n'en avais pas besoin, et que ce qui me restait était plus que suffisant à mon ambition. Je restai au coucher du roi, qui me traita parfaitement bien.

Je revins à Paris. J'appris que M. de Guines m'avait donné, sans que je les eusse, tous les torts qui pouvaient rendre Mme de Lauzun intéressante. Je me permis d'en faire quelques plaisanteries. Il vint chez moi; il m'écrivit, et je traitai toutes ses démarches avec le mépris qu'elles méritaient.

J'appris avec beaucoup plus de chagrin, que M. le duc de Choiseul, à l'intérêt de qui mon constant attachement me donnait quelques droits, en parlait de la manière la plus choquante. Quant à Mme la duchesse de Grammont, elle dit avec modération, que

j'étais un menteur et un fripon. Je me crus alors inutile dans la société de M. le duc de Choiseul et de Mme sa sœur, et j'y renoncai absolument. J'en fus affligé pour Mme la duchesse de Choiseul, que j'aimais tendrement et de qui je n'avais eu qu'à me louer; mais ne voyant point M. le duc de Choiseul, je ne pouvais aller chez Mme de Choiseul. M. le duc de Choiseul et Mme de Grammont dirent que j'étais un ingrat. M. le duc de Choiseul n'avait jamais rien fait pour moi; je lui avais donné les plus grandes marques d'attachement. Il avait mangé le bien de Mme de Choiseul, dont je devais hériter; il m'accablait dans le temps où j'étais malheureux. Le procès n'était pas difficile à juger.

On répandit que j'avais mangé tout le bien de Mme de Lauzun et vendu ses diamans, que j'avais fait des billets et pris des engagemens sur la vie de mon père, de M. le maréchal de Biron, de Mme de Choiseul et de Mme de Luxembourg. Il m'était important de démontrer la fausseté de toutes ces imputations. Cela n'était pas difficile.

Je vendis mes terres à M. le prince de Guéménée, à la charge de payer une partie de mes créanciers à qui cet arrangement, convenait. Je vendis beaucoup d'effets sur le roi qui perdaient moitié. Je finis tout en moins de six semaines. Je me séparai de biens d'avec Mme de Lauzun, et je prouvai bien clairement qu'on ne lui avait jamais proposé de signer pour moi depuis le jour de notre mariage. Les fonds nécessaires pour répondre de toutes les conditions comprises dans notre contrat de mariage déposés, il me restait 80,000 liv. de rente viagère, placées sur M. de Guéménée, un fonds libre d'environ 500,000 fr. et une assez jolie maison, qu'à la vérité je n'avais qu'à vie.

Je voulus partager ce que j'avais avec Mme de Lauzun; elle s'y refusa. Mme de Luxembourg voulut la retirer chez elle, ne lui permit pas même de garder les diamans que je lui avais donnés: on me les renvoya, je ne voulus pas les recevoir. Ils furent déposés chez un notaire.

La reine continuait à me bien traiter ; il n'était cependant pas difficile de voir que ma faveur était absolument tombée. On avait déjà eu soin de lui dire que je m'étais joint à M. de Maurepas pour intriguer contre elle. Il est vrai que ce ministre m'avait pris dans la plus grande amitié, et commençait à me marquer de la confiance.

Telle était ma situation au commencement de 1777. Rien ne m'arrêtait plus, et je n'avais pas perdu le désir d'aller dans l'Inde, quoique M. de Maurepas voulût m'y faire renoncer. Je me joignis à M. de Bussy. Je rédigeai ses mémoires, qui étaient bons, mais mal écrits. On convenait de tous les avantages de ce qu'il proposait ; mais on ne finissait pas.

Lady Barrymore, que j'avais abandonnée à beaucoup d'amans, était retournée en Angleterre. Le bruit de ma ruine la fit revenir à Paris : elle m'envoya chercher. — « Écoutez, me dit-elle, et ne m'interrompez pas. « On vous dit ruiné, je suis riche, jeune et « indépendante, je viens vous proposer de

« partager votre sort et de disposer de ma « fortune; je voyagerai avec vous, où vous « voudrez, et pour aussi long-temps que « vous voudrez. Ne craignez pas la légèreté « de mon caractère : rien ne me promet au- « tant de plaisir et de bonheur que ce plan. « Je veux que vous preniez sur moi l'auto- « rité du mari le plus absolu et le plus sé- « vère; je sens que je ne chercherai jamais « à m'y soustraire. » J'embrassai, je remerciai lady Barrymore, que j'affligeai beaucoup en la refusant. Ce fut dans ce temps que Mme de G***** et Mme de Potoska, voulurent sur les débris d'un ordre de Pologne, établir en France l'ordre de la *Persévérance.*

J'avais donné en Pologne même trop de preuves de mon caractère romanesque pour que l'on ne m'admît pas sans épreuves. Les statuts de l'ordre étaient charmans. Il devint très-nombreux, très à la mode, très-bien composé. Des gens distingués, âgés et raisonnables, se firent une gloire d'y être admis. Une immense tente de bois qui était

au milieu de mon jardin, en devint le temple. La reine, avide de toutes les nouveautés, désira vivement y venir : on tâcha de l'en éloigner; et, comme de raison, ce désir s'augmenta. Elle fut au moment de nous envoyer proposer de faire avouer notre ordre par le roi, et de nous faire donner par lui la permission de porter en uniforme de service, même près de sa personne, l'écharpe violette de notre ordre. Toute sa société trembla de voir la reine dans un ordre de chevalerie à la tête duquel j'étais; ce qui paraissait le plus grand de tous les dangers.

Notre grand-maître n'était pas nommé. Notre première loi disait qu'il devait être d'une grande maison ou distinguée des autres par quelques grandes actions. M. le *** fut présenté pour être grand-maître : il fut refusé. Nous lui répondîmes que nous ne nommions pas à cette place, ne doutant pas que M. *** ne remplît bien promptement les conditions prescrites par nos statuts. On

fit de mauvaises plaisanteries sur notre ordre, on le tourna en ridicule, et la reine n'y pensa plus.

Une jeune dame de F ******, sœur de la baronne de Cr*****, à qui l'on ne connaissait encore d'amant que M. de Nassau, qu'elle n'avait plus, me marqua de l'intérêt dans nos assemblées. Une belle peau, de jolis yeux, de jolis cheveux, plus de naïveté que d'esprit, la rendaient alors assez agréable. Nous fûmes promptement arrangés; mais cela ne put durer long-temps. M. de F****** était si jaloux, elle était si imprudente, que, dans la crainte d'un éclat que rien n'empêchait sans cela, je fus obligé de rompre avec elle.

Fanny Harland, dès qu'elle me sut persécuté, ruiné, m'écrivit : « Venez me voir, « j'ai un amant, rendez-moi mon ami. » J'y courus, et Fanny me reçut avec cette amitié tendre qu'elle m'a conservée jusqu'à la fin de sa vie. Elle me dit que M. E. D***** était fort amoureux d'elle et en était aimé. Je revis Fanny tous les jours; j'étais triste, ennuyé,

entouré d'objets désagréables, et les soins de Fanny charmèrent mes peines et furent une grande consolation pour moi. M. E***** désirait fort l'épouser; il était sans fortune. Mlle Harland devait, dans tous les cas possibles, en avoir une assez considérable, et la mort de son frère, âgé de huit ou dix ans, pouvait la rendre un des plus grands partis qu'il y eût en Angleterre. Marianne avait un grand crédit sur sir Robert Harland, son père, homme austère et passablement difficile à vivre. J'écrivis à Marianne qu'il fallait qu'elle tâchât de ramener son père et sa mère à Paris, afin que nous puissions concerter ensemble ce qu'il faudrait faire pour marier Fanny à M. E. D*****. Marianne, dont le cœur était bon, et qui aimait véritablement sa sœur, me répondit qu'elle ferait tout ce qui dépendrait d'elle, et qu'elle espérait arriver bientôt à Paris avec toute sa famille. Lady Harland vint en effet quinze jours après avec Marianne; quelques affaires retinrent sir Robert Harland à Londres.

La bonne maman fit connaissance avec

M. E*****, qui lui plut aussi; elle le prit sous sa protection et écrivit, à son mari en sa faveur. Marianne écrivit à son père, qui marqua pour un homme sans fortune beaucoup moins de répugnance que nous ne l'avions craint. Il fut impossible de rien obtenir du roi en faveur du mariage de M. E*****; mais M. de Maurepas me promit de s'en occuper, et de lui faire obtenir une des premières grâces dont il serait susceptible. Pendant ce temps-là, ma conduite avec Marianne fut de la plus grande circonspection, et nous n'eûmes rien à cacher à la bonne maman.

Le mariage de Fanny était en bon train, lorsque je fus obligé de joindre mon régiment en quartier à Vaucouleurs, le lieu le plus triste de toute la Champagne, et par conséquent de tout l'univers. Au bout d'un mois, je reçus une lettre de Fanny, qui me mandait que tout était terminé, et qu'elle devait, sous peu de jours, être mariée à Haute-Fontaine. J'allai à Nancy demander à M. de Stainville, sous les ordres de qui

j'étais, la permission d'aller à Haute-Fontaine pour quelques jours. J'y arrivai le surlendemain du mariage de Fanny, qui avait déjà eu le plus grand succès auprès Mme de Roth et de Mme Dillon. Je ne la trouvai pas en très-bonne santé; mais elle me parut heureuse, et me montra la plus grande joie de me revoir. Elle devait passer l'automne en Angleterre; elle me fit promettre d'aller l'y joindre au mois d'octobre. Marianne fut charmante pour moi; comme l'on croyait que nous ne pensions plus l'un à l'autre, on nous laissa beaucoup de liberté.

Un jour que je me promenais à cheval dans la forêt de Compiègne, assez loin du reste de la compagnie, elle me dit: « Lauzun, à pré« sent que ma sœur est mariée, nous pouvons « parler de nous. Savez-vous que je vous « aime plus que jamais, et que je crois que « c'est pour toujours. » Je ferai grâce à celle pour qui je continue ces Mémoires, du reste de la conversation, qui fut fort longue et fort tendre. Je me contenterai de dire que nous nous promîmes de nous écrire avec la plus

grande exactitude, et que nous ne manquâmes point à notre parole. Lady Harland retourna en Angleterre et moi à mon régiment.

J'y menais une vie assez douce, plus tranquille qu'agréable, et qui me convenait mieux qu'à personne. M. et Mme la comtesse de S*****, qui habitaient pendant l'été une assez belle terre à un quart de lieue de Vaucouleurs, y vinrent. Je fus, selon l'usage y faire une visite de corps. M. de G***, frère de Mme de S*****, était capitaine à la suite de mon régiment. Je fus parfaitement bien reçu. On nous donna de grands dîners, des bals, des fêtes. Mme de S***** vint me rendre ma visite à cheval, en uniforme de dragons, avec des culottes de peau. Il n'en fallait pas davantage pour me dégoûter à jamais d'une femme. Cela ne suffit cependant pas pour m'empêcher d'avoir celle-là, qui n'était ni jolie ni aimable, et qui avait un ton épouvantable. Je m'en repentis sur-le-champ, et ne me le pardonne pas encore. Cette liaison me devint insupportable. Je cherchai avec empressement quelque moyen de la rompre.

M. de Stainville vint voir mon régiment, le trouva déjà instruit selon la nouvelle ordonnance à laquelle il avait travaillé, en fut content, me pressa de venir aux manœuvres de la garnison de Nancy, ce que j'acceptai. Je trouvai à Nancy plusieurs anglaises. Une milady Blower, dont M. de L******* était fort amoureux, et qu'il s'efforçait de paraître avoir; et une petite Mme Brown, extrêmement jolie et fort ressemblante en très-beau à la reine, dont M. de Stainville était fort occupé; mais malheureusement elle ne parlait pas un mot de français, ni lui un mot d'anglais. J'étais presque le seul homme de la garnison avec qui elle pût causer; cela nous lia très-intimement, et pour lui plaire M. de Stainville me permettait peu de quitter Nancy. J'aimai cette charmante petite femme; mais je fus assez sage et assez honnête pour ne vouloir pas le lui dire, sachant tous les dangers qu'un amant français pouvait avoir pour elle. Elle me devina, me le dit avec une candeur dont je n'ai presque pas vu d'exemple; elle ajouta

qu'elle m'aimait aussi. Ma vertu ne put aller plus loin ; je profitai de son goût et de sa sincérité : nous succombâmes tous deux ; mais je fus si prudent, je veillai tellement sur ma conduite, que personne au monde n'en eut le moindre soupçon. Je ne jouis pas long-temps d'un commerce si doux. La pauvre petite Mme Brown eut une fièvre maligne dont elle mourut, et me laissa pénétré de la plus vive douleur.

Je retournai à mon régiment. Mme de S***** n'était heureusement plus dans sa terre. Mme E. D***** était partie pour l'Angleterre en bien mauvaise santé ; elle m'écrivait assez souvent. Marianne m'écrivait toutes les postes sans jamais y manquer. Elle paraissait ne plus avoir d'autre plaisir. Dans le courant de septembre, ses lettres devinrent inquiétantes. Elle me manda enfin que sa sœur était dans le plus grand danger ; que les médecins commençaient à désespérer de ses jours, et que je n'avais pas de temps à perdre si je voulais la voir encore. M. de Stainville me permit de partir sur-le-

champ, et j'arrivai à Londres le premier octobre.

J'y trouvai une lettre de Mme E****** d'assez ancienne date, qui désirait avec ardeur me voir avant que de mourir, et qui disait avoir à me confier des secrets importans qui ne pouvaient être confiés qu'à moi. On me remettrait, après sa mort, disait-elle, une cassette remplie de papiers intéressans qui serviraient du moins à justifier sa vie tout entière. J'allais partir pour le comté de Suffolk, où Mme D***** était malade chez son père, lorsque je reçus une lettre de milady Harland, qui me mandait que sa fille était mieux, que les médecins lui ordonnaient les eaux de Bristol, que toute la famille comptait partir incessamment et me prendre à Londres en passant. Je me déterminai donc à les attendre. Vers la fin de la même semaine E****** m'écrivit que le mieux se soutenait, et que sous peu de jours ils seraient tous à Londres. Le sur-lendemain, j'eus une lettre de Marianne, qui m'annonçait la mort de sa sœur. Je reçus en

même temps une lettre presqu'illisible de la pauvre Mme E***, écrite la veille de sa mort. Elle s'affligeait de ne m'avoir pas vu, et reparlait encore de cette cassette qui devait m'être remise après elle.

Marianne me mandait qu'ils étaient plongés dans la plus vive douleur, qu'ils ne pouvaient se résoudre à rester à Sproughton, et qu'ils partaient pour aller chez un ami, dont elle ne disait pas le nom; qu'à leur retour, qui serait dans trois semaines, elle m'attendait en Suffolk. J'aimais tendrement Fanny; j'étais profondément affligé. Le séjour de Londres me devint insupportable. Je fus passer deux mois à Bath, où il y avait très-peu de monde; j'y vécus très-retiré. Je profitai de la circonstance pour apprendre un peu mieux l'anglais; je me mis en pension chez des gens raisonnables qui ne parlaient pas français: j'y fis quelques progrès.

Pendant mon séjour à Bath, je reçus des lettres de M. de Maurepas, par une occasion particulière. Il me mandait qu'il n'était plus question de l'expédition de M. de

Bussy dans l'Inde; il me priait de lui écrire souvent de Londres. La guerre paraissait alors inévitable entre la Russie et la Turquie. Je priai M. de Maurepas de m'obtenir du roi la permission d'aller servir comme volontaire à l'armée russe. Il me répondit qu'il ne croyait pas que l'impératrice voulût recevoir d'officiers français dans son armée; que si elle faisait quelque exception en ma faveur, le roi en serait charmé; qu'il me donnerait les lettres de recommandation les plus fortes, et me permettrait de prendre de l'emploi si on m'en offrait.

J'écrivis à l'impératrice: j'en reçus, courrier pour courrier, la réponse la plus aimable. Elle me proposait le commandement d'un corps de troupes légères à cheval, que j'acceptai. J'en informai M. de Maurepas, et je me disposai à partir pour Pétersbourg vers le milieu de décembre.

A mon retour à Londres, je trouvai sir Robert Harland et sa famille arrivés deux jours avant moi. E****** vint me voir : nous allâmes ensemble dîner chez ses pa-

rens; j'y fus parfaitement bien reçu. Je remarquai que Marianne était moins à son aise avec moi qu'à l'ordinaire. Quelques jours après on me laissa seul avec elle, et, avec un embarras extrême, elle me redemanda ses lettres. Je les lui renvoyai sur-le-champ; et il ne me fut pas difficile de voir que, en soignant sa femme, E****** était devenu amoureux de sa belle-sœur, et qu'un peu de jalousie l'avait déterminé à faire l'impossible pour m'écarter de Sproughton, où il trouvait que j'aurais trop vu Marianne.

Je ne m'occupai plus que d'avoir la cassette que m'avait laissée Mme D*****. E****** me dit qu'il ne savait ce que c'était. Je fis des questions à la femme de chambre de Mme D*****. Elle me dit que sa maîtresse lui avait donné cette cassette, qui ne devait être remise qu'à moi; qu'elle l'avait laissée entre les mains d'E******, qui s'était chargé de me la faire parvenir. E****** dit que cela n'était pas vrai; que la femme de chambre n'avait pas le sens commun, et je n'eus pas cette cassette.

Je reçus des lettres de Mme D*****, qui me parlait de la pauvre Mme E******, comme d'une personne abominable. J'en fus choqué, et ne le cachai pas à Mme D*****, lui déclarant que je ne permettrais jamais que l'on attaquât devant moi la mémoire de mon amie.

La nouvelle de la défaite de l'armée anglaise, commandée par le général Burgoyne, à Sarratoga, décida la France à prendre part pour l'Amérique; et, peu de jours avant mon départ pour la Russie, M. de Maurepas me manda de n'y plus penser; que je serais bientôt employé pour le service du roi, et de rester en Angleterre en attendant.

Un jour que je me promenais assez tristement, seul à cheval, sur le chemin de Richmond, une femme emportée par son cheval, et très-effrayée, passa fort vite auprès de moi en jetant de grands cris. Je montais un cheval fort vite, je la joignis facilement, et je l'arrêtai sans qu'il lui arrivât d'accident. Je lui proposai de monter mon cheval, plus

sage que le sien : elle accepta, et deux hommes d'un certain âge, avec des domestiques qui la suivaient d'assez loin, la joignirent bientôt après. Cette femme, qui pouvait avoir vingt-ans, était une des plus charmantes personnes que j'aie jamais vues. Je demandai qui elle était ; elle me dit qu'elle s'appelait Miss Stanton, et qu'elle était nièce d'un des administrateurs de la compagnie des Indes. Je la rencontrais assez souvent aux spectacles, au Panthéon, au Ranelagh, toujours avec ces deux hommes ; elle me proposait toujours de prendre du thé avec elle. Je lui trouvais beaucoup d'esprit et de grâces. Les deux hommes paraissaient aimables et sensés, tous trois avaient toujours l'air d'être bien aises de me rencontrer : elle ne me proposa jamais d'aller chez elle, et je ne voulus pas lui en demander la permission.

Un matin que je me promenais d'assez bonne heure, à quelques milles de Chelsea, il survint une pluie assez forte. Un carrosse qui passait s'arrêta ; et Miss Stanton, qui y était seule, et qui m'avait reconnu, m'offrit

de me ramener à Chelsea, où elle me dit avoir une maison. Elle était seule, j'acceptai; je déjeunai chez elle, où il ne vint personne. Elle me fit beaucoup de questions auxquelles je répondis franchement; me demanda si j'avais quelque intrigue à Londres, je lui dis que non; elle me fit jurer que je n'avais point de maîtresse, et me dit ensuite qu'il était juste que je susse aussi qui elle était.

Elle ajouta qu'elle n'était point la nièce, mais la maîtresse du plus âgé des deux hommes avec qui je l'avais vue; que cet homme, bon et respectable à tous égards, avait une fortune immense, et qu'elle croyait qu'il dépendrait d'elle de l'épouser. Elle ne voyait jamais que lui et son ami, qui était aussi interressé dans les affaires des Indes; que d'ailleurs elle sortait quand elle voulait, allait où elle voulait avec un des deux et plus souvent avec tous deux; que cette vie lui convenait assez; mais que depuis le jour où j'avais arrêté son cheval, elle avait pris pour moi un goût si vif, qu'elle ne me l'aurait pas caché sans la crainte d'affliger un

homme qu'elle aimait et qu'elle respectait. Il était parti pour l'Irlande avec son ami depuis deux jours, ses affaires devaient l'y arrêter environ six semaines : elle cessa de parler. Je lui demandai ces six semaines, dont elle pouvait disposer sans danger. Elle y consentit avec plaisir, et je puis dire que je n'ai jamais passé six semaines plus douces, plus tranquilles, plus heureuses.

Miss Juliette (car c'était son véritable nom) était romanesque, franche, sensible, uniquement occupée de ce qu'elle aimait. Son éducation n'avait pas été négligée, elle parlait bien français et italien, était bonne musicienne, avait une voix charmante et jouait bien de plusieurs instrumens; elle était extrêmement mignone, et la meilleure idée que je puisse donner de sa figure est une extrême ressemblance avec Mme de Champcenetz dans son plus beau temps. Nous nous promenions ensemble, tous les matins, à cheval ou en phaëton, sur les chemins où il passait le moins de monde. Nous allions au spectacle dans de petites loges, et nous rentrions en-

semble. J'allais à peine une fois par semaine dans le monde, chaque jour m'y attachait davantage.

Notre union durait depuis cinq semaines lorsqu'un matin je la trouvai en grand deuil et d'une tristesse mortelle. « Qu'est-il « arrivé? lui dis-je. J'ai perdu, me dit-elle, « ou mon amant ou l'homme que je regarde « comme mon bienfaiteur et comme mon « père. M. Stanton arrive demain; remplis-« sez votre destinée, faites la guerre, ou-« bliez moi, soyez heureux. Je vous pleure-« rai long-temps. Ne revenez pas chez moi « quand même on vous en prierait, j'espère « vous rencontrer encore. » Je ne me sépa-rai qu'avec peine de cette aimable créature. Je la rencontrai deux ou trois fois au Rane-lagh; elle me reçut d'une manière charmante. M. Stanton me pria à souper; d'un coup-d'œil elle m'avertit de refuser, et j'obéis. Peu de temps après, elle partit avec M. Stanton pour une terre qu'il avait achetée dans le nord de l'Angleterre. Je la crois retournée dans l'Inde avec lui : elle ne m'a jamais écrit.

Vivant beaucoup plus dans le monde que je n'avais fait depuis que j'étais en Angleterre, je voyais des gens de tous les partis qui parlaient librement devant moi, et sans me donner de peine je fus bientôt fort au fait de toutes les affaires publiques; et je sus des choses intéressantes dont le marquis de Noailles, ambassadeur, ne pouvait être instruit. Il avait de l'esprit, de la considération, et, sans le défaut de vivre trop retiré, je crois qu'il eût été bon ambassadeur. Je crois qu'il aurait été beaucoup plus dans la société, sans la bêtise inimaginable de sa femme, qui l'embarrassait à tous momens, par les choses incroyables qu'elle disait sans que rien pût l'en empêcher; je ne puis me refuser d'en donner un exemple.

A un très-grand dîner chez elle, tout d'un coup elle dit qu'elle ne concevait pas pourquoi l'on parlait tant de la modestie des Anglaises; qu'il n'y avait point de femmes en Europe dont les mœurs fussent plus dépravées, et qu'elles passaient leur vie dans de mauvais lieux. On peut se figu-

rer le désespoir et la consternation du marquis de Noailles. « Mais, Mme de Noailles, « mais en vérité.....; mais pensez-vous....., « mais savez-vous ce que vous dites? » Elle n'en tint aucun compte et poursuivit. « Oui, « Monsieur, j'en suis sûre; et, pendant le « dernier bal masqué, la duchesse de De- « vonshire et milady G****y ont été pen- « dant plus de trois heures dans un mauvais « lieu du voisinage. » M. l'ambassadeur en pensa mourir de chagrin, et les autres, de rire.

Mme l'ambassadrice m'a empêché de dire que lorsque je savais des choses dont je ne supposais pas le marquis de Noailles instruit, je les lui disais, quoique peu lié avec lui, et ne pensant jamais à les mander à M. de Maurepas.

Le hasard fit tomber entre mes mains le bill conciliatoire de milord North pour l'Amérique, long-temps avant qu'il le lût au parlement. Je fus chez le marquis de Noailles lui demander s'il l'avait vu; il prit l'air le plus important et le plus ministé-

riel, et me dit que oui. Je savais que cela était impossible : je changeai de conversation. Il voulut me faire des questions sur le bill, je n'y répondis pas, et je sortis de chez lui. Je n'écrivis point à M. de Vergennes, avec qui j'étais brouillé; mais j'envoyai sur-le-champ un courrier à M. de Maurepas. Il montra ma lettre au roi, et le marquis de Noailles ne put en rendre compte que quinze jours après. Cela donna au roi et à tous ses ministres la plus grande idée de la manière dont je savais tout ce qui se passait en Angleterre. M. de Vergennes m'écrivit pour me prier de lui communiquer mes réflexions sur ce que je verrais, et sur ce que j'entendrais. Je lui répondis très-froidement et poliment que j'avais renoncé absolument à la politique, et à toutes les réflexions qui y étaient relatives. J'envoyai cependant à M. de Voyer et à M. de Maurepas quelques mémoires sur des objets peu connus, dont les ambassadeurs de France ne s'étaient point occupés. Ma correspondance devint fort exacte, et com-

mença à me prendre beaucoup de temps. J'allais moins dans le monde. Je m'ennuyais seul : je pris une fille qui avait peu d'esprit, qui était jolie, douce, soigneuse, parfaitement ce qu'il me fallait.

Mme de Lauzun me fit l'honneur, dans ce temps-là, de m'envoyer un mémoire fait par son procureur, relativement aux suites que pouvait avoir notre séparation de biens dans l'avenir, lorsqu'elle hériterait de l'un de ses parens, et surtout aux précautions qu'il fallait prendre pour que je ne l'empêchasse pas de disposer de sa fortune. Le procureur de Mme de Lauzun n'avait apparemment pas bonne opinion de moi et ne le cachait pas : sa formule était ridicule et insolente. Il disait sans cesse : *Le procureur de Mme de Lauzun ne disait pas pourquoi M. de Lauzun prétendrait....... Le procureur de Mme de Lauzun serait étonné que M. de Lauzun, d'après la conduite qu'il a tenue, crût.....* Je répondis gaîment et sans humeur à Mme de Lauzun. Ma réponse à son procureur commençait par : *M. de Lauzun*

dit au procureur de Mme de Lauzun, d'abord qu'il est un impertinent; ensuite qu'il ne sait pas ce qu'il dit; et, pour tout finir avec lui, qu'il consent de tout son cœur à tout ce qui pourra convenir à Mme de Lauzun, quoi que ce puisse être.

Au commencement du mois de mars 1778, j'envoyai à M. de Maurepas un mémoire très-étendu et très-détaillé sur l'état de défense de l'Angleterre et de toutes les possessions anglaises dans les quatre parties du monde. Il lut mon mémoire au conseil; il y fit assez d'effet pour que l'on jugeât nécessaire de me faire venir et de me consulter sur quelques articles particuliers. M. de Maurepas m'envoya un courrier, en me mandant que le roi désirait que je me rendisse à Versailles le plus promptement et le plus secrètement qu'il me serait possible.

Je fus à Versailles, j'eus plusieurs conversations particulières avec le roi, chez M. de Maurepas, qui me faisait valoir auprès de lui avec une tendresse vraiment paternelle.

M. de Maurepas, affligé de mes brouilles avec M. de Vergennes, désirait vivement nous raccommoder; je n'y étais nullement disposé. Je ne pus cependant résister à ses pressantes sollicitations. Nous nous raccomodâmes sans explication, et je crois que M. de Vergennes fut d'aussi bonne foi que moi, car depuis je n'ai eu qu'à m'en louer, et il m'a paru chercher les occasions de me marquer de l'intérêt et de l'amitié.

Les ministres me marquaient beaucoup de confiance; et, d'après les mesures que je voyais prendre, je pouvais regarder la guerre comme certaine. J'osai proposer une grande et superbe entreprise: je voulais, qu'avant de commencer la guerre, on fît faire banqueroute à la banque d'Angleterre, et cela n'était pas difficile. J'avais su m'assurer de ce qu'elle avait de fonds, qui étaient peu considérables, et des ressources dont on pourrait l'aider dans un cas pressant, qui étaient encore moindres. Une opération simple de banque, dont le résultat eût été de tirer, pour de fortes sommes en or, de

toutes les villes considérables de l'Europe, sur les plus fortes maisons de commerce de Londres, dans la même semaine, aurait forcé tous les banquiers à retirer à l'instant tous leurs fonds de la banque. La foule de gens inquiets aurait augmenté le discrédit, et rien ne pouvait empêcher la banque de manquer.

Cette proposition fut reçue avec les plus grands applaudissemens au comité où j'en parlai. M. Necker, qui n'y était pas, et à qui on la communiqua le lendemain, fut entièrement contre. Il dit que cela ruinerait toutes les maisons de banque de Paris. Je ne le crus pas; je fus à Paris prendre des éclaircissemens; j'en rapportai la soumission de tous les banquiers qu'ils n'avaient rien à perdre à la banqueroute de la banque d'Angleterre, excepté MM. Germain, maison tenue au compte de M. Necker, fortement intéressé dans la banque d'Angleterre. Il empêcha que cette affaire n'eût lieu. Il fit plus, il envoya en Angleterre une immense quantité d'or en espèces, pour aider la banque, si on tentait de l'embarrasser.

Le roi était dans l'intention de commencer la guerre par une descente en Angleterre sur plusieurs points. J'étais trop à la mode pour ne pas être employé d'une manière brillante, et pendant six mois on ne pensa à aucune expédition sans songer à m'en donner le commandement en chef ou en second. On changea tout à coup d'avis, et on finit par la ridicule déclaration du mois de mars 1778, dans laquelle on donnait à l'Angleterre l'avertissement salutaire de se préparer à la guerre.

Je ne voulais pas retourner en Angleterre. M. de Maurepas le voulut. Il ne doutait pas que le roi d'Angleterre ne commençât par rappeler son ambassadeur et renvoyer celui de France, et ne voulût bientôt après entrer en négociation. Il savait qu'il aimerait mieux traiter avec moi qu'avec un autre ; il me dit donc de rester à Londres le plus long-temps qu'il me serait possible sans inconvénient ; il espérait que la bonne intelligence se rétablirait entre les deux cours ; que la paix une fois assurée, le baron de

Breteuil reviendrait de Vienne, le marquis de Noailles y serait envoyé, et l'on me donnerait l'ambassade d'Angleterre. M. de Maurepas me recommandait surtout de cacher au marquis de Noailles l'objet de ma mission, et de prendre quelque prétexte pour rester à Londres après son départ. Je m'arrangeai pour y arriver deux ou trois jours après la déclaration. Je fus sur-le-champ chez l'ambassadeur de France, qui fut prodigieusement étonné de me voir. Il crut apparemment que je désertais. — « Charmé « de vous voir, certainement....... mais par « quel hasard...... Vous ne savez donc pas? « — Je vous demande pardon....... — Vous « n'avez donc pas vu M. de Maurepas?...... « — Si fait, voilà des lettres de lui et de « M. de Vergennes. » Ce dernier lui mandait de me communiquer ses dépêches, et tout ce qu'il apprendrait d'intéressant.

Comme j'étais chez lui, il reçut une lettre de milord Weymouth en réponse à la notification de la déclaration. Il lui disait que par considération personnelle pour M. le

marquis de Noailles, le roi d'Angleterre lui permettait de l'informer qu'il rappelait son ambassadeur à la cour de France.

M. le marquis de Noailles me dit qu'il allait envoyer sur-le-champ un courrier à Versailles, par le retour duquel il recevrait sûrement l'ordre de quitter immédiatement l'Angleterre. Il me proposa de nous arranger pour repasser ensemble. Je lui dis que cela me serait impossible, et que, selon toute apparence, mes affaires m'arrêteraient quelques semaines après lui; il me répondit qu'il croyait être obligé de me dire que cela ne serait pas convenable, ni pour la France ni pour l'Angleterre; je l'assurai que personne n'en serait choqué en Angleterre, et que j'espérais que le roi de France ne le trouverait pas mauvais. Il ne pouvait en vérité ne pas être de mon avis; si mes affaires étaient des affaires d'argent, il m'offrait avec le plus grand plaisir du monde tout celui dont je pourrais avoir besoin.

Je suppose qu'il me crut amoureux; car il prit tout d'un coup l'air ministériel, et

me dit que son devoir serait de me défendre, au nom du roi, de rester en Angleterre. Je répliquai froidement que je ne lui en croyais pas le droit, qu'en conséquence cela ne changerait rien à mes intentions ; que je serais seulement fâché qu'il fît une chose qui serait probablement désapprouvée. M. l'ambassadeur fut confondu, et Mme l'ambassadrice, dans une colère qui la rendait cent fois plus bête et plus ridicule, et qui pensa dix fois me faire éclater de rire. Le courrier du marquis de Noailles revint. Il partit pour la France, et me laissa en Angleterre.

Le courrier du marquis de Noailles m'apporta des lettres de M. de Maurepas, avec des instructions plus étendues que les premières, me recommandait de rester en Angleterre le plus long-temps que je le pourrais convenablement. Je fis demander au roi, par sir Charles Thompson, un des hommes qu'il aime le mieux, si mon séjour à Londres ne lui déplaisait pas. Il me fit dire avec beaucoup de bonté que je pouvais rester tant que je voudrais, que si je voulais le

voir et lui parler, je le rencontrerais le mercredi suivant, se promenant à cheval sur le chemin de Richmond, à huit heures du matin : j'y fus exactement; il vint à moi, et me dit qu'il était bien aise de m'assurer de son intérêt et de sa bienveillance, avant que je quittasse l'Angleterre; qu'il dépendait de moi d'y rester ou d'y revenir, quand cela me conviendrait, si je ne craignais pas que cela me fît tort dans mon propre pays; que j'étais trop connu pour être jamais suspect. Il était personnellement offensé de la conduite de la France; et la traitant de perfidie, il en parlait avec une telle chaleur, que je fus obligé de lui rappeler que j'étais Français. Il finit la conversation en me disant que personne ne lui serait plus agréable que moi pour traiter de la paix, ou pour ambassadeur, quand les circonstances le permettraient, et qu'il ferait alors avec grand plaisir toutes les démarches que je jugerais nécessaires.

Je ne pouvais plus rester honnêtement en Angleterre. Je rendis compte à M. de

Maurepas de cette conversation ; je demandai instamment à revenir, et je le prévins que si je ne recevais pas d'ordre de lui, je quitterais Londres dans un mois. Le mois s'écoula sans que j'eusse de réponse; j'allais partir ; ma voiture était à ma porte, lorsque je reçus, par un courrier d'Espagne, une lettre de M. de Maurepas, qui me demandait avec les plus vives instances de rester encore six semaines. Cela ne m'arrêta pas, et je partis. A mon arrivée à Calais, je rendis compte à M. de Maurepas des raisons qui m'avaient empêché de faire ce qu'il désirait ; il en fut fâché, mais il ne m'en sut pas mauvais gré.

Mon régiment était en garnison à Ardres près de Calais, je m'y arrêtai au lieu d'aller à Paris. J'avais mené avec moi une demoiselle anglaise. Je louai un petit château à un quart de lieue d'Ardres. Je m'occupai beaucoup de mon regiment, et je m'y plus assez. Le dévot duc de C***, aux ordres de qui j'étais, me prit dans une telle amitié, qu'il me pardonna d'avoir une fille, et vint même chez moi

prendre du thé avec elle. Miss Paddock avait amené d'Angleterre une jeune sœur beaucoup plus jolie et beaucoup plus aimable, et que son extrême pauvreté semblait destiner au même métier que sa sœur. Je m'en fis scrupule, je respectai son innocence, je la mis dans un couvent à Calais, je lui donnai des maîtres; et j'ai depuis été assez heureux pour la marier avantageusement et à un homme qui lui plaisait.

Quoique je fusse absent, les ministres, à qui M. de Voyer ne cessait de dire que j'étais bon à tout, me destinaient à toutes les expéditions qu'ils projetaient successivement avec rapidité, et M. de Voyer me proposa de me charger de la conquête de Jersey et de Guernesey; il m'écrivit de tâcher de me procurer des éclaircissemens sur ces deux îles, et de dire combien je demanderais de troupes pour les attaquer. Le hasard avait fait tomber entre mes mains des mémoires très-bien faits et très-détaillés sur Jersey et Guernesey, je les envoyai à M. de Voyer, et lui mandai qu'avec trois mille

hommes de bonnes troupes et un grand secret je croyais pouvoir répondre du succès. On se décida à Versailles à cette expédition, à laquelle on paraissait mettre beaucoup de prix : la réussite eût en effet été d'une grande importance pour notre commerce ; il fallut cependant consulter M. le maréchal de Broglie, qui commandait les troupes du roi assemblées au camp de Vaucieux ; il y fut absolument contraire, sans savoir un mot de l'affaire ; il assura qu'il fallait au moins dix mille hommes et plusieurs officiers généraux : cela donna de l'humeur aux ministres ; ils aimèrent mieux n'y plus penser que de disputer.

M. de Voyer proposa de surprendre à la fois l'île de Wight et Portsmouth et de ruiner de fond en comble les plus beaux établissemens de la marine anglaise ; il devait exécuter son projet lui-même et me donner le commandement de tous les grenadiers et chasseurs de son armée : on commença comme à l'ordinaire par accepter, l'on discuta ensuite, et l'on abandonna prompte-

ment. M. de Sartines voulut m'envoyer aux Bermudes, à Sainte-Hélène et dans quelques autres endroits, mais sans plus de succès.

Pendant ce temps-là mon régiment reçut l'ordre d'aller au camp de Vaucieux, et partit d'Ardres vers le milieu de juillet; je marchai avec lui; à notre deuxième journée, je reçus un courrier de M. de Sartines et un ordre du roi de me rendre à Versailles et de quitter mon régiment: j'arrivai chez M. de Sartines; il me dit que l'on donnait à M. de Bussy tout ce qu'il demandait pour entreprendre une grande révolution dans l'Inde, et qu'il désirait encore m'avoir pour second. Il me proposa de lever un corps de troupes étrangères de 4,000 hommes, et de m'en donner le commandement en propriété: il voulait que je pusse avoir deux mille hommes prêts pour partir avec moi au mois de novembre, et le reste en état de suivre quatre mois après; j'acceptai. Je remis le régiment de royal dragons dont j'obtins le commandement pour M. de Gontaud. Je quittai le

département de la guerre, et passai dans celui de la marine, conservant cependant toujours mon rang dans les troupes de terre. Je fis alors une chose que je crois sans exemple; car, en moins de trois mois, je levai, j'armai, j'équipai et mis en état de servir, un superbe corps de deux mille hommes.

Je demandai au roi la permission de dire à la reine quelle était ma destination. Je fus chez elle; je demandai à lui parler en particulier, ce qui ne m'était pas arrivé depuis long-temps. Je lui dis que je croyais devoir aux anciennes bontés dont elle m'avait honoré de lui rendre compte que le roi me confiait le commandement en second de son armée dans les Indes orientales, aux ordres de M. de Bussy. Je n'ai jamais vu une personne plus étonnée; elle ne put voir sans attendrissement cet homme que deux ans avant l'on accusait d'intriguer contre elle, aller passer plusieurs années à l'autre extrémité de la terre. Elle fut quelques minutes sans parler; puis elle me dit : « Comment! M. de Lauzun, aller si loin,

« vous séparer de tous vos amis! — J'ai cru,
« Madame, que, sur un théâtre si éloigné,
« mon zèle, le peu de talens que je puis
« avoir, rencontreraient moins d'obstacles,
« qu'on leur rendrait plus de justice, qu'ils
« auraient moins à lutter contre l'intrigue
« et la calomnie! — Vous nous quitterez,
« M. de Lauzun! vous irez dans l'Inde! ne
« puis-je donc pas l'empêcher? — Non, Ma-
« dame; je tiens irrévocablement à ce plan,
« quoi qu'il puisse m'en coûter pour l'exé-
« cuter. » Le roi entra. « Eh bien! lui dit la
« reine, M. de Lauzun va donc aux Indes?
« — Oui, lui répondit le roi; c'est lui qui
« l'a voulu : c'est un grand sacrifice; je ne
« doute pas qu'il n'y soit fort utile. »

La reine vint le soir chez Mme de Guéménée, dont la faveur n'était pas encore diminuée; elle lui dit qu'elle voyait avec peine le parti que je prenais, et l'engagea à me faire changer d'avis. Mme de Guéménée lui répondit qu'elle était au désespoir de me voir partir, mais qu'elle croyait impossible de me retenir; elle fit cependant ce qu'elle

put pour me déterminer à rester. Je résistai à tout. Ma vanité était satisfaite : je montrais que je pouvais jouer un grand rôle, et je prouvais à Mme Chartoriska que l'Europe n'avait plus de charmes pour moi.

Je fus à Haute-Fontaine, et ce fut une forte épreuve pour mon courage ; je ne pouvais penser, sans une tristesse mortelle, que peut-être je ne reverrais plus des personnes qui m'étaient bien chères. M. de Guéménée était dans une douleur inexprimable. Mme Dillon la partageait, et vingt fois par jour mes larmes étaient prêtes à couler. Je trouvai Mme de M***** à Haute-Fontaine; je la connaissais peu ; j'avais donné à deux de ses frères deux emplois dans mon régiment, à la sollicitation de M. l'archevêque de Narbonne. Elle m'en remercia, et parut prendre le plus vif intérêt à mon sort ; cet intérêt augmenta tous les jours ; elle répétait continuellement qu'elle ne pouvait comprendre ce qui pouvait me déterminer à m'expatrier ainsi, me demandait des détails sur ma situation, sur mes peines,

sur mes sentimens, me rendait pour ainsi dire, sans s'en apercevoir, les soins les plus tendres. Je vis bien qu'à force de m'entendre plaindre, sa tête s'était échauffée, et qu'elle avait pris pour moi un goût fort vif. Elle était belle et tendre, je partageai ses sentimens; elle vola dans mes bras avec plaisir, avec franchise : sa liaison avec moi fut approuvée à Haute-Fontaine, où l'on aime davantage; j'y passai tout le temps que mes affaires ne m'obligeaient pas à être à Paris ou à Versailles.

Un soir, en lisant chez moi à Paris le *London Magazine*, j'y trouvai l'état des possessions anglaises sur la côte d'Afrique, et de leurs garnisons. Je vis qu'elles étaient en très-mauvais ordre, et que l'on pourrait facilement s'en emparer. J'en causai avec M. Francis, qui était chez moi. Nous en parlâmes ensemble le lendemain à M. de Sartines. Je lui proposai, tandis que l'escadre allant dans l'Inde ferait de l'eau aux îles du Cap-Vert, d'en détacher un vaisseau, quelques frégates et quatre ou cinq-cents

hommes, pour prendre le Sénégal, Gambie, et détruire les établissemens des Anglais sur les côtes. Ce projet lui plut; il me demanda si je voulais m'en charger.

J'y avais de la répugnance; car il ne pouvait me revenir que des dangers, de l'embarras, et pas la moindre gloire de cette expédition. J'y consentis enfin, et nous convinmes que je partirais à la fin d'octobre, que j'irais à l'île d'Oléron faire mes revues, que je me rendrais ensuite très-secrétement à Brest, que la garnison me fournirait les troupes dont j'aurais besoin, que le convoi portant ce que j'avais jugé indispensable pour cette entreprise me joindrait sous Belle-Isle, où je mouillerais; et qu'après avoir pris le Sénégal, y avoir laissé garnison et établi l'ordre dans toutes les conquêtes du roi, une frégate me porterait aux îles du Cap-Vert, qui sont très-voisines, et où je joindrais M. de Bussy et l'armée de l'Inde.

Je partis le 28 octobre; je laissai Mme de M***** au désespoir, et je fus à l'île d'Oléron.

Les troupes que j'avais levées étaient superbes et prêtes à s'embarquer. Je ne perdis pas de temps, et je me rendis à Landernau près de Brest, dans les derniers jours de novembre. Il n'y avait pas trois heures que j'y étais arrivé, lorsque je reçus un courrier de M. de Sartines, qui me priait de venir sur-le-champ lui parler à Versailles et de faire la plus grande diligence.

Je partis un quart-d'heure après; j'allai jour et nuit; j'arrivai à Versailles à quatre heures du matin. M. de Sartines avait donné l'ordre qu'on l'éveillât. Je lui parlai sur-le-champ; il me dit que quelques difficultés imprévues avaient infiniment retardé le départ de M. de Bussy, et l'avaient même rendu incertain; que M. le chevalier de Ternay, chef d'escadre, anciennement gouverneur de l'Ile de France, entreprenait les mêmes choses avec beaucoup moins de moyens, et qu'il désirait que je commandasse en chef les troupes de terre destinées au débarquement.

Je demandai à voir les propositions, le

plan de M. le chevalier de Ternay et ses instructions; je vis clairement qu'il avait abusé de la confiance de M. de Bussy, et des mémoires qu'il lui avait communiqués, pour le supplanter en demandant beaucoup moins que lui. Je refusai absolument de servir avec M. le chevalier de Ternay; il n'y eut rien que M. de Sartines ne fît pour m'y déterminer, mais ce fut inutilement.

Je le revis le lendemain, et il renouvela ses instances en m'offrant tout ce qui pouvait rendre ma commission plus brillante et plus agréable; il fut jusqu'à m'offrir, si j'avais une maîtresse que je pusse emmener, de lui faire assurer une fortune considérable par le roi, et de me donner pour moi tout seul une frégate, dont je donnerais le commandement à qui je voudrais. Je refusai tout. Il fut décidé que j'irais au Sénégal; que, si avant le 15 février je ne recevais point d'ordre de la cour, je reviendrais en France; que mon corps ne servirait point sans moi et ne serait point séparé.

A peine étais-je sorti de chez M. de

Sartines, que M. de Bussy y entra. M. de Sartines lui montra le mémoire de M. le chevalier de Ternay, sans lui en nommer l'auteur. M. de Bussy lui dit que le mémoire était détestable, rempli de faussetés et de mauvais calculs; que si celui qui l'avait fait n'était pas un sot, il était sûrement un fripon. M. de Sartines fut consterné, fit de sérieuses réflexions, et commença à se repentir d'avoir voulu employer M. le chevalier de Ternay, et à chercher les moyens de s'en débarrasser s'il était posible.

Je fus passer vingt-quatre heures à Paris, où je ne vis que M[me] de M*****, à qui une visite aussi imprévue causa la plus grande joie. Je retournai ensuite à Brest, où je m'embarquai très-mystérieusement à bord du *Fendant*, vaisseau de 74 commandé par M. le marquis de Vaudreuil. Notre petite escadre était composée de deux vaisseaux de ligne, deux frégates, quelques corvettes et une douzaine de bâtimens de transports.

Des vents constamment contraires nous retinrent quinze jours en rade, sans que

j'osasse aller à terre. J'y reçus une lettre anonyme assez bien écrite, dans laquelle on m'avertissait que M. de Sartines, gagné par mes ennemis pour me perdre, voulait me faire tuer, et en conséquence m'avait donné une commission dont je ne pouvais pas revenir. On me donnait pour preuve que rien des choses indispensables au succès de mon entreprise n'était à bord des bâtimens où je devais les trouver, et que l'état que M. de Sartines m'avait donné, et celui qu'on m'avait envoyé de Lorient, étaient également faux. On me plaignait; on donnait des louanges à mon courage, à mon activité; on blâmait mon imprudence. J'avais bonne opinion de M. de Sartines, j'avais confiance dans son amitié pour moi: cette lettre ne me fit aucune impression; je la lui renvoyai et partis.

Nous fûmes obligés de mouiller au cap Blanc, pour prendre à bord de nos transports les choses dont nous avions besoin pour attaquer le Sénégal; je vis avec douleur et avec inquiétude que la lettre anonyme,

n'avait dit que trop vrai : soit négligence, soit friponnerie des sous-ordres, rien de ce que M. de Sartines m'avait promis, rien de ce qui était compris sur l'état qu'il m'avait donné, ne se trouvait; les pilotes de la Barre qui m'avaient été donnés par la Marine n'en avaient aucune connaissance. M. Vaudreuil, effrayé, me proposa de tout abandonner; je ne voulus pas y consentir. Il me paraissait que mon débarquement pouvait se faire sans exposer les vaisseaux du roi : et si la Barre n'était pas défendue par les batteries, sur des vaisseaux désarmés appelés des pontons, n'ayant plus que les dangers de la Barre à courir, je pouvais encore réussir; mais s'il y avait un ponton, il faudrait l'attaquer l'épée à la main, et probablement il en reviendrait peu de monde.

Les vaisseaux mouillèrent devant la Barre hors de tout danger; je me mis dans un canot avec un officier de la marine, et nous fûmes sonder la Barre, que nous passâmes sans difficultés. Nous nous enfonçâmes dans la rivière et nous ne vîmes point de pontons;

nous repassâmes la Barre, et nous retournâmes à bord des vaisseaux.

Le lendemain, la journée fut assez belle : nous embarquâmes les troupes de débarquement sur seize embarcations ; nous passâmes la Barre [1] avec un peu plus de difficultés que la veille, mais sans accident : nous ne trouvâmes point de pontons, et le surlendemain 30 janvier 1779, nous fûmes vis-à-vis du fort, qui se rendit après avoir essuyé quelques coups de canon.

Je m'occupai de rétablir l'ordre, d'inspirer de la confiance aux habitans, aux commerçans surtout, et de bien traiter les prisonniers. Tout était beaucoup plus tranquille vingt-quatre heures après mon arrivée que vingt-quatre heures avant. Dès le second jour j'envoyai les frégates et les

[1] Cette barre est si dangereuse, que pendant trois mois que j'ai passé au Sénégal j'ai vu dix-huit bâtimens de toute espèce périr en la passant, quoiqu'ils eussent à bord des pilotes du pays, et qu'ils ne tirassent pas trop d'eau.

corvettes à Gambie et aux autres établissemens qui étaient le long de la côte.

J'écrivis à M. le marquis de Vaudreuil, que la colonie n'ayant plus besoin de la protection des vaisseaux du roi, il était libre de fixer le terme de son départ pour la Martinique, où il avait ordre d'aller joindre M. d'Estaing. Il me répondit qu'il s'en occuperait quand il aurait pris tous les rafraîchissemens dont il avait besoin pour lui et pour tous ses malades, dont le nombre augmentous les jours.

Comme il était possible et même assez probable que je serais attaqué peu de temps après le départ de M. de Vaudreuil, je voulus établir en ponton, dans la rivière, une corvette qui portait d'assez gros canons, et qui était à ma disposition; M. de Vaudreuil et tous les officiers de la marine décidèrent qu'elle ne pourrait passer sur la Barre, que cela était impossible. Je retournai sonder, je tentai de faire passer ma corvette, et je réussis. M. de Vaudreuil, qui ne se souciait pas d'aller servir sous les ordres de M. d'Es-

taing, voulait manger ses vivres et prendre ce prétexte pour retourner. Il me fit demander des provisions exhorbitantes, dans l'espérance que je ne pourrais pas les lui fournir et que ce serait une raison de ne pas suivre ses instructions : je lui envoyai tout ce qu'il me demanda, quoique cela me fût infiniment difficile; il ne se contenta pas de cela, il fit à terre, dans un lieu malsain et dangereux, un hôpital de quatre cents malades qui firent toutes sortes de désordres, et pensèrent m'occasioner la guerre avec les naturels du pays, et il me manda qu'il ne pouvait pas partir parce qu'il manquait de matelots.

Je désarmai tous mes bâtimens, même celui sur lequel je devais retourner en Europe, et je lui envoyai les matelots, en lui disant que je me chargerais de son hôpital, ce que je fis, et ce qui nous mit dans une telle disette, que pendant huit ou dix jours nous n'eûmes, ainsi que tous les gens en santé dans la colonie, que du pain de millet et de mauvais poisson. Voyant que malgré cela,

M. de Vaudreuil ne partait pas, je le requis officiellement d'assembler un conseil de guerre pour savoir ce qu'il ferait, ce qui le détermina à mettre à la voile trois jours après. Il joignit encore M. d'Estaing assez tôt pour se trouver au combat de la Grenade.

Je fus plus tranquille, et je vis avec intérêt et curiosité un pays où rien ne ressemble à l'Europe. J'eus la visite de plusieurs rois du voisinage, avec qui je fis des traités. Je reçus la nouvelle de la prise de Gambie et de quelques autres forts. Je fis sur-le-champ partir un officier pour la France, avec la nouvelle de mes faciles succès; je voulus rester jusqu'à ce que j'eusse mis l'île en état de défense; j'y réussis assez bien pour que l'amiral Hughes, qui comptait la reprendre avec une escadre considérable, en allant dans l'Inde, après avoir tenté de l'attaquer, y ait renoncé le deuxième jour.

Quand tout fut achevé, j'armai un bâtiment marchand en parlementaire, pour m'en retourner dessus avec des prisonniers.

Je me trouvai un moment fort embarrassé; je voulais laisser de quoi payer la garnison et de quoi faire vivre la colonie. On m'avait bien donné un trésorier; on avait eu, à la vérité, la précaution de ne pas lui donner d'argent, et le peu que j'avais emporté pour moi avait déjà été dépensé pour le service du roi. Les prisonniers anglais me tirèrent d'affaire, en me prêtant personnellement à moi tout ce qu'ils avaient d'argent comptant. Je partis au grand regret de toute la colonie, qui me donna les plus grandes marques d'attachement. J'avais désiré leur faire du bien; j'y avais réussi à quelques égards, et les malheureux n'avaient pas l'habitude d'être gouvernés par d'honnêtes gens.

Après un passage de trente-six jours, j'arrivai à Lorient fort à propos; car nous n'avions plus ni vivres ni eau. Je ne fus pas trop bien reçu à Versailles quand j'y arrivai. M. de Maurepas n'était pas bien avec M. de Sartine; l'expédition du Sénégal avait plu au roi : on en était fâché; on me sut presque mauvais gré de l'avoir pris; à peine le roi

me parla-t-il le premier jour, il me traita cependant fort bien après ; je n'eus ni grade ni traitement. M. de Sartines voulut me donner une gratification en argent, que je refusai. Beaucoup de choses avaient changé pendant mon absence.

On avait ôté à M. le chevalier de Ternay le commandement de l'escadre des Indes. La nouvelle de la prise de Pondichéri avait suspendu tout armement pour cette partie du monde. M. de Sartines avait manqué aux engagemens les plus sacrés pris avec moi ; il avait dispersé mon corps sur tout le globe, il ne me restait plus de moyens de servir convenablement ; il en était embarrassé, ne savait que me dire, et m'évitait avec le plus grand soin. Je lui donnai ma démission, et ne cherchai plus à le voir.

La cour était à Marly ; j'y vis Mme de Lauzun, intimement liée avec la société de la comtesse Jules, de tous les gens qui cherchaient à me nuire, qui y réussissaient, et qui étaient en faveur ; on n'a pas d'idée de la manière dont je fus traité par la reine et

par conséquent par tout le reste. A peine me regarda-t-on. Cela fut fort remarqué, et j'eus la bêtise d'en être un moment embarrassé.

On joua le soir au pharaon : je jouai quelques louis par contenance derrière M. de Fronsac. Mme la marquise de C*****, fille de Mme de C*******, mon amie depuis longtemps, mais que je connaissais à peine, était assise auprès de lui. Mme de C***** me parla. J'en fus d'une reconnaissance vraiment ridicule. Je lui trouvai bien de l'esprit et bien de la grâce : je l'avertis qu'elle ne réussirait ni à la cour, ni dans sa famille, en me parlant autant, et qu'il fallait pour cela bien du courage. Elle me répondit qu'elle le savait bien. Jamais rien ne m'avait paru si charmant, si aimable, tout le reste me devint indifférent. Elle me rendit mon assurance, ma gaieté; je fus moins maussade ; je parlai à la reine, je fis des plaisanteries ; elle rit, je l'amusai ; elle se souvint que ce n'était pas la première fois, fut avec moi comme elle aurait été trois ans plus tôt, et

la fin de ma soirée fut aussi brillante que le commencement avait été terne

J'emportai cependant de Marly une impression de tristesse : je ne savais quand je reverrais cette aimable Mme de C*****, je n'avais encore rien rencontré qui lui ressemblât; elle occupait mon cœur, elle occupait mon esprit; il était extravagant d'y penser.

M. de Sartines était fort embarrassé de ma démission; il ne savait comment dire au roi que j'avais quitté le service, que j'avais eu raison de le quitter et que c'était sa faute. Il m'en fit parler par M. de Maurepas avec qui il commençait à être un peu mieux. Je répondis à M. de Maurepas que je quittais le département de la marine, parce que M. de Sartines m'avait solennellement promis de ne pas séparer mon corps, et qu'il l'avait dispersé, de le compléter dès qu'il le pourrait, et qu'au contraire, il avait de préférence pris dans son département, le corps de M. de Nassau, qui n'avait pas été levé pour le service du roi; que je ne me plaignais pas, mais que je ne voulais plus ser-

vir. Le soir de cette conversation, le roi m'en parla fort honnêtement et avec beaucoup de bonté. Il me dit qu'il donnerait ses ordres à M. de Sartines, et qu'il voulait que je fusse bien traité et content.

M. le prince de Nassau fit dans ce temps-là sur Jersey une tentative qui ne réussit pas : il avait fait une dépense énorme et était ruiné sans ressource, si le roi ne se fût pas chargé de son régiment et de ses dettes. M. le prince de Montbarey, ministre de la guerre, depuis la mort de M. de Saint-Germain, m'offrit de me donner en propriété le régiment royal allemand. dont M. de Nassau était colonel propriétaire, me disant que le roi ne paierait ses dettes qu'à cette condition. Il n'y avait pas à balancer ; je déclarai que j'aimerais mieux n'être employé de ma vie, que de profiter du malheur d'un autre ; je refusai net.

M. de Sartines voulut traiter avec moi pour me faire rentrer dans son département; je voulus que M. de Vergennes fût en tiers. M. de Sartines me fit les propositions sui-

vantes, qui furent confirmées par M. de Montbarey, que j'acceptai et que ni l'un ni l'autre ne tinrent; c'était de me faire colonel propriétaire inspecteur d'une légion composée de 1800 hommes d'infanterie, de 600 de cavalerie, qu'on ne pourrait jamais séparer, et de me donner ou plutôt de renouveler de la part du roi, la promesse du premier régiment de cavalerie étrangère en propriété qui serait vacant dans le département de la guerre, et de m'attacher en attendant à la cavalerie hongroise. Quand cela fut fait, et que j'eus donné des ordres pour de nouvelles recrues en Allemagne, j'allai à Haute-Fontaine avec Mme de M*****, dont la conduite avec moi continuait à être excellente.

Les plaintes amères et justes de la manière dont on traitait en France les prisonniers de guerre, la mortalité prodigieuse qui en avait été la suite dans les prisons, me déterminèrent par humanité à demander à M. de Sartines d'être inspecteur général des prisonniers de guerre, sans traite-

ment, à mes propres frais. M. de Sartines accepta avec joie et avec reconnaissance, et me donna toute l'autorité nécessaire pour empêcher les abus et les friponneries.

Je me préparais à cette nouvelle inspection, lorsque j'appris la formation d'une armée destinée à une descente en Angleterre. Je fis demander à M. de Montbarey d'y être employé : il me répondit que cela était impossible. M. de Sartines me dit qu'il en était bien fâché, mais que cela ne dépendait pas de lui ; j'en fus fort choqué : il me semblait que j'avais mérité de ne pas être oublié. J'écrivis au roi ; il me répondit que j'avais fort bien fait de m'adresser à lui, que ma demande était juste, et que je serais employé à l'avant-garde de M. de Vaux. Mon régiment servit à merveille et très-gaîment, quoiqu'on l'accablât de service, et que M. de Sartines eût encore une fois manqué à ses engagemens envers nous. M. de Vaux était, comme à son ordinaire, pédant, plat et médiocre, et sous l'air de l'austérité toujours le plus vil adulateur de la faveur.

Cette armée était si drôlement composée en officiers généraux, que je ne puis m'empêcher d'en parler. M. de Jaucourt, maréchal-général-des-logis (j'ai ouï dire quelque part qu'il était comme l'abbé Rognonet, qui de sa soutane n'avait pas su faire un bonnet). M. de Lambert, son adjoint, s'en apercevait, et le disait tout bas à qui voulait l'entendre. M. de Jaucourt s'en vengeait, en lui faisant recommencer continuellement l'ingénieux ouvrage de l'embarquement des troupes. M. de Puységur, major-général, faisait parfaitement sa place, se moquait de ses généraux et de ses confrères, et branlait plus de cent fois la tête en parlant d'eux. M. le marquis de Créquy, aide-de-camp de confiance du général en chef, l'aidait à nous faire une chère empoisonnée, et employait le reste de son temps à faire de petites méchancetés subalternes, dont quelques-unes étaient assez plaisantes. M. le comte de Coigny, sous le caractère d'un aide-de-camp de M. de Jaucourt, comme Minerve près de Télémaque sous

celui de Mentor, fumait dans l'antichambre du général pour avoir l'air d'un vieux partisan, et faisait des mémoires sur la guerre dès qu'on entrait dans sa chambre. M. le marquis de Langeron, lieutenant-général, bon-homme loyalement ennuyeux, grand diseur de quolibets, quand il priait quelqu'un à dîner, lui disait : *Voulez-vous venir manger avec moi un œuf coupé en quatre sur le cul d'une assiette d'étain; s'il n'y en a pas assez, je me mettrai dans un plat.* M. de Rochambeau, maréchal-de-camp commandant l'avant-garde, ne parlait que de faits de guerre, manœuvrait et prenait des dispositions militaires dans la plaine, dans la chambre, sur la table, sur votre tabatière, si vous la tiriez de votre poche ; exclusivement plein de son métier, il l'entend à merveille. M. le comte de Caraman, tiré à quatre épingles, doucereux, minutieux, arrêtait dans la rue tous les gens dont l'habit était boutonné de travers, et leur donnait avec intérêt de petites instructions militaires ; il se montrait sans cesse un ex-

cellent officier, plein de connaissances et d'activité. M. Wall, maréchal-de-camp, vieux officier irlandais, ressemblant beaucoup, avec de l'esprit, à Arlequin balourd, faisait bonne chère, buvait du punch toute la journée, disait que les autres avaient raison, et ne se mêlait de rien. M. de Crussol, maréchal-de-camp, violemment attaqué d'une maladie malhonnête, avait le cou tout de travers et l'esprit pas trop droit.

Pendant que j'étais à Saint-Malo, M. le prince de Montbarey arrangea le mariage de sa fille avec M. le prince de Nassau-Saarbruck; et voulant bien traiter notre M. de Nassau, l'employa aux grenadiers et chasseurs; et voulant lui donner l'avant-garde de la division de M. de Rochambeau, envoya ordre de le mettre avant moi sur le contrôle de l'armée. M. de Puységur m'en avertit. Cela était impossible à supporter, étant colonel de 1767, et M. de Nassau ne l'étant que de 1770. On ne pouvait me le disputer; car j'avais eu des détachemens de

guerre en Corse en 1768. J'écrivis à M. le prince de Montbarey et au roi; on me rendit mon rang.

M. de Vaux, pour plaire au ministre et laisser à M. de Nassau le commandement de l'avant-garde, voulut m'employer en troisième ligne. Je lui fis de vives et respectueuses représentations; je lui demandai s'il était mécontent de mon régiment ou de moi. Il me répondit qu'il en était fort content. Supposant alors que c'était ma personne qui lui déplaisait, puisque ce n'était pas ma manière de servir, je lui proposai de quitter son armée : il me rendit ma place.

M. D'Orvilliers ne rencontra point les Anglais, ne se battit point; nous ne nous embarquâmes point, et à la fin de novembre, nous retournâmes à Paris. Je retrouvai Mme de C***** fort liée avec Mme Dillon, et j'en ressentis une grande joie; je la rencontrais assez souvent chez Mme de Guéménée, qui donnait des spectacles tous les lundis; elle me traitait assez bien; et, quand elle

me parlait, elle me faisait un plaisir inexprimable; je ne pouvais me rendre raison des sentimens qu'elle m'inspirait, je n'osais m'y livrer; ils n'en étaient pas moins délicieux. Moi! de l'amour pour Mme de C*****, jeune, jolie, fêtée, entourée d'hommages tous plus séduisans que les miens; Mme de C***** m'aimer! moi à qui l'on permettait à peine de bien servir à l'autre bout du monde! J'étais bien plus certain d'être sans espoir que sans amour; je me refusai bien souvent la douceur de m'approcher d'elle, de la regarder, de l'écouter; je ne voulais pas non plus affliger Mme de M*****, qui m'aurait facilement deviné.

Je commençais cependant à être mécontent d'elle. Sa conduite avec Mme Dillon n'était pas bonne : elle n'écoutait pas mes avis, et il était clair qu'elles seraient bientôt brouillées.

M. de Sartines était dans l'impossibilité de tenir les conditions proposées par lui-même en présence de M. de Vergennes; j'y renonçai, et je me contentai de ce qui exis-

tait déjà à peu de chose près, c'est-à-dire de huit cents hommes d'infanterie et de quatre cents de cavalerie, sous la dénomination de volontaires étrangers de Lauzun, dont je serais colonel-propriétaire-inspecteur.

On détermina pendant l'hiver d'envoyer un corps de troupes françaises en Amérique, et d'en donner le commandement à M. de Rochambeau : je demandai si je serais employé dans cette armée. M. de Maurepas me dit que c'était trop loin, et que cela serait trop long ; que j'aurais, de concert avec M. de Bougainville, le commandement d'une expédition intéressante sur les côtes d'Angleterre ou d'Irlande. Il fallait des troupes légères à M. de Rochambeau, ce qu'on voulut lui donner ne lui convint pas ; il me demanda, on le refusa d'abord ; il insista, on y consentit ; mais cela ne fut décidé que le jour qu'il prit congé du roi. Je fus confondu, quand il me le dit, M. de Sartines m'ayant encore assuré la veille qu'il n'en était pas question. L'amour-propre de Mme de M*****

en fut choqué ; elle voulait que je lui en fisse le sacrifice. Je la refusai, et nous pensâmes nous brouiller.

Le jour de mon départ pour Brest approchait ; je n'allais point chez Mme de C*****, je désirais vivement lui dire adieu. Je la rencontrai chez Mme de G****** ; elle me promit en plaisantant, de venir le lendemain aux Tuileries recevoir mes adieux ; elle y vint en effet avec la comtesse E. de D****** et quelques hommes. Je vis de ce jour là à quel point je pouvais l'aimer. Je fus dix fois au moment de le lui dire, à l'instant où j'allais m'en séparer peut-être pour toujours ; il me semblait que je ne risquais rien de lui ouvrir mon cœur. Je n'étais pas attaché à la vie, elle pouvait me la rendre si chère ! Je n'osai cependant pas ; ce qu'on pense le plus profondément est souvent ce qu'on a le plus de peine à dire : je partis deux jours après pour Brest.

Les troupes furent embarquées à Brest, le 12 avril ; les mauvais vents et le convoi qui n'était pas prêt, nous empêchèrent de

que je recevrais d'elle seraient de cinq mois de date. Je ne perdis pas de temps pour faire embarquer les troupes; et, le 11 mars 1783, nous appareillâmes de Wilmington pour la France.

FIN.

Ouvrages nouveaux qui se trouvent chez Barrois l'a libraire, rue de Seine, n° 10.

Abrégé chronologique de l'Histoire de France, par le president Hénault, continué par A. F. des Odoards, depuis la mort de Louis XIV jusqu'au retour de Louis XVIII en France, in-4°.

M. APPERT. Livre de tous les ménages, ou l'art de conserver pendant plusieurs années toutes les substances animales et végétales ; 3e édition, revue et augmentée ; in-8° fig.

M. BENOIST. Théorie générale des Pèse-liqueurs appliquée à la construction pratique de toutes sortes d'aréomètres entièrement comparables ; avec des tables aréométriques très-étendues fournissant les pesanteurs spécifiques correspondant aux divers degrés du Pèse-sel et du Pèse-esprits en usage ; in-8°, avec une planche lithographiée.

Exposition raisonnée de la Législation commerciale, et Examen critique du Code de commerce, par M. Émile VINCENS, ancien négociant, chef de division-adjoint et chef du bureau du commerce au Ministère de l'Intérieur ; 3 vol. in-8° de plus de 600 pages chacun.

M. GUILLAUME DE VAUDONCOURT. Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre entre la France et la Russie en 1812, avec un atlas militaire, 2 vol. in-4°.

— Histoire de la guerre soutenue par les Français en Allemagne en 1813, avec un atlas militaire, 2 vol. in-4°.

— Histoire des campagnes d'Italie en 1813 et 1814, avec un atlas militaire, 2 vol. in-4°.

— Histoire des campagnes d'Annibal pendant la deuxième guerre Punique, suivie d'un abrégé de la tactique des Romains et des Grecs, enrichie de plans et de cartes topographiques ; 4 vol. in-4° dont un de planches.

Histoire critique et raisonnée de la situation de l'Angleterre au 1er janvier 1816, sous les rapports de ses finances, de son agriculture, de ses manufactutes, de son commerce et de sa navigation, de sa constitution et de ses lois, et de sa politique extérieure, par M. de MONTVÉRAN.

Les tomes 1 à 5, in-8, sont en vente. — Les tomes 6, 7 et 8 qui complètent l'ouvrage, sont sous presse.

Manuel historique du Système politique des États de l'Europe et de leurs Colonies, depuis la découverte des Deux-Indes, jusqu'à la chute du trône impérial de France (1815) ; par M. HEEREN, professeur d'histoire à l'Université de Gœttingue, membre de diverses sociétés savantes, associé de l'Institut, etc., etc. ; trad. de l'allemand, 2 vol. in-8°. — Le tome second se vend séparément.

Mémoires pour servir à l'Histoire de France en 1815, avec le plan de la bataille de Mont-Saint-Jean ; in-8° br.

Cet ouvrage forme le neuvième livre des MÉMOIRES DE NAPOLÉON.

Mémoires sur les opérations militaires des Français en Galice, en Portugal et dans la vallée du Tage en 1809, sous le commandement du maréchal Soult, duc de Dalmatie ; par M. LE NOBLE, intendant militaire ; vol. in-8° avec un atlas militaire,

Du Régime municipal et de l'administration de département, avec cette épigraphe : « La démocratie bien entendue n'ôte rien à l'autorité » (*Considérations sur le gouvernement de la France, par le marquis d'Argenson*), 2e édition ; 1 vol. in-8°.

Traite de Nivellement, par J. J. VERKAVEN, revu, augmenté et publié par un ancien ingénieur, officier au corps royal d'état-major ; 1 vol. in-8 avec fig.

mettre à la voile avant le 12 mai [1]; encore, faute de transports, fallut-il laisser une brigade d'infanterie, le tiers de l'artillerie et le tiers de mon régiment. M. de Sartines avait été scandaleusement trompé, relativement aux bâtimens de transports; il n'y avait pas la moitié de ceux qu'on l'assurait avoir rassemblés; j'étais embarqué sur *la Provence,* vaisseau de soixante-quatre canons, assez mal commandé.

Nous eûmes d'assez mauvais temps dans le golfe de Gascogne; *la Provence* démâta de deux hauts mâts. Le capitaine fit signal qu'il ne pouvait plus tenir la mer, et demanda à relâcher. M. le chevalier de Ternay ne jugea pas de même, envoya visiter nos mâts, nous donna des charpentiers pour les réparer, et nous continuâmes notre route.

Le 20 juin, nous vîmes cinq vaisseaux de guerre anglais et une frégate. Cette petite escadre, fort inférieure à nous, ne pou-

[1] Cette escadre aux ordres de M. le chevalier de Ternay, était composée de deux vaisseaux de 80 canons, un de 74, quatre de 64, et deux frégates.

vait nous échapper, si nous eussions manœuvré supportablement; mais M. le chevalier de Ternay voulait éviter de se battre; il se battit cependant pendant trois-quarts d'heure d'assez loin; les vaisseaux anglais s'échappèrent et s'en tirèrent beaucoup plus glorieusement que nous.

Le 4 juillet, à l'ouverture de la baie de Chesapeak, on signala des voiles et nous découvrîmes un convoi escorté par quelques bâtimens de guerre. Après avoir regardé dans sa lunette, M. le chevalier de Ternay, sans les envoyer reconnaître par ses frégates, prit chasse et fit fausse route pendant la nuit. Vers minuit, deux frégates anglaises vinrent par son travers, et lui tirèrent quelques coups de canon; elles marchaient bien, et on ne put les joindre. Nous mouillâmes enfin dans la rade de Rhode-Island, après soixante-douze jours de traversée, ayant prodigieusement de malades, et manquant de vivres et d'eau.

Quelques jours après, une escadre de quatorze à quinze vaisseaux de guerre,

commandée par l'amiral Arbuthnot, vint croiser dans la passe de Rhode-Island. Nous eûmes avis de New-York que l'on y embarquait une grande partie de l'armée; nous nous attendîmes à être attaqués à tout instant : si les Anglais l'eussent tenté dans le premier mois, ils eussent infailliblement réussi; nous n'avions pas eu le temps de nous retrancher; l'escadre et l'armée du roi étaient perdues. Malgré le mauvais état de nos troupes, nous travaillâmes sans relâche à faire des redoutes et à nous fortifier.

M. de Rochambeau me confia le commandement de tout ce qui était sur la passe et à portée des lieux où on pouvait se débarquer, et nous déclara qu'il n'abandonnerait point Rhode-Island et l'escadre, et qu'il s'y défendrait jusqu'au dernier homme. L'escadre anglaise disparut, nos malades se rétablirent, nous commençâmes à être plus tranquilles. M. de Rochambeau et le général Washington se donnèrent rendez-vous a un endroit appelé Harford, sur le

continent, à environ cent milles de Rhode-Island, où ils eurent une entrevue de quelques jours.

Pendant ce temps-là, l'amiral Rodney arriva d'Europe; il vint croiser devant Rhode-Island avec vingt vaisseaux de ligne. L'escadre s'embossa; nous nous attendîmes encore une fois à être attaqués; on envoya courrier sur courrier à M. de Rochambeau; après une croisière de quelques jours, milord Rodney s'en alla.

Nous apprîmes alors que le convoi devant lequel M. le chevalier de Ternay avait pris chasse le 4 juillet, portait trois mille hommes de troupes anglaises, allant de Charlestown à New-York, et n'était escorté que par quatre ou cinq frégates. Avec un peu moins de précipitation, M. le chevalier de Ternay eût pu s'en emparer très-facilement. On cria contre lui dans l'escadre et dans l'armée de la manière la plus indécente. Il le sut, et en fut très-affecté. Il est très-vrai que tout homme un peu moins timide fût arrivé en Amérique avec

trois ou quatre vaisseaux anglais, cinq ou six frégates et trois mille prisonniers de guerre, et que c'eût été une manière bien brillante de nous montrer à nos nouveaux alliés.

M. de Rochambeau avait annoncé à l'Amérique la seconde division de son armée, et l'attendait avec une impatience extrême. Le moment était critique, et les affaires étaient en mauvais état. L'armée américaine manquait d'hommes, d'argent, de vivres et de vêtemens; la trahison d'Arnold et la défaite du général Gates à Cambden augmentaient cette détresse. M. de Rochambeau jugea nécessaire d'envoyer en France un officier de son armée qui expliquât sa position, et sollicitât de prompts et puissans secours. Les officiers généraux de son armée, qu'il avait assemblés, approuvèrent fort cette résolution, et lui proposèrent de m'envoyer; mes liaisons avec M. de Maurepas me donnant quelque avantage sur ceux qui le connaissaient moins. Il leur déclara qu'il avait choisi M. son fils.

La veille de son départ, douze vaisseaux anglais parurent sur nos côtes, et nous donnèrent quelques inquiétudes; mais un coup de vent les dispersa pendant la nuit, et le lendemain M. le comte de Rochambeau partit sur la frégate du roi *l'Amazone.*

Le général Green, qui avait pris le commandement de l'armée du Sud après la défaite du général Gates, demandait du secours, et surtout de la cavalerie que l'on pût opposer au corps du colonel Tarleton, à qui rien ne résistait, et disait que sans cela il ne répondait pas que les provinces du Sud ne se soumissent au roi d'Angleterre. Le général Washington désirait fort que M. de Rochambeau m'y envoyât. Je le désirais aussi, espérant y être utile; je ne balançai pas à demander à être employé dans le Sud aux ordres de M. de la Fayette, quoique j'eusse fait la guerre, comme le colonel, long-temps avant qu'il sortît du collége. M. de Rochambeau me refusa; ma démarche fut fort blâmée dans l'armée, surtout par M. le marquis de Laval, qui, ainsi

que quelques autres, s'étaient promis de ne pas servir aux ordres de M. de la Fayette, et avaient presque obtenu de M. de Rochambeau la promesse de ne pas les employer sous lui. Le général Washington m'en sut bon gré, et me l'a souvent prouvé par la suite.

M. de Rochambeau mit son armée en quartier d'hiver dans Newport. Le défaut de fourrage l'obligea de m'envoyer dans les forêts du Connecticut, à quatre-vingts milles de là. Comme je parlais anglais, je fus chargé d'une infinité de détails mortellement ennuyeux, mais nécessaires. Je ne quittai pas Newport sans regrets; je m'y étais fait une société fort agréable.

M[me] Hunter, veuve de 36 ans, avait deux filles charmantes qu'elle avait parfaitement bien élevées; elles vivaient très-retirées, et ne voyaient presque personne. Le hasard m'avait fait faire connaissance avec elle à mon arrivée à Rode-Island. Elle m'avait pris en amitié; je fus bientôt regardé comme de la famille. J'y passais ma vie; j'y fus

assez malade; elle me retira chez elle, où l'on eut de moi les soins les plus touchans. Je n'ai jamais été amoureux de Mlles Hunter; mais si elles étaient mes sœurs, je ne pourrais les aimer mieux, surtout l'aînée, qui est une des plus aimables personnes que j'aie jamais rencontrées.

Je partis pour Lebanon le 10 novembre; nous n'avions pas encore eu de lettres de France. La Sibérie seule peut être comparée à Lebanon, qui n'est composée que de quelques cabanes dispersées dans d'immenses forêts. J'y restai jusqu'au 11 janvier 1781, lorsque le général Knox, commandant l'artillerie américaine, vint, de la part du général Washington, m'informer que les brigades de Pensylvanie et de New-Jersey, lasses de servir, avaient tué leurs officiers, s'étaient révoltées, s'étaient choisi des chefs parmi elles, et que l'on craignait également ou qu'elles marchassent sur Philadelphie pour se faire payer de force, ou qu'elles joignissent l'armée anglaise, qui n'était pas éloignée.

Je montai sur-le-champ à cheval pour aller à Newport, en rendre compte à M. de Rochambeau, qui en fut aussi embarrassé qu'affligé, n'ayant aucun moyen d'aider le général Washington, manquant d'argent lui-même, et n'ayant pas reçu une lettre d'Europe depuis son arrivée en Amérique. Au bout de quelques jours, nous apprîmes que le congrès avait envoyé un léger à-compte, et que tout était apaisé.

M. de Rochambeau m'envoya à New-Windsor, sur la rivière du Nord, où était le quartier du général Washington, à environ deux cents milles de l'armée française. Le général Washington me reçut parfaitement bien, et me marqua le désir de m'employer sur-le-champ. Il me dit qu'il comptait aller très-incessamment à Newport voir l'armée française et M. de Rochambeau. Il me confia que M. Arnold étant allé faire de grands ravages dans la Virginie, il avait formé le projet de l'y enlever; qu'il allait faire marcher M. de la

Fayette par terre, avec toute l'infanterie légère de son armée; qu'il demandait que l'escadre du roi allât mouiller dans la baie de Chesapeak, et y débarquer un détachement de l'armée française pour couper toute retraite à Arnold. Il ajouta qu'il prierait M. de Rochambeau de me donner le commandement de ce détachement, regardant comme très-essentiel que les troupes françaises et américaines vécussent en bonne intelligence, ainsi que ceux qui les commandaient, et que l'officier français pût parler aux officiers américains, et s'en faire comprendre.

Je restai deux jours au quartier-général, et je pensai me noyer en repassant la rivière du Nord; elle charriait beaucoup de glaces que la marée entraînait avec une telle rapidité, qu'il fut impossible à mon bateau de gouverner; il vint en travers et se remplit d'eau; il allait être submergé, lorsqu'un grand morceau de glace passa le long du bateau; nous sautâmes dessus, et de gla-

çons en glaçons, nous fûmes environ trois heures à gagner le bord, après nous être crus vingt fois sans ressource.

A mon arrivée à Lebanon, je sus la mort de M. le chevalier de Ternay, que l'on dit mort de chagrin, et je trouvai des ordres de M. de Rochambeau qui m'arrêtèrent quelques jours dans le Connecticut. Je me rendis ensuite à Rhode-Island, où l'on parlait publiquement de la sortie de l'escadre avec un détachement de l'armée. Je fus demander à M. de Rochambeau d'y être employé; il me reçut fort mal; je lui représentai que je demandais plutôt justice que grâce, puisque c'était mon tour à marcher. Il me dit qu'il n'y avait pas de tour à l'avant-garde; deux heures avant il disait le contraire; il ajouta qu'il aimait le zèle, mais que l'ardeur lui déplaisait. Je l'assurai qu'il me corrigerait entièrement de celle de servir sous ses ordres; il se radoucit, me fit presque des excuses, me confia qu'il avait des obligations personnelles au marquis de Laval, qu'il n'avait pas d'autres moyens de

les reconnaître ; qu'il lui avait promis de ne pas l'employer sous un brigadier; que ce détachement devant opérer séparément du corps de M. de la Fayette, et n'être qu'indirectement à ses ordres, le marquis de Laval l'avait vivement désiré; je ne répondis rien; mais il dut voir sur mon visage que cela n'était pas juste. Je demandai à y aller comme volontaire ; il dit que cela serait ridicule, et me refusa. Dans la journée, M. de Rochambeau fit des réflexions, donna le commandement du détachement au baron de V*****, qui ne le demandait pas, et n'employa plus le marquis de Laval qu'en second, ce qu'il ne lui a pas encore pardonné.

Le général Washington arriva à Newport. Cet arrangement lui fut parfaitement désagréable, et il ne le cacha pas. M. de Rochambeau avait fait à la fois deux choses qui ne pouvaient lui plaire : il ne lui donnait pas l'officier qu'il demandait, et il lui en donnait un, au contraire, qui ôtait le commandement de l'expédition à M. de la Fayette, à qui il avait voulu le donner;

il fit apercevoir à M. de Rochambeau que ses prières pouvaient être considérées comme des ordres ; mais il ne voulut rien changer à ce qu'il avait fait.

L'escadre commandée par M. Destouches, ancien capitaine de vaisseau, mit à la voile avec douze cents hommes de troupes, et peu de jours après le général Washington quitta Rhode-Island. Je le reconduisis jusqu'à Stafford, et je retournai à mon régiment, où je reçus une lettre de M. de Rochambeau, qui me mandait que, comme il pouvait bien être attaqué pendant l'absence de l'escadre, il désirait que je revinsse près de lui. J'obéis.

Il y avait dix mois que nous étions partis de France ; nous n'avions pas encore reçu une lettre ni un écu ; la frégate l'*Astrée* arriva, et nous apprit que M. de Montbarey et M. de Sartines avaient quitté le ministère et avaient été remplacés par M. de Ségur et M. de Castries, qui avaient décidé qu'il ne fallait pas employer de seconde division ; j'écrivis sur-le-champ pour deman-

der avec instance les quatre cents hommes de mon régiment que l'on avait gardés et que l'on ne pouvait me refuser sans une injustice atroce.

Environ dix-huit jours après le départ de l'escadre, on signala, par un temps de brumes, une escadre qui entrait à toutes voiles dehors dans la passe; on battit la générale, toute l'armée prit les armes; nous crûmes notre perte certaine. Nous ne croyions pas que ce fût notre escadre, et nous nous trompions, c'était elle; elle avait si bien manœuvré, qu'elle était arrivée à l'ouverture de la baie de Cheseapeak vingt-quatre heures après l'escadre anglaise, partie trois jours plus tard. La journée avait été très-glorieuse pour les armes du roi; mais les ennemis nous avaient empêché d'entrer dans la baie, par conséquent Arnold était hors de tout danger. M. de la Fayette avait manqué son but, et restait un peu dans l'embarras. Quelques-uns de nos vaisseaux avaient beaucoup souffert, particulièrement *le Conquérant*, sur lequel le

marquis de Laval était embarqué, qui se battit à merveille, et perdit beaucoup de monde.

Je retournai encore une fois à Lebanon, où M. de Rochambeau me chargea de rassembler un grand nombre de chevaux propres à l'artillerie, et de tout préparer pour la marche de l'armée. Dans cette partie, *la Concorde*, frégate venant de France, ramena M. le vicomte de Rochambeau, qui n'avait pas même obtenu qu'on ne se moquât pas de lui; et M. de Barras, chef d'escadre, que l'on envoyait pour succéder à M. le chevalier de Ternay. Les nouvelles instructions de la cour firent désirer à M. de Rochambeau d'avoir une entrevue avec M. le général Washington, pour fixer le plan de campagne de l'armée et de l'escadre. M. de Barras remit à M. de Rochambeau ses pleins pouvoirs. Les généraux se virent encore à Harford.

Il fut officiellement décidé et signé dans cette conférence que l'armée française marcherait jusqu'à la rivière du Nord, qu'elle

y joindrait l'armée américaine, et que les deux armées réunies s'approcheraient de New-Yorck le plus possible; que l'escadre irait attendre à Boston les forces de mer qui devaient venir d'Europe, attendu qu'elle ne serait pas en sûreté dans Rhode-Island, l'île n'étant plus gardée par des troupes de terre.

Les lettres que M. de Rochambeau avait reçues par *la Concorde,* lui avaient prouvé que ceux qu'il avait le mieux traités l'avaient peu ménagé dans leurs lettres, et principalement le marquis de Laval, qui, sans mauvaises intentions, avait écrit librement à plusieurs femmes qui avaient montré ses lettres. Je n'avais pas parlé de lui, et mon silence devint un mérite; il me marqua plus de confiance, me montra son plan de campagne, et voulut m'emmener avec lui à Rhode-Island pour quelques dispositions préliminaires.

A peine arrivé à Newport, le chevalier de Chastelux, dont la tête vive ne peut être fixée long-temps sur les mêmes idées, crut

qu'il serait plus avantageux que l'escadre attendît dans la rade de Rhode-Island, l'armée navale qui nous était annoncée pouvant la joindre beaucoup plus facilement dans la baie de Cheseapeak, où il était probable qu'elle arriverait. Le chevalier de Chastelux en causa avec quelques capitaines de vaisseaux : plusieurs furent de son avis. Il détermina M. de Rochambeau à en parler à M. de Barras, et à lui proposer de faire décider ce point par un conseil de guerre, composé d'officiers de terre et de mer. Le conseil décida que l'escadre resterait à Rhode-Island. Je m'y opposai tant que je pus : cela passa à la pluralité des voix; j'obtins seulement qu'il y resterait quatre cents hommes de troupes françaises, et quelques milices américaines aux ordres de M. de Choisy.

Le conseil me chargea d'aller rendre compte au général Washington de ce qui venait de se passer. Je fus tenté de refuser la commission, qui était vraiment désagréable : j'étais bien sûr qu'il serait forte-

ment choqué de voir que l'on eût remis à la décision d'un conseil de guerre une chose déjà décidée et signée de lui et de M. de Rochambeau. J'étais le seul cependant que l'on pût y envoyer. Je fis une grande diligence ; j'arrivai à New-Windsor, et lui remis une lettre de M. de Rochambeau, fort embarrassée et fort mal écrite. Elle le mit dans une telle colère, qu'il n'y voulait répondre ; et ce ne fut que le troisième jour, et par égard pour moi, qu'il me remit une réponse très-froide, dans laquelle il disait qu'il s'en tenait à l'avis qu'il avait signé à la conférence de Harford ; mais qu'il laissait M. de Rochambeau le maître de faire ce qu'il voudrait, et lui envoyait les ordres nécessaires pour assembler les milices dont il aurait besoin. Mon arrivée embarrassa M. de Rochambeau, à qui je ne cachai rien, et qui commençait à se repentir de ce qu'il avait fait. Un second conseil de guerre confirma ce qui avait été déterminé dans le premier : l'armée se mit en marche.

Pendant tout le cours de cette guerre,

les Anglais semblent frappés d'aveuglement : ils font toujours ce qu'ils ne faut pas faire, et se refusent toujours aux avantages les plus clairs et les plus certains. Après le départ de l'armée, il suffisait d'attaquer l'escadre française dans Rhode-Island pour la détruire, ils n'en eurent pas même l'idée. L'armée française traversait l'Amérique dans le plus grand ordre et dans la plus grande discipline, prodige dont l'armée anglaise ni l'armée américaine n'avaient jamais donné d'exemple. Je couvrais la marche de l'armée à quinze milles environ sur la droite, à quarante milles environ de la rivière du Nord.

M. de Rochambeau reçut une lettre du général Washington, lui disant qu'il me destinait une commission secrète et contenant un ordre pour moi de me trouver, par une marche forcée, avec mon régiment, le surlendemain, à un rendez-vous assez éloigné. M. de Rochambeau m'envoya chercher au milieu de la nuit à quinze milles de là, pour me donner les ordres du gé-

néral Washington, qui n'entrait dans aucun détail avec lui. Je me trouvai exactement au lieu prescrit, quoique l'excessive chaleur et de très-mauvais chemins rendissent cette marche infiniment difficile. Le général Washington s'y trouva fort en avant des deux armées, et me dit qu'il me destinait à prendre un corps de troupes anglaises campées en avant de New-York, pour soutenir le fort Kniphausen, que l'on regardait comme la clé des fortifications de de New-York.

Je devais marcher toute la nuit pour les attaquer avant le point du jour; il joignit à mon régiment un régiment de dragons américains, quelques compagnies de chevau-légers et quelques bataillons d'infanterie légère américaine. Il avait envoyé par un autre chemin, à environ six milles sur la droite, le général Lincoln, avec un corps de trois mille hommes pour surprendre le fort Kniphausen, que j'empêcherais d'être secouru. Il ne devait se montrer que lorsque mon attaque serait commencée, quand

je lui ferais dire de commencer la sienne. Il s'amusa à fusiller avec un petit poste qui ne l'avait pas vu, et découvrit tout le corps que je devais surprendre. Il rentra dans le fort, fit une sortie sur le général Lincoln, qui fut battu, et qui allait être perdu et coupé de l'armée, si je ne m'étais pas promptement porté à son secours.

Quoique mes troupes fussent harassées de fatigue, je marchai sur les Anglais; je chargeai leur cavalerie, et mon infanterie fusilla avec la leur. Le général Lincoln en profita pour faire sa retraite en assez mauvais ordre. Il avait deux ou trois cents hommes tués ou pris, et beaucoup de blessés. Quand je le vis en sûreté, je commençai la mienne, qui se fit très-heureusement, car je ne perdis presque personne.

Je rejoignis le général Washington, qui marchait avec un détachement très-considérable de son armée au secours du général Lincoln, dont il était très-inquiet; mais ses troupes étaient tellement fatiguées, qu'elles ne pouvaient aller plus loin. Il

montra la plus grande joie de me revoir, et à l'ordre, donna à ma division, les éloges les plus flatteurs. Il voulut profiter de l'occasion pour faire une reconnaissance de très-près sur New-York. Je l'accompagnai avec une centaine de hussards; nous essuyâmes beaucoup de coups de fusil et de coups de canon, mais nous vîmes tout ce que nous voulions voir. Ce détachement dura trois jours et trois nuits, et fut excessivement fatigant, car nous fûmes jour et nuit sur pied, et nous n'eûmes rien à manger que les fruits que nous rencontrâmes le long du chemin. Le général Washington écrivit à M. de Rochambeau la lettre la plus honnête pour moi; mais mon général oublia d'en faire mention dans ses lettres de France.

Je fus camper au White-Plains, où les deux armées vinrent se réunir le lendemain. Le général Washington me donna le commandement des deux avant-gardes. Nous restâmes six semaines dans ce camp, où je fus très-fatigué, faisant des fourrages

continuels fort étendus, et jusqu'à la vue des postes de l'ennemi. Le général Washington et M. de Rochambeau voulurent encore faire une reconnaissance sur New-York; je fus chargé de la couvrir avec toute la cavalerie des deux armées, toute l'infanterie légère américaine et un bataillon de grenadiers et chasseurs français. Un détachement considérable des deux armées, aux ordres du chevalier de Chastellux et du général Heatre, prit une position à quelque distance, pour que je puisse faire ma retraite sur lui en cas d'accidens. Je repliai facilement tout que je trouvai sur mon passage, et je fis quelques prisonniers. Les généraux mirent deux jours à faire leur reconnaissance, qui fut dangereuse, car ils essuyèrent un feu très-vif de canon et de mousqueterie.

Nous décampâmes de White-Plains quelques jours après, pour aller passer la rivière du Nord à Ringsferry. Heureusement les Anglais ne sortirent pas de New-York pour nous suivre; car la marche ayant été mal

ouverte, à travers des marais, l'artillerie tout entière et les équipages de l'armée y restèrent embourbés pendant trente-six heures, sans autre escorte que mon régiment et un bataillon de grenadiers et chasseurs qui composaient toute l'arrière-garde à mes ordres. Après le passage de la rivière du Nord, qui fut long et difficile, mais que les Anglais ne cherchèrent pas à troubler, l'armée, pour la facilité des vivres et des fourrages, marcha en deux divisions à un jour de distance : l'armée américaine marchait par un autre chemin peu éloigné du nôtre. Nous étions obligés de traverser les Jerseys, et de faire environ soixante-dix milles à quinze ou vingt milles des ennemis et souvent plus près. Nous ne doutions pas qu'ils ne s'opposassent à notre passage, ce qu'ils eussent certainement fait avec succès. M. de Rochambeau leur avait fait croire que son projet était d'attaquer New-York, ayant envoyé un commissaire des guerres intelligent avec une forte escorte établir des fours et des magasins à Chatam, près de New-York.

M. de Rochambeau était allé en avant à Philadelphie avec le général Washington, pour rassembler tout ce qui était nécessaire à la marche de l'armée en Virginie. Nous étions campés dans les Jerseys, à Summers et Courthouse. M. le baron de Vioménil commandait la première division de l'armée, composée d'une brigade d'infanterie, de l'artillerie et de mon régiment. Nous reçûmes avis que mille hommes de la garnison de New-York avaient eu ordre de se tenir prêts à marcher, et que les troupes légères n'étaient pas à un mille de nous. M. le baron de Vioménil, qu'un coup de pied de cheval obligeait d'aller en voiture, ne savait quel parti prendre. Il était en effet presque sans ressources, s'il eût été attaqué.

Je crus que le plus grand service qu'il y aurait à lui rendre était d'aller au-devant des ennemis le plus loin possible, afin de lui donner le temps de se retirer dans les bois. J'envoyai de fortes patrouilles sur tous les chemins par lesquels les Anglais

pouvaient arriver. Je pris cinquante hussards bien montés, et je fus moi-même à plus de dix milles sur le chemin de Brunswick, par lequel ils étaient le plus probablement attendus. Je rencontrai deux ou trois fortes patrouilles de troupes légères, qui se replièrent après avoir tiré quelques coups de pistolets avec mes hussards. Je m'assurai que l'armée anglaise ne marchait pas, et je fus rassurer le baron de Vioménil.

Quelques instances que l'on eût faites auprès de sir Henry Clinton, il avait été impossible de le décider à sortir de New-York, voulant toujours croire qu'il allait y être attaqué; il rappela même les troupes légères qu'il avait dehors. Nous arrivâmes à Philadelphie, que l'armée traversa; elle fut reçue avec les plus grandes acclamations et fort admirée : nous y restâmes un jour, et nous continuâmes notre route.

A la première marche, après Philadelphie, le général Washington apprit que M. de Grasse avait mouillé dans la baie de Che-

seapeak avec plus de trente vaisseaux de ligne et y avait débarqué M. de Saint-Simon avec 3000 hommes de troupes de terre. Je n'ai jamais vu d'homme pénétré d'une joie plus vive et plus franche que le fut le général Washington. Nous apprîmes enmême temps que lord Cornwallis avait reçu ordre de sir Henri Clinton de ne pas retourner à Portsmouth, qui était un excellent poste, de se fortifier à Yorktown jusqu'à ce qu'il y fût secouru.

En arrivant à la tête de l'Elk dans le fond de la baie de Cheseapeak, craignant que milord Cornwallis n'embarrassât beaucoup M. de la Fayette, dont la division ne consistait que dans deux mille américains et les troupes légères de M. de Saint-Simon, il fit embarquer sur toutes sortes de bateaux tous les grenadiers et chasseurs de l'armée et toute l'infanterie de mon régiment aux ordres de M. de Custine. Je demandai à marcher avec mon infanterie, persuadé que ces troupes-là tireraient des coups de fusils avant les autres. Le général Lincoln nous suivit aussi

par eau à quelque distance avec l'infanterie légère américaine. M. de Custine, pressé d'arriver le premier, prit un sloop qui marchait bien, et alla sans s'arrêter et sans me donner aucun ordre jusqu'à la rivière de James. Le troisième jour de notre embarquement, nous eûmes un très-mauvais temps. Les bateaux étaient détestables ; deux ou trois chavirèrent, et nous eûmes sept ou huit hommes de noyés. Le temps nous obligea de mouiller devant Annapolis ; comme nous allions remettre à la voile, le général Washington m'envoya dire par un aide de camp de faire débarquer les troupes et de ne pas partir avant d'avoir reçu de nouveaux ordres.

L'escadre anglaise ayant paru devant la baie de Cheseapeak, M. de Grasse était sorti pour la combattre, et n'était pas encore rentré. Trois jours après, une corvette du roi nous vint annoncer que M. de Grasse avait battu l'armée anglaise, lui avait pris deux frégates, et était revenu mouiller dans la baie. Je fis sur-le-champ rembarquer les troupes. Nous eûmes presque

toujours des vents contraires, et nous fûmes dix jours à nous rendre à l'ouverture de la rivière de James.

J'y trouvai M. de Custine; et comme je lui rendais compte de ce qui s'était passé pendant son absence, le général Washington et M. de Rochambeau, qui étaient à peu de distance sur une corvette, m'envoyèrent dire d'aller à leur bord. Le général Washington me dit que lord Cornwallis ayant envoyé toute sa cavalerie et un corps de troupes assez considérable à Glocester, vis-à-vis de York, il craignait qu'il ne voulût se retirer par là, et qu'en conséquence il l'avait envoyé observer par un corps de trois mille hommes de milice aux ordres du brigadier-général continental Wiedon, assez bon maréchal, mais détestant la guerre, qu'il n'avait jamais voulu faire, et surtout se mourant de peur des coups de fusil. Devenu brigadier-général par hasard, le respectable officier était mon ancien de commission de brigadier : le général Washington en était plus affligé que moi;

car il me destinait ce commandement. Il me dit qu'il écrirait au général Wiedon qu'il lui en conserverait les honneurs, mais qu'il lui défendait de se mêler de rien. Je lui représentai que nous ne connaissions pas cette manière de servir; que si le général Wiedon était à mes ordres, je le ferais très-certainement obéir, mais qu'étant aux siens je lui obéirais très-exactement; que je ne me sentais pas de répugnance à servir sous lui, s'il le jugeait, et qu'il pouvait compter que je vivrais à merveille avec lui.

J'allai avec mon régiment joindre le corps du général Wiedon. La manière dont il bloquait Glocester était bizarre; il était à plus de quinze milles des postes des ennemis, se mourait de peur, et n'osait envoyer une patrouille à un demi-mille de son camp. C'était le meilleur homme du monde, et tout ce qu'il désirait était de ne se mêler de rien. Je lui proposai de se rapprocher de Glocester, et d'aller le lendemain faire une reconnaissance près des postes anglais;

il y consentit, et nous y fûmes avec cinquante hussards. Quand nous fûmes à six ou sept milles des ennemis, il me dit qu'il croyait inutile et très-dangereux d'aller plus loin, et que nous n'en verrions pas davantage : je le pressai tellement, qu'il n'osa me refuser de me suivre. Je repliai les postes des ennemis, et m'approchai assez près pour prendre une idée juste de leur position. Mon général était au désespoir; il me dit qu'il n'irait plus avec moi; qu'il ne voulait pas se faire tuer.

Je rendis compte à M. de Rochambeau de ce que j'avais vu; je lui mandai qu'on ne pouvait compter sur la milice américaine, et qu'il était indispensable de m'envoyer au moins deux bataillons d'infanterie française de plus. Je n'avais ni artillerie, ni vivres, ni poudre. Je lui en demandai : il envoya sur-le-champ de l'artillerie et huit cents hommes tirés des garnisons des vaisseaux aux ordres de M. de Choisy, qui, par son ancienneté, commanda le général Wiedon et moi.

M. de Choisy est un bon et brave homme, ridiculement violent, constamment en colère, faisant des scènes à tout le monde, et n'ayant jamais le sens commun. Il commença par envoyer promener le général Wiedon et toute la milice, leur dit qu'ils étaient des poltrons, et en cinq minutes il leur fit presque autant de peur que les Anglais, et assurément c'était beaucoup dire. Il voulut dès le lendemain aller occupe le camp que j'avais reconnu. Le général Wiedon aima mieux venir un jour plus tard, et resta avec environ six cents hommes de sa division.

Un moment avant d'entrer dans la plaine de Glocester, des dragons de l'état de Virginie vinrent très-effrayés nous dire qu'ils avaient vu des dragons anglais dehors, et que, crainte d'accident, ils étaient venus à toutes jambes, sans plus examiner. Je me portai en avant pour tâcher d'en savoir davantage. J'aperçus une fort jolie femme à la porte d'une petite maison, sur le grand chemin; je fus la questionner; elle me dit

que, dans l'instant même, le colonel Tarleton sortait de chez elle; qu'elle ne savait pas s'il était sorti beaucoup de troupes de Glocester; que le colonel Tarleton désirait beaucoup *to shake hand with the french Duke* [1]. Je l'assurai que j'arrivais exprès pour lui donner cette satisfaction. Elle me plaignit beaucoup, pensant, je crois, par expérience, qu'il était impossible de résister à Tarleton : les troupes américaines étaient dans le même cas.

Je n'étais pas à cent pas de là, que j'entendis mon avant-garde tirer des coups de pistolets. J'avançai au grand galop pour trouver un terrain sur lequel je pusse me mettre en bataille. J'aperçus en arrivant la cavalerie anglaise trois fois plus nombreuse que la mienne; je la chargeai sans m'arrêter; nous nous joignîmes. Tarleton me distingua, et vint à moi le pistolet haut. Nous allions nous battre entre nos deux troupes, lorsque son cheval fut ren-

[1] Littéralement : *De secouer la main du duc français.*

versé par un de ses dragons poursuivi par un de mes lanciers. Je courus sur lui pour le prendre; une troupe de dragons anglais se jeta entre nous deux, et protégea sa retraite : son cheval me resta. Il me chargea une deuxième fois sans me rompre; je le chargeai une troisième, culbutai une partie de sa cavalerie, et le poursuivis jusque sous les retranchemens de Glocester. Il perdit un officier, une cinquantaine d'hommes, et je fis un assez grand nombre de prisonniers.

M. de Choisy établit son camp à un mille et demi de Glocester; nos patrouilles fusillaient continuellement avec celles des Anglais, et nous ne dormîmes pas un seul instant pendant le siége. M. le baron de Vioménil devant attaquer deux redoutes des ouvrages d'York, M. de Choisy eut ordre de faire une fausse attaque sur Glocester; il crut pouvoir en faire une réelle, et emporter les retranchemens l'épée à la main. Il fit, en conséquence, distribuer des haches à la milice américaine pour couper

les palissades. Au premier coup de fusil, la moitié jeta les haches et les fusils pour courir plus vite. Ainsi abandonné, il se retira sur moi avec quelques compagnies d'infanterie française, et perdit une douzaine d'hommes.

Le surlendemain milord Cornwallis demanda à capituler. M. de Rochambeau me destina à porter cette grande nouvelle en France, et m'envoya chercher. Je ne me souciais pas d'aller en Europe; je lui conseillai d'y envoyer M. de C****; ce qui le raccommoderait avec M. de Castries, et ferait peut-être que son armée en serait mieux traitée. Je ne pus l'y décider; il me dit que j'avais eu la première action, que je devais porter la nouvelle; que M. le comte Guillaume des Deux-Ponts avait eu la seconde, et porterait les détails : le comte de C****** ne lui pardonna jamais ni à moi non plus. Je m'embarquai sur la frégate du roi *la Surveillante,* et après vingt-deux jours de traversée, j'arrivai à Brest, et me rendis à Versailles sans perdre de temps.

En arrivant à Versailles, je trouvai M. de Maurepas mourant; à peine avait-il sa connaissance : il me reconnut cependant, et me reçut de la manière la plus touchante. Il me recommanda fortement au roi et à ses ministres, qui lui promirent d'exécuter ce qu'il avait eu l'intention de faire pour moi. Il mourut le surlendemain, et M. de Castries et M. de Ségur me traitèrent aussi mal qu'ils purent.

Ma nouvelle causa au roi la plus grande joie; je le trouvai chez la reine ; il me fit beaucoup de questions et me dit beaucoup de choses honnêtes. Il me demanda si je comptais retourner en Amérique; je lui repondis qu'oui ; il ajouta que je pouvais assurer son armée qu'elle serait parfaitement bien traitée, mieux qu'aucune autre ne l'eût jamais été. M. de Ségur était présent. Je répondis que j'étais prêt à porter les grâces en Amérique dans quinze jours. Je conseillai à M. de Ségur de travailler sur-le-champ avec le roi ; il me dit qu'il voulait attendre l'arrivée du comte Guil-

leaume des Deux-Ponts, ne se pressa pas ensuite, finit enfin par travailler avec le roi et me dit que je partirais pour Brest la semaine suivante. Je demandai à voir l'état des grâces que je portais; il ne le permit pas; je sus par les bureaux que l'armée était horriblement traitée.

Je pouvais d'ailleurs en juger par moi-même. Ce que M. de Ségur appelait une grande grâce, c'était de m'écrire de la part du roi, qu'en considération de mes services en Amérique, sa majesté me permettait de conserver à la paix mon régiment, dans le département de la guerre, sous la formation d'un régiment de hussards, et de m'en laisser le commandement toute ma vie; c'était un peu moins que les engagemens pris avec moi au commencement de la guerre, puisque je devais avoir en propriété le premier régiment étranger à cheval, vacant, ou à créer, et moins que je n'avais dans le moment même, puisque j'étais inspecteur de mon corps. Je refusai de porter

les grâces; M. de Ségur s'en choqua, et je m'en embarrassai fort peu.

M. de Castries m'avait encore plus maltraité : au lieu de m'envoyer les quatre cents hommes de mon régiment restés à Brest, il les avait destinés à la conquête des forts de Demerary et d'Annamaboo, en Afrique, et les fit laisser pour garnison jusqu'à la paix, dans le lieu le plus malsain de l'univers ; c'était annoncer bien clairement le projet de m'ôter tous les moyens de servir utilement. M. de Castries, d'ailleurs, n'accorda pas la moindre grâce à mon régiment, pas même aux officiers qui avaient eu les actions les plus brillantes,

Je retrouvai Mme de C***** plus aimable que jamais; elle me marqua de l'intérêt, et il me fut impossible de ne pas céder au penchant irrésistible qui m'entraînait vers elle; je la voyais presque tous les jours, et tous les jours je m'attachais davantage à elle. Je n'avais jamais vu tant d'esprit, tant de grâces, qui ne ressemblaient en rien à l'esprit et

aux grâces des autres. Je me disais qu'il n'était pas raisonnable de l'aimer, que cela me rendrait bien malheureux; mais aucun bonheur ne me convenait autant. On me disait sans cesse que Mme de C***** était coquette, qu'elle était légère, qu'elle se moquerait sans pitié de quiconque oserait l'aimer. Je n'en ai jamais été alarmé un instant; sa sensibilité m'avait frappé presque aussitôt que son esprit. Je n'espérais pas lui plaire, mon cœur une fois connu d'elle ne pouvait manquer d'en être plaint; je gardais mon secret, mais l'idée de mon départ commençait à m'affliger et il ne lui était pas difficile d'en deviner la cause.

Je rencontrai à Paris Mme Robinson, premier attachement du prince de Galles, dont les papiers anglais avaient tant parlé sous le nom de Perdita. Elle était gaie, vive, franche et bon enfant; elle ne parlait pas français; je fus un objet piquant pour elle, un homme qui avait apporté une grande nouvelle, qui revenait de la guerre, qui y retournait sur-le-champ; il avait beaucoup

souffert, il souffrait beaucoup encore. Elle ne crut ne pouvoir trop faire pour lui ; j'eus donc Perdita, je ne le cachai pas à Mme de C*****. « Qu'importent mes actions, me di-« sais-je sans cesse, si elle peut lire dans « mon cœur. »

Perdita acheva de me brouiller avec Mme de M***** ; je l'avais trouvée brouillée à couteau tiré avec Mme Dillon et M. de Guéménée; elle avait voulu exiger de moi de cesser de les voir, ce que j'avais refusé net. Nous étions assez froidement ensemble; elle sut que j'avais Perdita; cela augmenta son humeur ; elle me dit que je devais choisir, de cesser d'aller chez Mme Dillon, ou de cesser d'aller chez elle. Mon choix fut bientôt fait. Mme de M***** s'en repentit bientôt, et voulut se raccommoder avec moi, mais inutilement.

Perdita partit pour l'Angleterre, et désira si vivement que je l'accompagnasse jusqu'à Calais, que je ne pus la refuser. Le sacrifice était grand, car le jour même je devais dîner chez Mme de G****** avec Mme de C*****; j'é-

crivis à Mme de C***** que je ne dînais pas avec elle ; et je saisis cette occasion bizarre de l'assurer que je l'adorais, et que quoi qu'il en pût arriver je l'adorerais toute ma vie. Il n'y avait pas une autre femme qui pût m'entendre. Mme de C***** me comprit parfaitement, me crut, et m'écrivit quelques mots sans répondre à ma déclaration. Sa conduite avec moi fut simple et sensible : elle ne me montra point de colère parce qu'elle n'en ressentait pas, point de doute sur ma sincérité parce qu'elle n'en avait point ; elle ne me dit pas qu'elle ne m'aimerait jamais.

Je voyais beaucoup de gens occupés d'elle ; quelques-uns étaient redoutables pour moi, je savais tout ce que j'avais de désavantage ; je n'avais plus ni la grâce ni la gaieté de la jeunesse, mais j'avais un cœur qu'elle connaissait, qui ressemblait beaucoup au sien ; et j'espérais de tous deux. Je trouvais à l'aimer sans rien prévoir un bonheur que ne m'avait jamais donné l'amour. Je m'efforçais d'être prudent, patient, circonspect, j'étais prêt à tout sacrifier sans balancer à

la crainte de la compromettre, rien n'était perdu avec cette âme céleste, rien ne lui échappait, tout était senti et par conséquent récompensé; je n'allais pas chez Mme de C*****, je ne la voyais pas seule; je pouvais rarement lui dire que je l'aimais, mais je pouvais le lui écrire; je ne la rencontrais pas sans lui donner un billet, elle le recevait avec intérêt, sans en paraître importunée; je pouvais être beaucoup plus heureux; mais je ne connaissais personne qui le fût encore autant que moi.

Au dîner de l'Hôtel-de-Ville Mme de C*****, parfaitement bien mise, avait une grande plume de héron noir, à droite sur le devant de son habit; voir cette plume et la désirer fut l'affaire du même instant. J'en attendais du bonheur et du courage; jamais chevalier errant ne désira rien avec plus d'ardeur et de pureté.

M. de C***** voulut aller en Amérique: Mme de C***** en fut au désespoir. Je fus aussi pénétré de douleur. Je ne croyais pas que le départ de M. de C***** pût me coûter tant de peines. Toujours vraie, toujours

sensible, Mme de C***** ne me cacha ni ses larmes ni la pitié que je lui inspirais. Elle reconduisit sans en rien dire son mari jusqu'à Rennes; elle se douta bien que cela serait désapprouvé; elle m'écrivit en partant un billet qui commençait par ces mots: *Sachez défendre ce que vous savez si bien aimer.* Trop supérieure pour ne pas être enviée, on voulut l'accuser d'exagération, d'affectation, de fausseté même; je la défendis de bonne foi, moi que sa douleur avait rendu si malheureux. Elle revint, et fut contente de ma conduite.

Le hasard m'avait fait rencontrer pendant le courant de l'hiver le duc de Coigny et Mme de Châlons. J'avais soupé chez le duc de Coigny; j'allais chez Mme de C*****, je la voyais presque tous les jours chez Mme de Guéménée, chez Mme de G******, ou chez elle. Ce bonheur ne dura pas long-temps. M. de Ségur avec toute la disgrâce dont il était capable, voulut me faire partir trois mois plus tôt que cela n'était nécessaire. Je n'osai insister beaucoup pour attendre la se-

conde frégate; cela m'eût cependant été très-facile. Tout le monde était révolté de la manière dont les ministres me traitaient.

Mme de Polignac, qui ne me craignait plus et pour qui il était quelquefois embarrassant d'avoir dans la société des personnes auxquelles la reine témoignât de la bienveillance, paraissait désirer de se lier davantage avec moi. On me fit des propositions de rester; on se chargeait de m'en donner les moyens, je les refusai tous. Il était bien tentant de rester pour Mme de C*****, je partis pour elle. Je craignais trop qu'on ne devinât mes véritables raisons, je n'osais même donner celle des couches de Mme de Montbazon, pour lesquelles M. et Mme de Guéménée désiraient fort que je restasse.

Mme de C***** fut fâchée de mon départ. J'osai croire qu'elle m'aimait. Elle ne me le dit pas cependant, et continua d'être sensible et sévère. Le soir de mon départ, je coupai de ses cheveux; elle me les redemanda, je les lui rendis sans hésiter. Elle les prit en me regardant; je vis des larmes dans ses

yeux, je n'avais pas tout perdu. Elle seule, j'espère, peut se faire une idée de mon désespoir quand il fallut partir; elle seule pouvait me faire sentir à quel excès je pouvais être heureux ou malheureux. Je partis; je n'avais jamais rien fait de si difficile : mon cœur était plein d'amour, de désespoir et de confiance.

J'arrivai à Brest le jour que l'on vit paraître l'escadre anglaise; cela n'empêcha pas le convoi de l'Inde de sortir le surlendemain et d'être pris dans les vingt-quatre heures. J'écrivais toutes les postes à Mme de C*****. Je craignais que toutes mes lettres ne l'ennuyassent. Je faisais ce que je pouvais pour qu'elles ne fussent pas longues. J'y réussissais rarement; elle me plaignait; elle m'écrivait souvent, cela est vrai; je vivais de ses lettres. Je n'en ai jamais décacheté une, sans une joie, sans une reconnaissance inexprimables. Nous restâmes long-temps à Brest, successivement enfermés par les vents et par les Anglais. Je demandai avec instance cette plume à laquelle j'avais

attaché tant d'idées de bonheur. Mme de C***** me répondit qu'il était impossible de me l'envoyer; qu'un jour elle m'en dirait les raisons ; je fus bien convaincu qu'elle était fâchée de ne pas me la donner; je ne pouvais cependant me consoler de ne la pas avoir.

Nous partîmes enfin de Brest, le 17 mai, par un temps très-douteux et presqu'à vue des Anglais; nous reçûmes en sortant du Goulet un coup de vent horrible ; nous fûmes quatre jours au moment d'être pris, ou en perdition sur la côte : j'avoue que j'aurais été charmé d'être pris. J'aurais revu Mme de C***** ; il n'y avait ni guerre ni gloire qui valût cela. Nous relâchâmes dans la rivière de Nantes, notre frégate étant fort endommagée. Le capitaine de *la Gloire*, envoya un courrier à M. de Castries pour lui en rendre compte, et pour lui dire qu'il irait se réparer à Lorient, dès que les vents le lui permettraient. Nous fûmes à Nantes. J'avais le temps d'aller à Paris; j'écrivis à Mme de C***** pour lui demander s'il ne se-

rait pas possible que je la visse une demi-heure; je la priais de me refuser sans balancer, pour peu qu'elle y trouvât le moindre inconvénient, et de m'adresser, poste restante, sa réponse à Tours ou Orléans, où j'irais la chercher; je la suppliais de ne consulter personne; elle suffisait pour disposer de moi, et je désirais qu'elle prît le parti le plus sage, fût-il le plus dur.

Je ne trouvai de lettres ni à Tours ni à Orléans. J'attendis; il en vint une enfin; elle était de M. de L****. Il me mandait que Mme de C***** serait charmée de me voir; mais qu'elle pensait qu'il serait plus sage de ne pas venir à Paris; que cependant elle me laissait le maître. Pas un mot de Mme de C*****; il lui était si facile de me refuser et de me consoler! elle n'avait pas voulu disposer de moi; elle n'avait pas eu la bonté de me dire *je ne veux pas*. Elle avait employé un tiers! elle ne m'avait pas écrit! c'était bien plus qu'il n'en fallait pour me déchirer l'âme. J'ai éprouvé de grands malheurs, je n'en ai senti aucun plus vivement

que celui-là ; ma douleur fut si vive, que pendant dix ou douze jours il me fut impossible de lui écrire.

Je fus à la Rochelle voir M. de Voyer, et je retournai à Lorient joindre ma triste frégate. Mme de C***** répondit à mes plaintes avec une indulgence, une grâce qui me rassurèrent, et me rendirent ma tranquillité ; il ne me resta plus que le repentir de l'avoir tourmentée de mes peines. Notre frégate reçut l'ordre d'aller à Rochefort joindre *l'Aigle* pour partir avec elle. J'y retournai par terre. Nous attendîmes M. de la Fayette, que ses affaires politiques retenaient à la cour pendant trois semaines ; il manda qu'il ne viendrait pas. M. de la Touche m'offrit sa chambre, que j'acceptai. Nous mîmes à la voile de la Rochelle, le 14 juillet. Dès le lendemain, nous eûmes un fort abordage avec la frégate française *la Cérès ;* elle nous fit beaucoup de mal et pensa nous en faire bien davantage. La maladie se mit dans notre équipage ; tous les jours il nous mourait du monde, et le besoin de rafraîchis-

semens pour nos malades nous obligea de relâcher à Terceyre, une des îles Açores. Je n'ai jamais vu de mœurs plus bizarres, et mêler si plaisamment l'amour de Dieu à l'autre.

Après avoir pris des bœufs, des légumes et de l'eau, nous remîmes à la voile. Causant un jour avec M. de B****, embarqué aussi sur *l'Aigle*, il me parla de Mme de C*****, et de tous ses agrémens. Il n'y avait pas de conversation qui pût me plaire davantage : cela ne dura pas longtemps; car il me dit que M. de Ch**** en était fort amoureux, et qu'il ne doutait pas qu'elle n'eût du goût pour lui. Il était nuit, heureusement : ô mon Dieu!..... je n'y pense pas sans frémir; ma confiance inaltérable en Mme de C***** me soutint; elle n'avait été ni fausse, ni barbare : j'eus la force de lui écrire avant d'arriver aux Açores, et ma lettre partit de Terceyre par le Portugal. Rien cependant ne pouvait détruire l'impression profonde que ma conversation avec B*** avait faite sur moi : je devenais

tous les jours plus mortellement triste; mes forces succombèrent à la fin, et j'eus une fièvre violente, avec de très-forts redoublemens et du délire. Je m'en aperçus; je craignis de me trahir, et je défendis qu'on laissât entrer qui que ce soit dans ma chambre, excepté deux domestiques anglais qui parlaient à peine français.

J'avais raison; car j'étais uniquement occupé de Mme de C*****; et j'avais encore raison, je la nommais sans cesse, je lui écrivais toutes les fois que la fièvre m'en laissait la force; penser à elle était ma seule consolation. J'avais le bonheur d'en sentir toute la force : son idée, ses lettres charmaient mes maux, quoique je souffrisse beaucoup. Je répétais sans cesse : *Ma pensée me soutient, je ne mourrai pas.* Dans mon délire, je parlais de cette plume que j'avais tant désirée.

Il y avait douze jours que j'étais malade, lorsque nous rencontrâmes dans la nuit un vaisseau de 74, avec lequel nous fûmes obligés de nous battre. On défit ma chambre;

on me porta sur le pont plus mort que vif. J'avais attaché les lettres de Mme de C***** sur mon cœur, et j'avais exigé que l'on me jetât dans la mer, sans me déshabiller, si j'étais tué, ou si je mourais pendant le combat. Je fus pendant trois heures le témoin inutile d'un engagement très-vif. Nous nous battîmes toujours à la portée du pistolet, et nous nous fîmes enfin abandonner du vaisseau anglais, après avoir été vingt fois au moment d'être anéantis. Nous eûmes à notre bord une vingtaine d'hommes tués. Le vaisseau anglais était si maltraité, que nous l'aurions pris facilement, si nous n'avions pas aperçu à l'horizon des bâtimens qui faisaient route sur lui. Ce vaisseau était *l'Hector*, vaisseau français de 74 pris sur M. de Grasse, par l'amiral Rodney : il coula bas quelques jours après sur le banc de Terre-Neuve, et sauva son équipage avec beaucoup de peine; nous lui avions tué plus de cent cinquante hommes.

Je fus le lendemain plus malade que jamais. Huit jours après notre combat, nous

arrivâmes sur les côtes de l'Amérique, à l'ouverture de la Delaware. Nous mouillâmes, et nous envoyâmes un canot à terre pour chercher des pilotes, l'entrée de la Delaware étant difficile et dangereuse. Un coup de vent fit chavirer notre canot, et presque tous ceux qui étaient dedans périrent; il ne nous vint pas de pilotes; mais, au point du jour, nous aperçûmes une escadre anglaise de sept bâtimens de guerre qui venaient sur nous toutes voiles dehors: nous fûmes forcés d'appareiller et d'entrer dans la rivière sans pilotes. Nous vîmes enfin arriver le canot de *la Gloire*, à qui il n'était pas arrivé d'accident et qui nous ramenait des pilotes. Nous apprîmes par eux que nous étions dans le mauvais chenal, et perdus sans ressources. M. de Latouche s'enfonça encore deux lieues dans le chenal; et, voyant qu'il ne lui restait plus d'espoir, il se détermina à envoyer à terre, les paquets de la cour, l'argent et les passagers. M. de Latouche échoua le lendemain, coupa ses mâts, fit tout ce qu'il put pour rendre

sa frégate inutile aux Anglais, et fut pris; *la Gloire*, qui tirait moins d'eau, après avoir touché long-temps, passa enfin et arriva saine et sauve à Philadelphie. On nous mit à terre à environ une lieue d'aucune habitation, sans avoir emporté une seule chemise.

J'avais encore la fièvre, je pouvais à peine me soutenir, et je n'aurais jamais pu gagner une maison sans un nègre très-fort qui me donna le bras. Dès que nous eûmes mis l'argent en sûreté, je m'acheminai doucement vers Philadelphie. Ma fièvre était devenue lente; je m'évanouissais à chaque instant; les médecins français et américains s'accordèrent pour prononcer que je mourrais avant la fin de l'automne.

Il partit un vaisseau pour l'Europe; j'eus occasion d'écrire à Mme de C*****, cela me fit un bien infini. Les médecins avaient déclaré qu'il était impossible que je pensasse à joindre l'armée, lorsque M. de Rochambeau envoya un de ses aides-de-camp porter des lettres au chevalier de la Luzerne, et m'é-

crivit de faire l'impossible pour venir au camp, qu'il avait des choses de la plus grande importance à me communiquer. Je me décidai sans consulter personne; je montai à cheval et partis pour le camp, autant valait mourir en chemin que dans Philadelphie. La route me fit du bien. J'étais déjà beaucoup mieux quand j'arrivai au quartier général.

M. de Rochambeau me vit arriver avec plaisir; il me dit que la plus grande partie de son armée, allait s'embarquer à Boston, qu'il laissait quelques troupes en Amérique, et que lui de sa personne retournerait en France, et qu'il me donnerait le commandement de ses troupes. L'armée décampa dix ou douze jours après. Je repassai la rivière du Nord, et fus prendre mes quartiers d'hiver dans le comté de la Delaware. Ma santé se rétablit, je ne désirais plus que des lettres, et nous n'en recevions pas.

La frégate *la Danaé* revint enfin ; j'appris par elle bien des malheurs; elle ne m'apporta pas la consolation que j'espérais, pas un mot de Mme de C*****, M. de Voyer

était mort, j'avais perdu Mme Dillon, il ne restait rien dans le monde à mon malheureux ami; sa maîtresse, son honneur, sa fortune, celle de ses enfans, celle de beaucoup d'autres, il avait tout perdu à la fois; peut-être je n'avais plus rien moi-même, ce fut ce qui m'inquiéta le moins; je fus au moment de tout quitter pour aller joindre l'infortuné M. de Guémenée en quelque lieu qu'il fût; des considérations trop longues à expliquer ici me retinrent.

Point de lettres de M. ni de Mme de Guéménée, point de mes gens d'affaires, pas le moindre détail sur l'affreuse nouvelle, la crainte que Mme de C***** ne fût malade; elle m'avait écrit ou il lui avait été impossible d'écrire; je n'ai pas à me reprocher de l'avoir un moment soupçonné de négligence. Lorsqu'elle seule me restait, sûr de son cœur comme du mien, je me disais à chaque instant: « *Elle peut ne pas m'aimer, elle ne peut pas ne pas vouloir me consoler;* hélas! à deux mille lieues d'elle, existait-elle encore? mes idées et mes craintes variaient à chaque ins-

tant, je me tourmentais, je me rassurais, tout le monde n'était pas sans pitié; je n'avais point de confident, mais Mme de Montbazon, mais M. de L**** savaient que Mme de C***** m'était bien chère; ils m'auraient donné de ses nouvelles dans tous les ports: une méprise du jour, l'oubli d'un domestique, l'inexactitude de la poste m'avaient sans doute empêché de recevoir mes lettres; je n'en avais pas de plusieurs personnes qui m'écrivaient habituellement; je ne les croyais pourtant pas malades, je pouvais donc espérer que Mme de C***** ne l'était pas.

Telle était ma cruelle situation quand M. de Rochambeau partit pour la France. J'écrivis à Mme de C*****, j'étais sûr qu'elle n'accablerait pas mon malheureux ami, je lui demandai à genoux de lui marquer un peu d'intérêt, il y serait si sensible! j'écrivis à M. de Guémenée qu'il avait encore un ami dont il pouvait entièrement disposer.

Le tumulte de Philadelphie m'était devenu insupportable, je voulus m'en tirer. Un voyage à Rhode Island réunissait les

avantages de me rapprocher des lettres qui arriveraient probablement dans le Nord, et de revoir cette charmante famille qui m'aimait si tendrement. Je partis donc, malgré la rigueur de la saison. On eut à Newport une joie inexprimable de me revoir : je n'y vis personne; j'y menai une vie douce et tranquille, et l'on y eut grand soin de moi.

Pendant que j'étais à Newport, vers le milieu du mois de mars, le paquebot américain *le Washington* arriva de France à Philadelphie. Le baron de Foks, mon aide-de-camp, m'apporta mes lettres à Newport : il y en avait deux de Mme de C*****, une de Spa, du 26 juillet 1781, et une autre du 18 octobre de la même année. Je pleurais sincèrement Mme Dillon et M. de Voyer; mais Mme de C***** vivait et m'écrivait : j'aurais pu la perdre, et je ne l'avais pas perdue. Je ressentis un mouvement de joie aussi vif que l'avait été ma douleur : quelles lettres! avec quelle simplicité touchante elles peignaient son âme.

Elle n'aimait point M. de Ch****; elle me plaignait de l'avoir cru. Tous les éclaircissemens qui pouvaient me rendre ma tranquillité, elle me les offrait avec tant de grâce! un mot suffisait pour me rassurer; elle avait déjà fait ce que je lui demandais avec tant d'instances! Elle plaignait M. de Guémenée, elle ne l'accablait pas; elle ne me disait pas qu'elle m'aimait; mais elle me disait qu'elle comptait tant sur mes sentimens pour elle, qu'elle me faisait presque autant de plaisir.

Les lettres venues par *le Washington* disaient la paix plus éloignée que jamais. Huit jours après, j'appris par New-York qu'elle était faite. Je quittai Newport : ce ne fut pas sans regrets et sans attendrissement. Je passai quelques jours chez le général Washington, et je retournai à Philadelphie. La frégate *l'Active* m'y apporta l'ordre de ramener en France les restes de l'armée française. Je reçus en même temps une lettre de Mme de C*****, du 22 septembre 1782 : il était dit que toutes les lettres que je recevrais d'elle seraient de cinq mois de date. Je ne perdis pas de temps pour faire embarquer les troupes; et le 11 mai 1783, nous appareillâmes de Wilmington pour la France.

Fin




a39003 001236776b